
WIDENER
HN XC3T V




VE
RI
TAS





MAURICE MAGRE

LE POÈME DE LA JEUNESSE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1901

LE POÈME

DE LA JEUNESSE

Il a été tiré de cet ouvrage
5 *exemplaires numérotés, sur papier de Hollande*

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉ DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

La Chanson des Hommes, poème .... 1 volume

---

o

MAURICE MAGRE

LE POÈME

DE LA JEUNESSE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1901

A MON FRÈRE ANDRÉ MAGRE

I

LE POÈTE ET L'AMOUR

LE POÈME DE LA JEUNESSE

LE POÈTE ET L'AMOUR

LE POÈTE

Comme Vénus est belle au fond de l'horizon!
Quelle tendresse immense emplit ma solitude?
Est-ce l'aube déjà qui blanchit les maisons
Et met un doux rayon sur mes livres d'étude?

L'arbre qui tremble est beau comme un geste d'espoir,
Et ma lampe fidèle est un divin sourire.
Un voyageur qui chante est dans le chemin noir;
Je suis las de rêver et je suis las d'écrire.

Faudra-t-il, comme hier, marcher dans la forêt ?
Faudra-t-il composer des poèmes encore ?
J'ai cru que dans le ciel un ange passerait...
Cette aurore est pareille à toutes les aurores.

L'AMOUR

Ma robe a ce matin effleuré les fontaines
Et des fleurs de l'étang ma tête s'est coiffée ;
L'haleine des parfums passe dans mon haleine
Et j'ai des yeux de vierge et des langueurs de fée.

Dans l'allée des tilleuls j'ai trouvé près d'un banc,
Comme un rayon perdu parmi les feuilles mortes,
Un bouquet d'églantiers laissé par des amants
Et que la nuit n'a pu faner, je te l'apporte.

LE POÈTE

Ton regard est lointain comme un portrait d'amante ;
Je crois te reconnaître et j'hésite, tremblant
Comme après un voyage on revoit une absente
Que l'on trouve changée et plus belle pourtant.

Es-tu la bien-aimée que mes yeux ont cru voir
Dans les vierges portant une cruche d'argile
Qui s'en allaient à la fontaine vers le soir
Et qui passaient tandis que je lisais Virgile?

As-tu nom Béatrix, Marguerite, Ophélie ?
Es-tu l'ange d'amour ou l'ange de la mort
Et viens-tu m'enlever à ces mélancolies
Comme un souffle de vent soulève un rayon d'or?

L'AMOUR

J'ai marché cette nuit dans les feux de la lune,
Dans les joncs des ruisseaux et dans les lys des champs ;
J'ai pris de la lumière avec mes tresses brunes
Et j'ai pris des parfums avec mon voile blanc.

Les herbes deux à deux et les roses par couples
Mêlaient dans l'ombre bleue leurs robes de couleurs,
Les arbres faisaient un berceau de leurs bras souples
Pour cacher les baisers et les amours des fleurs.

Des formes s'étreignaient le long de la colline
Et l'amante, les yeux perdus au firmament,
Avec un abandon d'une grâce divine,
Penchait languissamment son front vers son amant.

Que fais-tu là, rêveur, incliné sur tes livres?
Je t'apporte des pleurs, des rires, des chansons,
Des baisers, des serments, afin que tu t'enivres
Comme d'un vin qui coule aux mains d'un échanson.

Des chants mystérieux s'élèvent des bosquets
Et des formes tournoient sur les puits taciturnes;
Un cœur pur dans l'aurore est comme un grand bouquet
Qu'une femme en rêvant dispose dans une urne.

LE POÈTE

Je t'entends, je te vois et cependant je doute;
Si tu n'étais qu'un peu d'aurore en ma maison?
On prend pour un passant une ombre sur la route;
On croit voir une femme et ce n'est qu'un rayon...

J'ai peur de te voir fuir comme fuit un oiseau;
Voilà tant de saisons que tes beaux yeux m'éclairent!
Tu fus le bercement joyeux de mon berceau,
Les bruits de mon jardin et le cœur de ma mère,

Tu régnais sur l'autel quand je croyais en Dieu;
Tu frémissais dans l'eau des bénitiers de pierre,
Ton âme s'exhalait ainsi qu'un souffle bleu
Dans le chant de la cloche et le vent des prières.

Si tu savais! Le soir, lorsque j'avais quinze ans,
Je disposais pour toi des fleurs sur ma fenêtre,
Dans l'espoir que ta forme blanche en les voyant
Toucherait mon carreau de son aile, peut-être.

Et plus tard, en lisant à l'ombre des collines
Les histoires rêvées par des poètes morts,
Je te voyais passer avec leurs héroïnes,
Tu brillais de leur grâce et vivais de leur sort.

Ta pensée animait les choses de ma vie,
Le chant qui sort en mai des églises ouvertes,
Les soirs pleins de regrets et la mélancolie
D'un clavecin qui meurt dans une rue déserte.

Mais jamais tu n'avais même pressé ma main,
Je ne t'avais pas vue passer sous les charmilles
Quand le charme est mêlé de l'ombre et des jasmins,
Dans les groupes épars des tendres jeunes filles.

Et j'allumais ma lampe à l'heure des baisers,
Je reprenais ma rêverie silencieuse,
A l'heure où l'on entend dans les bruits apaisés
Glisser en frissonnant des robes d'amoureuse.

Mais te voilà, debout dans l'aube blanchissante !
Je croyais à la fin que tu ne viendrais plus.
Le vent a fait parler ma porte gémissante,
Ma chambre s'est emplie de rêves inconnus.

Que tes cheveux sont lumineux ! comme tu luis !
De quel rayonnement rayonnent toutes choses ?
Je veux prendre ma lampe et je rencontre un lys,
Je veux fermer ce livre et je touche des roses...

L'AMOUR

Regarde ! Les vapeurs de la nuit se soulèvent
Et font pleuvoir ainsi que d'une urne enchantée
Un grand flot débordant de clartés et de rêves ;
Des tourbillons de fleurs emplissent les vallées.

La fontaine en riant vient d'entr'ouvrir les yeux
Auprès du rocher noir dont le bras la caresse
Et tord avec langueur sur son corps lumineux
Voluptueusement sa robe de déesse.

Le berger en chantant marche dans le sentier
Et regarde à ses pieds se dissiper la brume
Comme le souvenir d'une injure passée
S'efface le matin d'un cœur sans amertume.

Il dit : « Je vous salue, ô terre, ô bois, ô vent !
Que ma chanson d'amour vole à ma bien-aimée
Qui remue en riant dans le soleil levant
Au fond des bleus lavoirs les linges étoilés. »

Là-bas deux bohémiens s'aiment sur un tombeau ;
Le vent fait soupirer leur guitare chantante,
Et leur amour dans l'aube est si fort et si beau
Que des cendres des morts sortent des fleurs vivantes.

Entends l'amour chanter avec toutes ses voix ;
Il s'élève en tremblant des vapeurs de la terre,
Il parle avec l'oiseau, palpite dans le bois,
Tourne avec la fumée, brille dans la rivière.

Viens ! descends en courant les pentes des collines,
Laisse au vent du printemps s'agiter tes cheveux,
Laisse-toi posséder par les choses divines
Qui montent des sillons et descendent des cieux.

Plonge-toi tout entier dans l'amour d'une femme
Comme plonge un marin dans les flots de la mer ;
S'il domine du front l'écume de la lame
Qu'importe que le sel soit à sa bouche amer!

Quand tu reposeras près d'un sein bien-aimé
Et sous un front penchant comme une fleur qu'on cueille,
Lorsque tu goûteras le silence embaumé,
Les tendres souvenirs que la mémoire effeuille

Et les ambitions douces et confondues
De partir avec des musiciens en voyage
De voguer sans rameurs sur un golfe inconnu,
De s'étreindre en chantant sur le sable des plages,

Quand le feu d'une bague ou le frisson d'un voile,
Ou la lueur des eaux feront couler vos pleurs
Et qu'en cherchant le nom et le sens des étoiles
Un rayon de Vénus descendra dans vos cœurs,

Alors tu comprendras le secret de l'aurore,
Le soir et ses splendeurs, l'ombre et sa majesté,
La loi qui fait s'aimer et s'étreindre les hommes,
La vertu, le plaisir, les larmes, la bonté.

LE POÈTE

Comme un grand rosier clair tu fleuris dans ma chambre;
Ta robe, en palpitant, blanchit d'un seul rayon
Les meubles, les portraits, mon cœur. Partons ensemble,
Mais marchons doucement le long de la maison.

Que le bruit de mes pas n'éveille pas ma mère;
Au tournant du chemin, peut-être en la voyant
Me sourire de loin, penchée à la fenêtre,
Je m'en retournerais baiser ses cheveux blancs.

Adieu, lampe du soir, cahiers, livres d'étude,
Espoir naissant avec une étoile qui luit,
Berceau de ma pensée et de ma solitude,
Premiers rêves montant dans les flots de la nuit!

O vous, toute ma joie, ô vous, toutes mes larmes,
Ivresse de mon cœur, fraîcheur de mes chansons,
Voilà que ce matin je renonce à vos charmes,
Parce que le soleil a rougi l'horizon.

Il faut bien que les bois et que les vents soupirent,
Qu'aux rayons du printemps les bosquets soient fleuris
Et que le voyageur siège dans le navire
Et que le berger chante et que la vierge rie

Et que moi, qui toujours rêvai d'être un poète,
Au milieu des humains j'aille avec une fleur
Connaître leurs amours, leur misère et leurs fêtes
Et composer des vers écrits avec mon cœur...

PRIÈRE A LA LUNE

PRIÈRE A LA LUNE

Salut, astre charmant, lumière de la nuit !
Tes feux ont la couleur des rêveries de femme,
Sous ton rayonnement j'ai traîné mes ennuis,
Tu brilles sur mes deuils et tu connais mon âme.

Quand je m'en vais par les chemins silencieux,
J'aime à te voir flotter sur les bois solitaires
Pour les reflets légers qui dorent mes cheveux
Et le songe incertain dont tu peuples la terre.

C'est toi qui fais mourir la rose des sillons
Et pleurer les danseurs dans les rustiques fêtes.
Tes chagrins d'astre errant descendent en rayons
Et deviennent des pleurs dans le sein des poètes.

Tu fais monter des voix de l'ombre des vieux puits
En y venant baigner ta lumière en voyage;
Tu tisses les cheveux des fées et tu conduis
Les grands silences fous hantant les bois sauvages...

Le plus frêle calice est par toi pénétré;
Tu sais envelopper les montagnes immenses
Et le pâtre endormi dans les ajoncs dorés
Boit avec ses lueurs le vin de la démence.

Tu troubles le sommeil de la vierge amoureuse
Et quand elle te voit à ses carreaux trembler,
Elle s'en va dans la maison silencieuse,
Contenant de ses mains l'ardeur d'un cœur troublé.

Qu'as-tu? lui dit sa sœur qui près de l'âtre veille.
Elle prend un portrait le met sous son coussin,
L'approche de sa gorge et de ses joues vermeilles
Pour qu'un rêve pervers fasse battre ses seins.

Par toi, les laboureurs quand les angélus sonnent
Ont vu sur le chemin, dans les champs étoilés,
Une femme aux yeux bleus, belle comme l'automne,
Portant une faucille et marchant dans les blés.

Une fillette errant le long d'un bois, très tard,
Qui venait de l'étang couper des clématites,
Mourut, ses blanches mains jointes dans le brouillard,
Parce que tu brillais et qu'elle était petite.

Tu planes sur les toits des demeures fermées,
Caressant d'un rayon leurs cheminées muettes,
Les anges de leur feu montant dans la fumée
Et leur destin qui tourne avec les girouettes.

Ta clarté glisse au fond des blancs orphelinats
Parmi les chapelets et les robes montantes;
Tu sèmes le désir dans le cœur délicat
Des vierges sans péchés et toujours repentantes.

Le poète aux yeux purs rêvant dans sa mansarde
Et faisant des chansons pour louer sa maîtresse,
A l'heure où ta clarté sur ses livres s'attarde,
Dit, se sentant soudain sans gloire et sans tendresse :

« Je n'aime plus le feu des lampes pâlissantes,
Je ne mets pas mon cœur dans les vers que j'écris,
Ma vertu m'abandonne et mes amis me mentent,
La femme que j'aimais ne m'a jamais compris... »

Quand tu parais dans l'hôpital aux blanches salles,
Des anges sur les lits déploient leurs cheveux d'or;
De grands spectres rêveurs marchent en robe pâle
Et les yeux des fiévreux sont beaux comme la mort...

Les enfants malheureux de la terre t'implorent,
O déesse des fous et des infortunés !
Tu fais couler le sang du cœur des mandragores
Et fais jaillir des fleurs du sang des suicidés...

Complice des rochers tu perds dans des naufrages
Les hommes qui s'en vont en barque sur la mer ;
Avec toi l'épouvante et le malheur voyagent
Et tu ris dans la pluie et dans le vent amer.

— Pourtant je t'aime, ô lune ! astre ami des rêveurs !
J'ai dormi sous ta flamme en ma cape fermée,
Car je chéris les ponts déserts, un feu qui meurt
Et le bouquet qui tremble aux doigts des bien-aimées.

Car je suis un poète enivré dans tes fêtes ;
J'ai cueilli tes secrets dans les urnes des lys ;
De tes enchantements ma fantaisie est faite ;
C'est ton âme qui passe en les chants que j'écris.

Aussi dans mon pays, les femmes rient de voir
Que je rêve au ruisseau lorsque ta robe y trempe
Et les voisins assis par groupes dans le soir
Causent sous les tilleuls en se montrant ma lampe..

Tu souris à ma mère au soir de ma naissance
Et ses doigts languissants m'élevèrent vers toi ;
Or, on était au temps des masques et des danses
Et le printemps léger errait au bord des bois.

Et depuis j'ai chanté l'amour et la nature
En composant des vers sentimentaux et doux ;
Mais parmi les humains je ne suis pas illustre :
Tu gardes tes enfants dans tes rayons jaloux.

Jamais l'amant assis sous un vieux marronnier
N'a dit pour la bercer mes vers à sa maîtresse ;
Mon nom cité, le soir, n'a jamais fait briller
Dans les yeux d'une femme une vague tendresse.

Mais tu m'as enseigné la douceur de l'adieu
Qu'à des amis très chers on fait devant la porte,
Lorsque les bois sont pleins de pas mystérieux
Lorsque sur le perron danse une feuille morte.

C'est toi qui m'as appris la beauté de la mer,
La tristesse d'un champ où luit une faucille,
Le charme d'un vieux banc au fond d'un parc désert
Et la mélancolie des yeux de jeune fille...

— O déesse des pleurs, du rêve et des voyages,
Tu m'as gardé d'être joyeux dans cette vie,
D'adorer le plaisir, d'être cupide et sage,
D'aimer le luxe, l'or, les honneurs, les orgies,

Tu m'as fait compagnon des humbles et des fous,
De ceux qui vont chantant quand les nuits sont sereines,
Dont les cheveux sont longs et dont le cœur est doux,
Tu m'as conduit, rêveur, parmi la foule humaine...

Car les airs languissants d'une fleur qui se fane,
Sous les vignes dorées l'aspect de ma maison,
Le vin, les causeries, les yeux des courtisanes
Sont moins chers à mon cœur qu'un seul de tes rayons.

EXHORTATION A L'AMOUR

EXHORTATION A L'AMOUR

J'habite dans la ville où rient les jeunes filles ;
Sur le chemin des marronniers je vais les voir,
Portant des éventails, des fleurs ou des faucilles,
Dans leurs robes d'été roulant les flots du soir.

Je cherche dans leurs yeux ce qui ressemble aux vôtres ;
Chaque fichu qui flotte agite un souvenir
Et, tel Werther errant en pensant à Charlotte,
Je commence mon rêve et ne peux le finir.

Tout à l'heure, du seuil doré de ma demeure,
Je vous verrai près du vieux puits, dans le jardin,
A l'ombre du figuier que les vents chauds effleurent,
Les yeux levés au ciel, un livre dans la main...

— O vous qui me nommez à peine votre ami,
Comment avez-vous pu me devenir si chère?
Vous dont le sein en me quittant n'a pas frémi,
Pourquoi m'avez-vous pris un peu de ma lumière ?

Ah ! que n'êtes-vous là, près de moi, sur ce banc !
Votre robe luirait sous les arbres antiques
Et nous irions ensemble ainsi que des enfants
Goûter l'amer parfum des champs mélancoliques....

Je sais qu'une fillette est morte à la maison
D'où l'on voit le soleil décliner sur les plaines
Et ses parents en ont une si grande peine
Que les pleurs sur leurs joues ont tracé des sillons.

Nous passerions et vous diriez : « Les pauvres gens!
Comme ils ont dû souffrir et comme je les aime! »
Et le fond de nos cœurs ne serait plus le même,
Car la pitié grandit le rêve des amants.

Ma mère est au chevet qui veille l'enfant morte ;
A travers les carreaux je vous la montrerais ;
Une petite sœur pleurerait sur la porte
Et deux colombes s'aimeraient sur un cyprès.

Et puis nous descendrions le chemin qui décline
Pour voir au fond du ciel l'étoile du berger
Traîner son reflet bleu de colline en colline
Et nous baigner bienveillamment de sa clarté.

C'est l'heure de l'amour et de la rêverie;
Le saule est frémissant comme une vierge seule,
D'invisibles agneaux bêlent aux bergeries,
Des anges beaux et nus dorment dans l'or des meules...

Votre sourire amer flotterait-il encor
Au-dessus des prairies, des bois et des campagnes,
Resteriez-vous toujours, sans espoir ni remords,
Du jeune homme rêveur l'insensible compagne?

Oh! dites? n'est-ce pas que vous prendriez ma main,
Que l'odeur de l'automne enivrerait votre âme,
Que les rayons épars sur les coteaux lointains
Joindraient le cœur du monde à votre cœur de femme?

Je poserais mon front sur votre sein charmant
Et notre forme unie deviendrait belle et vague,
Et je ne verrais plus sur mon manteau d'amant
Briller cruellement les flammes de vos bagues.

Et peut-être qu'alors vous laisseriez tomber
Dans la vallée en fleurs et l'ombre solennelle,
De vos yeux jusqu'ici glacés, ma bien-aimée,
De vos beaux yeux mortels, une larme éternelle...

— Ah ! pleurer ! Si le monde est touchant et sublime
C'est que les amoureux pleurent en s'étreignant.
Soyez l'élue des pleurs et la sainte victime
Qui porte à son épaule un châle teint de sang.

Car le rêve et l'amour ne sont pas des mensonges !
J'adore le parfum des bouquets délaissés ;
La clarté de la lune a la beauté des songes
Et dore de rayons le front des insensés.

Heureux les fous ! Dans les cytises ils cheminent ;
Le peuple vertueux les nomme infortunés ;
Ils cachent un laurier sous leur blanche poitrine,
Ils mourront de désir après s'être donnés !

Ils marchent dans les parcs aimés par les oiseaux,
Ils tombent dans les puits comme les astrologues.
Ils croient tenir un sceptre en tenant un roseau,
Eux, les rois puérils du songe et de l'églogue !

Le monde pour leurs yeux est plein d'enchantements ;
Titania la fée est leur blanche marraine ;
Dans le palais s'endort la belle au bois dormant...
Les trois cavaliers blancs sont passés dans la plaine...

Soyons, ma bien-aimée, les amants au cœur pur
Qui sous leurs seins unis portent leur propre gloire.
Les signes de l'amour brilleront dans l'azur ;
Qu'importera la vie si nous avons su croire !

— Je sais comment un soir a dansé Ophélie.
« Au couvent ! au couvent ! » dit Hamlet sur la porte !
L'enfant avec les fleurs sur les flots est partie...
Il dira : « Je t'aimais ! » quand elle sera morte.

J'ai vu le triste Faust étreindre Marguerite
Sans pouvoir de ce cœur combler son cœur désert,
J'ai vu Graziella sourire à Lamartine
Et leurs pleurs à tous deux sont tombés dans la mer.

Je connais le baiser de Paul à Virginie
Et la folle Manon si tendre et si cruelle,
Et j'ai vu Musset ivre aux clartés des orgies
Levant sa coupe pleine à l'amante infidèle.

Je vous salue, ô fous qui font rêver les sages
Et dont la fantaisie conduit les éléments,
Car une larme a plus de poids qu'une montagne
Et le désir d'amour est plus fort que le vent...

*
* *

Ainsi, ce soir, assis au pied de la colline,
Devant les bois fleuris et le soleil couchant,
A l'ombre du tilleul dont les branches s'inclinent,
Je pensais à vos yeux et j'écrivais ce chant,

Non pour que vous m'aimiez, ô la plus chère amie,
Car un voile s'étend sur nos rêves humains
Et pour trouver le bon chemin de notre vie
Nous ne savons jamais qui nous prendra la main;

Mais pour que sous les plis d'une robe orgueilleuse,
Quand, le soir, blanc vêtue, vous passez dans les fleurs,
Frémisse vaguement l'âme des amoureuses
Et que des bois profonds vous vous sentiez la sœur;

Pour que les nobles lacs vous versent ces tendresses
Dont, sur le sable amer, vient s'enivrer l'amant,
Quand il voit dans les flots sourire sa maîtresse
Et l'eau triste briller entre ses doigts charmants;

Pour qu'un soir vous pleuriez dans le parfum des brises,
Des jardins et des bois découvrant le secret,
Comme dans un logis une vierge surprise
Qui trouve une fleur bleue au fond d'un vieux coffret;

Pour qu'auprès du bassin plein du rêve des cygnes,
En me voyant passer sur le chemin désert,
Vous laissiez votre livre et me fassiez des signes,
Moi qui vous chéris plus que le vent ou la mer;

Et, pareille aux rêveurs qui s'en vont écouter
Ces rumeurs qui, le soir, montent des puits antiques,
Puis lèvent des yeux fous et des seins exaltés
Vers l'éclat véhément des lunes prophétiques,

Vous couriez dans les champs balsamiques et noirs,
En jetant vers le ciel vos bouquets et vos voiles,
Pour sentir dans la nuit, sur votre chair, pleuvoir
Ces longs baisers de feu qui glissent des étoiles.

LES AMANTS

4

HÉLÈNE

Mon regard est plus pur que le vent qui soupire,
Que le lin, que les lys et que les cheveux blancs ;
Je suis celle dont nul n'a compris le sourire,
Hélène, la divine, aux longs vêtements blancs.

Quand je marche en rêvant, la lumière du soir
Pare de tons nacrés ma chair de jeune fille ;
Je trouble les guerriers assis sur les remparts.
La robe d'Aphrodite avec ma robe brille.

Je n'ai jamais pensé, je n'ai jamais aimé ;
Je ne sais rien ; je suis ignorante et craintive ;
Mais un Dieu puissant vit dans mon sein parfumé,
Dans mes lèvres de sang et mes grâces naïves.

C'est un ravissement à nul autre pareil,
Une splendeur pour les mortels plus admirable
Que les yeux de Vénus ou le char du Soleil
Ou le rayonnement des vagues innombrables.

Ces voyageurs qui vont et tirent des augures
Et portent un bâton et des robes funèbres,
Rien que pour m'avoir vue peigner ma chevelure
Dans des pays lointains rendent mon nom célèbre.

Si ma main par hasard vient à toucher la sienne
Ou si je le regarde avec simplicité,
Avant que j'aie rien dit et sans que je comprenne
Je transforme en enfant le plus vaillant guerrier.

Si je lève le doigt il posera ses armes
Et parlera d'amour avec des mots très doux;
Si je souris un peu il répandra des larmes
Et s'agenouillera pour baiser mes genoux.

Je n'ai pas de tendresse et je n'ai pas de cœur
Et pour mille désirs je n'ai qu'un même rêve;
Je suis le prix du sang, le butin du vainqueur,
Celle pour qui l'on rompt les casques et les glaives.

J'ai levé comme un vent les peuples et les chefs,
J'ai fait venir ici les héros de la Grèce,
J'ai fait luire la pique et fait pencher les nefs,
Tellement on chérit le lys dans sa faiblesse.

Pour ma frêle beauté, mes poses ingénues,
Les armées ont roulé comme un nuage sombre,
D'innombrables soldats qui ne m'ont pas connue
Sont entrés tous armés dans le séjour des ombres,

J'ai déchaîné le sang, la mort et les combats,
Et pour les cavaliers perdus dans la bataille,
Dans l'éblouissement du fer, je suis là-bas
L'étoile qui sourit sur les hautes murailles.

Et ceux qui voient le noir Hadès s'ouvrir pour eux,
Lorsque leur vie s'enfuit des blessures vermeilles,
Crient vers moi dans le soir : Salut, présent des Dieux !
Fille de Jupiter ! merveille des merveilles !

Tandis qu'autour de moi les vivants éblouis
Par l'harmonie qui sort de toute ma personne
Se disent : Qu'à jamais nos cœurs soient réjouis
De vivre et de mourir pour celle qui rayonne !

Mais sous le voile insigne abritant ma beauté,
Au milieu des rumeurs moi je passe en silence,
Car je suis tour à tour le glaive et le laurier
Et la vie et la mort avec indifférence.

JÉSUS

Jésus songeait assis auprès d'un olivier,
Des fraîcheurs d'eau vers lui montaient d'un puits voisin;
Bien que las, il veillait, aimant à contempler
Les arbres et les blés, l'ombre et les cieux lointains.

On entendait au loin les servantes chanter
En préparant le lit de cèdre et les draps fins.
Il faisait noir, et Dieu pour le récompenser
Envoyait un beau rêve au bon Samaritain.

On voyait par monceaux l'herbe et l'ivraie coupées ;
C'était le temps de Pâque et la lune nouvelle ;
Les disciples dormaient dans la paille étoilée
Ou devant la maison, car la nuit était belle.

L'arôme du printemps traînait dans les champs sombres :
Jésus vit vaguement marcher le long des fleurs
Des amants enlacés qui se pressaient dans l'ombre,
Et, se sentant tout seul, il répandit des pleurs.

Et voilà qu'une femme avança dans l'air frais,
Sous un voile flottant et parmi les arbustes ;
Son grand cœur soulevait ses seins droits, et c'était
Marie de Magdala, par ses péchés illustre.

Elle semblait auprès du puits blanchi de chaux
L'urne claire du soir et de la volupté,
D'un mirage de ciel, de sable et d'eau sculptée,
Dont la nuit, au désert, rêvent les pèlerins.

La chair mêlait son rêve aux rêves de l'esprit.
Des mystères d'amour tremblaient sous les figuiers;
L'ombre du soir tombait des monts, et Jésus dit:
« Es-tu l'ange de Dieu qui vient pour nous sauver?... »

Et Marie dit en dénouant ses cheveux lourds :
« Si tu ne connais plus ta compagne fidèle,
C'est que la nuit est sombre ou bien c'est que l'amour
Qui brûle sous mes seins me fait ce soir plus belle.

« Je ne te chéris pas comme une femme chaste ;
C'est la bouche que j'aime, et non pas le discours.
Quand tu montres le ciel avec ta main d'amour,
C'est ta main que j'adore et non les cieux trop vastes.

« Que m'importe l'espoir de ton paradis bleu !
Je voudrais dépouiller mes colliers et mes voiles
Pour que tu me vois nue aux clartés des étoiles
Et m'aimes comme un homme et non pas comme un Dieu.

« Je suis venue, ce soir, te prendre et t'emporter.
J'ai peur pour toi, je vois de l'ombre sur ta tête.
Les yeux aimants voient mieux que les yeux des prophètes,
Car c'est au fond du cœur qu'ils puisent leurs clartés.

« Nous fuirons tous les deux dans l'odeur des moissons
Et nos corps purs seront sveltes comme des blés ;
Près du mont Garizim je sais une maison
Que préserve du vent un antique figuier.

« Tu me posséderas dans les gerbes dorées ;
L'amant oubliera Dieu sur ma chair désirable,
Les nuages seront non des signes sacrés,
Mais des mirages bleus à ton rêve agréables.

« Tu goûteras la volupté de l'eau qui brille,
Des baisers et des fleurs et de l'heure qui fuit,
Près de mon amour sûr ton cœur sera tranquille
Comme une jeune fille assise auprès d'un puits... »

Jésus voyait déjà lentement s'écarter
Les plis délicieux des voiles ironiques;
Les baisers de la nuit par les vents apportés
Mystérieusement tremblaient sur sa tunique.

Un grand lys qui naissait s'ouvrit quand il parla:
« Tu peux brûler l'encens, tu peux baiser ma robe
Et songer sur la route à celui qui passa
De la clarté du soir à la clarté de l'aube,

« Tu peux verser pour moi l'urne sainte des pleurs
Et souiller tes cheveux avec de la poussière,
Il faut bien que l'agneau bêle vers le pasteur...
Il faut bien que mon sang fasse de la lumière...

« Ni les yeux grands et purs des femmes qui sourient,
Ni la fraîcheur des puits, ni l'ombre des figuiers,
Ni, sous les pauvres toits, les douces causeries,
Ne me vaudraient la joie de mourir et d'aimer.

« Je suis l'arbre puissant qui croît dans le désert
Et sur le sable étend sa grande ombre clémente,
Et si je n'avais plus de nouveaux rameaux verts,
Si sous mon bois ne coulait plus la sève ardente,

« Où dormirait le pèlerin dans son manteau ?...
Quels lys auprès des puits pourraient cueillir les femmes ?
On ne connaîtrait plus la place des tombeaux
Et l'on n'entendrait plus chanter les caravanes...

« Femme, tu n'es pour moi qu'un pauvre chèvrefeuille,
Et tu peux au printemps étreindre mon bois dur
Avec l'humble baiser de ta petite feuille
Sans arrêter l'essor des branches dans l'azur.

« Car il faut à jamais, sous le soleil propice,
Que, magnifiquement, je croisse solitaire,
Que mon écorce éclate et que mes fleurs jaillissent
Et que je monte au ciel pour ombrager la terre... »

LE MAUVAIS LARRON

Quand sur Jérusalem et les campagnes proches
L'ombre des trois gibets s'allongea dans le soir,
Comme un des malfaiteurs qui râlait à sa gauche
Allait mourir sans foi, sans pleurs et sans espoir,

Jugeant que c'était là la plus grande misère,
Jésus, malgré les clous, se pencha et lui dit :
Pauvre pécheur, je te pardonne au nom du Père !
Et le mauvais larron cria : Je te maudis !

La nuit, rouleuse de péchés, dans le ciel bleu
Passa. La terre au loin s'emplit de voix funèbres
Et, plus triste, l'impie ayant blasphémé Dieu
Sonda de son regard l'empire des ténèbres.

Entre tous les humains cet homme était inique;
Il avait confondu le bon grain de l'ivraie
Et les soldats avaient enterré sa tunique,
Le sang l'ayant rendue rouge comme une plaie.

Le soir, aux voyageurs son bras était funeste;
Les ombres des assassinés flottaient dans l'air,
Appelant sur son front les châtiments célestes,
Car leur corps sans tombeau gisait dans le désert.

Et comme il est écrit sur les livres de pierre
Où des prophètes dort la justice et le cœur,
Il devait, lui, l'injuste, à son heure dernière,
Hurler d'effroi dans l'ombre et mourir dans l'horreur.

— Or, sur le chemin noir creusé dans le Calvaire
Marchait une mendiante un bouquet dans la main ;
Son regard était plein d'une étrange lumière ;
Elle était des tribus qui vont sur les chemins.

La foudre du Seigneur planait sur la campagne.
Le vent faisait flotter ses cheveux dénoués ;
L'ombre augmentait ; c'était l'amie et la compagne
Du triste ouvrant là-haut ses bras crucifiés.

Elle mouilla de sang sa bouche et ses paupières ;
Elle frappa son cœur et sa face ternie ;
Elle écouta, debout près des croix solitaires,
S'il ne tomberait pas quelque cri d'agonie...

Elle semblait dans l'ombre un grand oiseau nocturne,
Son voile jaune étant par le vent écarté ;
Elle tendit ses fleurs vers le front taciturne
Que de son signe noir la haine avait marqué,

Pour adoucir un peu le déclin du supplice
Au pauvre compagnon d'opprobre et de remords,
Afin qu'un peu de miel soit au fond du calice,
Afin qu'un peu d'amour le berce dans la mort.

— Alors l'homme, inclinant son visage dans l'ombre,
Reconnut la mendiante et respira les fleurs.
Et lui, l'esclave ayant sur son échine sombre
Porté toute sa vie le fardeau du malheur,

Qui, comme un voyageur sans bâton ni lumière,
Avait toujours marché sans pardon ni bonté,
En voyant à ses pieds cette sœur de misère
Lui porter d'humbles fleurs aux champs pour lui coupées

Sentit son front briller plus que le front du Christ,
Il entendit chanter des musiques profondes,
Il vit au ciel venir des anges et sourit,
Ayant compris l'amour et la bonté du monde.

MERLIN L'ENCHANTEUR

Les astres en naissant semblaient près de mourir,
Chaque souffle de vent était comme un soupir ;
Du long adieu des fleurs la forêt était pleine.
Viviane en riant regardait la fontaine ;
Ses doigts blancs et menus agitaient l'eau parfois
Ou semblaient faire signe à l'ombre des grands bois ;
Elle avait dans ses yeux la lumière de l'aube
Et le blanc crépuscule en les plis de sa robe.
Or Merlin cheminait vêtu comme un berger.
Le parfum des sapins flottait dans l'air léger.
Il vit la jeune fille assise et solitaire,
Et lui qui possédait les secrets de la terre,

Qui commandait au vent, aux flots, à la clarté,
Il souffrit de ne pas comprendre sa beauté.
Elle lui dit : Ton rêve est le mien ; prends ces roses ;
Voyageur, si tu sais ce que disent les choses,
Elles te parleront le langage du cœur.
Et lui dit : J'ai foulé les pays du malheur,
J'ai consumé mes nuits à regarder les astres,
J'ai prédit la victoire et prédit les désastres,
Je sais comment au ciel montent les arbres verts,
Je sais pourquoi revient la neige des hivers,
Le secret de la chair et le secret des âmes,
Je n'ai jamais dormi dans la couche des femmes
Afin que mon esprit soit plus fort et plus pur,
J'ai marché sur la mer et déchiré l'azur,
Mais voyez, maintenant mon cœur n'est plus le même,
Ah ! laissez-moi pleurer à vos pieds, je vous aime !

* * *

Merlin près de la mer marcha toute la nuit
Et l'aube aux yeux mi-clos encor n'avait pas lui
Quand il vit à ses pieds, en un grand baiser sombre,
La forêt et la mer qui se mêlaient dans l'ombre.

Alors, il voulut voir pour la dernière fois
Blanchir au jour naissant la campagne et les bois.
Il posa son bâton et s'assit sur la terre.
Il entendit chanter un oiseau solitaire ;
Le parfum des genêts montait, doux et profond ;
Puis il vit un berger marcher dans un sillon.
C'était l'aube ; il comprit du monde les vrais charmes
Et, songeant à sa vie, il répandit des larmes.
Et deux colombes sur un arbre ont chuchoté :
« Quoi ! Voilà qu'à son tour Merlin est enchanté ;
Lui qui connaissait l'art d'évoquer les fantômes,
Il pleure comme eût fait le plus simple des hommes.
Et pourtant près de lui nous louons les ruisseaux,
Les moissons et les fleurs, nous, les humbles oiseaux. »
Lors, debout, Merlin dit :

« O Soleil ! je t'invoque !
Toi qui sèmes le blé dans les sillons cléments
Et marques par des fruits chaque nouvelle époque,
Je sais la vanité de mes enchantements.

« La science est amère aux lèvres altérées ;
J'ai mangé trop longtemps de ce mauvais pain noir.
Le plus doux rêve coule en les vagues dorées,
Dans les feux du matin et les voiles du soir.

« Et je méprise aussi la gloire et la fortune
Pour qui dans l'univers s'agitent les humains ;
Désormais la splendeur des palais m'importune
Et pour moi les bijoux auront des éclats vains.

« Le printemps est plus doux que les rêves des sages ;
Moi qui connus les longs calculs silencieux,
Je sais combien plus beaux sont les rocs des rivages
Et toi, divin Soleil, qui tournes dans les cieux !

« Et j'épouse l'enfant assise à la fontaine
Qui fait rire l'azur des sources dans sa voix ;
Mon âme entend chanter dans la forêt lointaine
Le grand hymne des fleurs, des feuilles et des bois...

« Sans cesse tu diras, ma douce bien-aimée,
Les mêmes mots qui font rêver, qui font pleurer ;
Les oiseaux s'aimeront aussi dans la ramée
Et le vaste univers tiendra dans ton baiser. »

Merlin fit un grand signe à l'aurore naissante
Et sous ses pas s'ouvrit la forêt frémissante.
Près de là des bergers entendirent des chants
Et deux ruisseaux nouveaux coulèrent dans les champs.
L'on vit, ce printemps-là, des colombes nombreuses
Et l'on fêta, l'été, des récoltes heureuses.
Un homme s'égara, la nuit, dans ces forêts
Et n'en sortit que vieux et fou, cent ans après.
Personne ne vit plus sur les routes muettes
Merlin marcher tout seul en parlant aux planètes.

LA BELLE PAULE

Je te rêve, accoudée sur un balcon de fer,
Pensive, ô belle Paule,
Quand le peuple venait, nombreux comme la mer,
Voir pencher ton épaule.

Or, le soleil couchant de ces siècles passés
Rougissait les pelouses,
Et svelte, tu flottais comme un oiseau blessé,
Sur les soirs de Toulouse.

Le bruit de tes vertus, tes grâces négligées
Exerçaient un pouvoir
Tel que les capitouls t'avaient même obligée
A te montrer, le soir.

A l'heure où l'Angelus sonnait à Saint-Sernin
Tu serais apparue,
Indolente, éclairant des blancheurs de tes mains
Les ombres de la rue.

Et moi, j'aurais été quelque pauvre armurier
En capuchon de laine,
Venant sous ton balcon chercher de la beauté
Pour toute la semaine.

Et j'aurais en chantant poli le dur acier,
En une claire dague,
En un long poignard bleu, pour y faire briller
Le rayon de tes bagues.

Et si vers moi ta main avait laissé glisser
Une fleur, belle Paule,
Dans le soleil couchant, quand je serais passé
Devant le Capitole,

Caché dans mon manteau j'aurais été plus fier
Que la tour d'une église,
Et plus hautain que n'est en épousant la mer
Le doge de Venise.

Et l'esprit tout rempli par le charme flottant
Au pli de ton écharpe,
Si j'avais rencontré des baladins errants
Ou des joueurs de harpe,

Je leur aurais montré la pointe de l'estoc
Pour qu'en voyage ils chantent
Qu'ils n'avaient jamais vu dans tout le Languedoc
Beauté plus étonnante.

OPHÉLIE

O la plus malheureuse et la plus noble amante !
Pour tes grâces d'enfant et tes chastes douleurs,
Les songes dormiront dans ta robe flottante
Et tu seras aimée des fous et des rêveurs.

Tu portais dans tes yeux la tristesse native
Des vierges qui verront leur amour dédaigné
Et qui, le long des lacs, les yeux de pleurs baignés,
Suivent au ciel le vol des cigognes plaintives.

Tu sus, douce Ophélie, le secret de souffrir.
Ton enfance grandit près des mers malheureuses
Et tu vis négliger tes lèvres amoureuses
Que tu voulais donner sans oser les offrir.

Celui pour qui ton cœur d'enfant était en deuil,
Celui que tu croyais insensible à tes charmes,
Sais-tu qu'il a laissé tomber sur ton cercueil
Son premier cri d'amour et ses dernières larmes ?

C'est pour un tel malheur que nous t'avons chérie,
O la plus affligée des filles de la terre !
Car les grandes douleurs versent de la lumière
Dans les yeux immortels des amantes trahies.

Ne te pares-tu plus avec des fleurs qui meurent ?
Ta voix s'est-elle tue, Ophélie, Ophélie ?
Entends-tu dans la tour le prince Hamlet qui pleure ?
Ne dis-tu plus les chants qu'inspirait ta folie ?

Seuls tes airs résignés et ta grâce légère
Auraient pu retenir mon cœur infortuné
Et si ton ombre encor vient errer sur la terre,
O maîtresse des fous et des abandonnés !

Si tu chantes encor à la Saint-Valentin
Et si ta robe encor a la couleur des cieux,
Laisse voir tes attraits ingénus et lointains
A ce rêveur hanté par la douceur des yeux,

Dis-moi sur quel chemin flottent tes pas songeurs,
Dans quelle eau mires-tu tes yeux de délaissée ?
Dis-moi, mélancolique et pâle fiancée,
Où donc as-tu jeté les roses d'Elseneur ?

DON QUICHOTTE

Comme Aymond et Renaud, comme Amadis de Gaule,
Par un songe de guerre et d'amour tourmenté,
Tu partis le front haut et la lance à l'épaule,
Noble rêveur perdu dans des temps sans beauté.

Tu voyais, sans vouloir dénombrer tes prouesses,
Les soleils se lever et les routes blanchir,
Et de ton écuyer tu payais la sagesse
En le proclamant roi d'une île à conquérir.

Je t'aime, ô chevalier ami des enchanteurs,
Sous des airs de héros cachant un cœur de vierge.
Pour solder largement l'écot du voyageur,
Tu laissais un rayon de ta gloire aux auberges...

Et, quand tu t'asseyais aux tables des festins,
Tu posais ton épée et buvais à la ronde,
Disant en des discours merveilleux et hautains
Que Dulcinée avait les plus beaux yeux du monde.

Cette fille des champs, peut-être point jolie,
Avec ton souvenir que tu faisais divine,
Te semblait Amarante, Angélique ou Sylvie,
Tous les contes d'amour, toutes les héroïnes...

Je t'envie, tendre et fier amant de Dulcinée !
Au moins, le soir, couché sous une ombre fleurie,
Tu pouvais endormir ton âme fortunée
Dans un rêve d'amour et de chevalerie.

Et lorsque tu marchais dans la clarté de l'aube,
Un nom chantait pour toi dans le chant des oiseaux
Et les plis rayonnants d'une invisible robe
Flottaient sur ton armure et te faisaient plus beau.

— Et toi, pauvre maîtresse à l'âme de servante,
Dans un obscur village appelé Toboso,
Tu vivais chaque jour ta vie indifférente,
Tu cueillais des bouquets et tu portais de l'eau

Et ton regard, le soir, sondait la nuit tombante
Sans rêver au héros qui cheminait là-bas,
Semblable, ô Dulcinée, à toutes les amantes
Qui suscitent la gloire et ne le savent pas...

NAPOLÉON

Ma voix n'éveille plus les échos de la terre,
Les enfants ne crient plus de peur dans les berceaux,
Mon ombre ne s'allonge plus sur les frontières,
L'âme des canons rêve au fond des arsenaux ;

Des millions de morts couchés dans l'herbe noire,
La face vers le ciel et les bras grands ouverts,
Attestent la splendeur de cette longue histoire
Qu'avec un doigt de feu j'écrivis dans le fer ;

Dans les soleils levants les grands drapeaux de toile
Ne passent plus en frissonnant sur les blés d'or,
Et le sang des héros ne fait plus des étoiles
Dans les champs dévastés par la guerre et la mort,

Les cloches au lieu de tocsins sonnent des psaumes,
L'aigle ne hante plus les vastes cieux déserts,
Des planètes de paix brillent sur les royaumes;
Le monde dort, et moi je regarde la mer...

Je ne regrette pas les veilles de bataille,
Les feux des camps pareils à de sanglantes fleurs,
Et les armées couchées au souffle des mitrailles,
Comme le blé se couche au geste du faucheur;

Les apparitions de villes dans le soir,
L'aurore au loin s'ouvrant aux soldats comme une arche,
Les victoires flottant parmi les canons noirs,
Les peuples en déroute et les peuples en marche;

Les ponts qu'on fait sauter, les montagnes franchies,
Les tours illuminant mes rêves en brûlant,
Et les clairs régiments par la neige blanchis
Ainsi que des forêts sur qui l'hiver descend.

Je regrette le temps où j'habitais Valence,
Rêvant d'avoir, non pas le laurier triomphant,
Durant les longues nuits d'étude et de silence,
Mais le bouquet séché sur le sein d'une enfant ;

Le temps où je pouvais regarder les campagnes
Sans voir dans les sillons des places de tombeaux,
Où le soir, à mes pieds, les ombres des montagnes
N'étaient pas des guerriers formidables et beaux ;

Où je n'entendais pas dans la rumeur du vent,
Dans le chant du passant et dans le chant des cloches,
Dans les vagues frissons qui s'élèvent des champs,
Des voix de désespoir et des voix de reproches ;

Le temps de ma jeunesse et de ma liberté,
Où des robes, non des drapeaux, charmaient mes sommes,
Où j'aimais sur un cœur de femme me pencher,
Ainsi que tous les fils de la race des hommes...

Et cette nostalgie, partout, dans l'air des guerres,
Alors que de la poudre éclataient les fureurs,
Quand le pas des armées faisait sonner la terre,
A troublé chaque soir mon âme de vainqueur.

— Une nuit que les feux sur les camps endormis
Faisaient confusément trembler l'ombre des hommes,
Et, noyant les aspects des groupes à demi,
Avaient fait de la plaine un pays de fantômes,

J'errais seul et je vis, la tête dans la main,
Les yeux perdus, assis sur le tronc d'un vieux hêtre,
Souriant par instants à des rêves lointains,
Un tout jeune soldat écrivant une lettre.

Dans ses cheveux flottants rayonnait sa jeunesse;
Il avait oublié les guerres et la nuit ;
Je pensai qu'il devait écrire à sa maîtresse,
Quelque enfant amoureuse et belle comme lui.

Sans doute il lui faisait un récit simple et tendre :
« Dans la neige et la pluie nous marchâmes trois jours...
Mais toi, que peux-tu faire au village à m'attendre?
Je me bats en pensant : m'aime-t-elle toujours?... »

Mes yeux l'ont contemplé longtemps à travers l'ombre,
On entendait au loin des rondes qui passaient
Et parfois l'on voyait trembler des formes sombres,
Et j'ai pleuré devant ce soldat qui rêvait,

Songeant que son destin valait mieux que le mien,
Car si la mort demain le couchait sur ses armes,
Au seuil d'une maison, dans un pays lointain,
Une femme du moins répandrait de vraies larmes.

— Une autre fois, je me souviens, en Italie,
On venait de gagner la bataille et, rêvant,
J'atteignais des hauteurs avec mélancolie
Afin de dénombrer les morts et les vivants.

Je vis deux bohémiens assis sur la colline ;
Elle avait la beauté et lui l'amour aux yeux ;
La même joie semblait rapprocher leurs poitrines
Et le même manteau les couvrait tous les deux.

Ils s'aimaient dans l'aurore aux fracas de la guerre,
Que peut-être ils n'avaient même pas entendus
Et les canons, le fer qui passait sur la terre,
N'avaient pas effleuré leurs baisers ingénus.

Ils riaient, par un rêve étonnant possédés ;
Des branches avaient fait un berceau sur leurs têtes ;
Penché sur mon cheval, je les ai regardés
Et, triste, j'ai repris le chemin des conquêtes.

*
* *

Hélas ! toujours marcher avec des bataillons,
Rouler comme un torrent les peuples de la terre,
Allumer dans le soir l'aurore des canons
Et quand le ciel est bleu éveiller le tonnerre ;

Lancer les fantassins et les cavaleries,
Avec le sang, avec la mort créer la gloire,
Faire que les épées soient d'un laurier fleuries,
Et bâtir chaque jour la légende et l'histoire ;

Déchaîner en rêvant le fer et la mitraille,
Faire se convulser tant de faces en pleurs,
Passer muet et gris dans les soirs de bataille
Ainsi qu'un dieu d'airain sans pardon et sans cœur ;

Seigneur ! Pourquoi m'avoir choisi pour cette tâche ?
Pourquoi m'avoir chargé du plus pesant fardeau ?
Au chêne le plus dur, quand une fleur s'attache,
Ne monte-t-elle pas jusqu'au dernier rameau ?

Une idée m'a suivi toujours, tenace et forte,
Et la fleur a vaincu l'arbre en le parfumant.
Maintenant c'est l'automne et de ses feuilles mortes
Le chêne en deuil s'est fait une robe en mourant.

J'ai connu la splendeur de l'empire du monde
Et je n'ai pas levé les yeux au ciel pour voir,
A l'heure où le soleil et la mer se confondent,
La pourpre et la splendeur de l'empire du soir.

Seigneur ! j'ai remué de l'ombre et de la cendre ;
Il ne me reste rien de mes jours triomphants.
Dans le séjour des morts je suis prêt à descendre,
Je n'ai plus de soldats et je n'ai plus d'enfants.

Déjà je vois là-bas des spectres en cortège,
L'arme au bras, qui me font des signes en passant.
Les uns glissent parmi des tourmentes de neige ;
D'autres ont sur le front une tache de sang.

J'ai traversé la gloire ainsi qu'une fumée.
J'ai régné sur des morts et non sur des vivants,
Puisqu'en me retournant le soir vers mes armées
Je les faisais mourir rien qu'en les regardant.

Je pleure la maison aux rustiques arceaux,
La femme qui me souriait devant la porte,
Les appels des bergers et les chants des berceaux
Construits avec du bois des forêts de la Corse.

JE T'AIME

7*

UN SOIR

Les vents étaient muets, la cour était déserte,
La nuit n'était troublée par nulle voix d'oiseau ;
Or vous aviez laissé la persienne entr'ouverte
Et je vous vis rêver derrière les carreaux.

Que vos yeux étaient doux sous la lampe qui brille!
Mais par quel souvenir étiez-vous donc bercée ?
Aviez-vous retrouvé un cœur de jeune fille,
Vous en reveniez-vous vers des choses passées ?

Ou bien c'était plutôt quelque souci du jour
Qui donnait à vos yeux ce mystère et ce charme
Et faisiez-vous ce soir à vos chagrins d'amour
L'honneur d'un rêve d'or, peut-être, ou d'une larme...

J'entendis dans la nuit une cloche sonner ;
Quelques gouttes de pluie tombèrent du ciel sombre,
Et de vous voir, je me sentis abandonné
Et mon cœur éperdu flotta vers vous dans l'ombre.

Ah ! des fleurs, un portrait, un livre, un souvenir,
Un rêve dans un peu de lumière dorée,
Un mouchoir qu'autour de son front l'on fait frémir,
Cela vous suffit donc pour bercer vos soirées ?

Savez-vous que l'amour est un mal qui se donne
Ainsi, pour un profil sous la lampe, un beau soir,
Madame, et gardez-vous pendant les nuits d'automne
D'une fenêtre ouverte où l'on pourrait vous voir.

SON CŒUR

Les connaissez-vous, ses yeux,
Les yeux de celle que j'aime ?
S'ils sont noirs ou s'ils sont bleus,
Je ne le sais pas moi-même.

Le connaissez-vous, son nom ?
Est-il charmant, est-il tendre ?
Qu'importe Rose ou Ninon,
Car moi j'aime de l'entendre.

Le connaissez-vous son cœur,
Son cœur de petite fille ?
Adore-t-elle les fleurs,
Les bois et les soirs qui brillent ?

Est-elle sentimentale ?
Ne rêve-t-elle jamais ?
Qu'importe ! Son teint est pâle,
C'est ainsi qu'elle me plaît.

La voit-on parmi les danses,
Les flambeaux et les bouquets,
Égrenant des confidences
Du bout de ses doigts coquets ?

Est-elle même jolie
Et fleurit-elle ses rires
Avec un brin de folie ?
Je ne saurais vous le dire.

Vendrait-elle son amour
Ou son espoir d'être aimée
Pour des robes de velours
Et des bagues étoilées,

Pour passer dans des calèches
Les dimanches de soleil,
Avec une rose fraîche
Dans ses beaux cheveux vermeils ?

Ah ! Son cœur ! moi, je l'ignore.
Si c'est la nuit ou le bal,
L'amour ou l'or qu'elle adore,
Tout cela m'est bien égal.

M'aime-t-elle même à peine ?
Ses songes sont-ils les miens
Ou rit-elle de ma peine ?
Mes amis, je n'en sais rien.

Mais quand je l'ai rencontrée,
Un Dieu chantait dans sa voix.
Mais elle est ma bien-aimée
Sans que je sache pourquoi...

LES QUATRE DAMES

Je crois au feu et au sable,
Je crois au pouvoir du diable,
    Aux apparitions,
Aux sorts, aux cheveux des mortes,
Même au trèfle que l on porte
    Dans un médaillon.

Je crois au ciel, à l'enfer,
Parce que j'ai bien souffert
    D'aimer une femme;

Que dans le jeu et le vin
J'ai voulu noyer en vain
Mon sang et mon âme.

Dites-moi mon avenir,
Madame, pour retenir
Ces rêves qui partent.
Aux clartés de ces bougies,
Tirez par votre magie
Mon cœur de ces cartes...

— « Voilà tes premiers amours.
Tu l'aimas pendant trois jours
Pour ses lèvres fraîches,
L'amie aux cheveux châtains,
Aux sourires enfantins,
La dame de trèfle !

Puis la belle peu farouche
Qui s'étendait sur sa couche
Pour quelque cadeau... »

— Je suis las des réveils mornes,
Du bleu de tes yeux sans bornes,
Dame de carreau !

— « Peines de cœur ! Infortunes !
Voyage d'un soir de lune
Sous un ciel tragique ;
Une maison, une allée,
Et la veuve inconsolée,
La dame de pique !...

Des trahisons ! La misère !
Et la chambre solitaire
Où tu viens d'apprendre
Que la beauté, que l'honneur,
Les femmes, les vers, les fleurs,
Que tout est à vendre !

Tes amis qui t'abandonnent
Et là-bas l'heure qui sonne
La fuite des jours...

Tu cesses même de croire
A l'idéal, à la gloire,
Au rêve, à l'amour... »

— Parlez, Madame, parlez !
Oui ! Soit ! Tout, s'en est allé,
Je vous crois, Madame !
Adieu l'idéal et l'or !
Mais n'espérerais-je encor
Pour une autre femme ?

— « Je vois une jeune fille
Portant bouquet et mantille ;
Elle a pris ton cœur
Avec sa peau couleur d'aube,
Ses airs mutins et sa robe,
La dame de cœur !...

Elle n'a rien d'une muse.
D'un ruban elle s'amuse ;
Elle a des yeux vagues ;

Elle donnerait ta vie
Pour une branche fleurie
Et pour une bague...

Au gré de sa fantaisie,
Tes sonnets, tes poésies,
Pour ses airs fantasques,
Tournent en un fol essor,
Comme tourne un louis d'or
Dans un tambour basque.

Elle aime les soirs de bal,
L'ivresse du carnaval,
Les flambeaux, les roses
Et les soupers où l'on boit
Et te vendrait mille fois
Pour toutes ces choses.

Elle porte des colliers
Et, le long des escaliers
Où sa jupe traîne,

C'est assez qu'on dise : Qu'est-ce ?
Ce poète a pour maîtresse,
Vraiment, une reine...

Ton âme, entre ses mains prise,
Est le verre qu'elle brise,
Un soir, en chantant.
Tu seras, pauvre orgueilleux,
D'être brisé, trop heureux,
Par des doigts si blancs... »

— Il suffit ! merci, Madame !
Voici ma chair et mon âme
Et voici mes pleurs !
Mens ! Ris ! Danse ! Trahis même !
Que m'importe si je t'aime,
O dame de cœur !

SES LARMES

O fille de la nuit, sœur chérie des poètes,
Le laurier de Virgile à ta porte a fleuri ;
Par toi montent des lys du fond des rues désertes...
Dans ce siècle de fer Minerve m'a souri...

Un soir que je marchais aux clartés des planètes,
Menant dans la cité mon rêve et mes ennuis,
Un long rayon de flamme a passé sur ma tête
Et j'ai vu ton étoile illuminer la nuit.

J'ai compris de tes yeux la pensée et la gloire,
Qu'au front des inspirés ton front était égal,
Que ta robe traînait le rêve et la victoire
Et que dans ton cœur pur tu portais l'idéal.

Aussi j'aurais voulu composer tes louanges
En des vers que le temps ne saurait effacer,
Car tes yeux savent seuls les tristesses des anges,
Tu comprends près des lacs quand un cygne est blessé.

Lorsque dans ta maison parfois je viens m'asseoir,
Que je te vois parmi les fleurs et sous la lampe
Et que ta robe brille en les rayons du soir
Comme un ruisseau d'hiver quand une étoile y trempe,

Je vois des rois songeurs toucher du doigt mon front,
Des femmes aux yeux bleus danser au bord des grèves
Et des noces en blanc au bruit des violons
Cheminer en chantant sur des chemins de rêve.

Et je sais qu'à travers les flambeaux et les fêtes,
Sous les bijoux, dans les bouquets et les clartés,
Mystérieusement tu berces en toi-même
La sublime douleur d'adorer la beauté.

Et d'autres soirs, parmi l'auréole des glaives,
Dans le feu des décors brûlant ton cœur ardent,
En ouvrant tes deux bras tu crucifies ton rêve,
Afin que les mortels s'abreuvent de son sang.

Aussi, certains ont dit en te voyant passer
Que la vie vient mourir contre ta robe close,
Que tu n'as pas le temps de respirer les roses,
Que le cœur d'un ami t'est moins cher qu'un laurier.

Mais moi je me souviens d'un triste jour d'hiver
Où nous marchions ensemble au fond d'un cimetière ;
J'ai vu tes yeux pleurer la mort d'un être cher
Dans le vent inconnu qui passait sur la terre.

La tête dans tes mains au milieu des tombeaux,
Du malheur et du soir tu revêtais les charmes,
Et les cyprès en deuil, les croix et les rameaux
Étaient plus frissonnants et plus beaux de tes larmes.

Vers toi l'esprit des morts montait de la poussière...
J'ai compris ta grande âme en voyant ta douleur,
Car cet amour d'un cœur incliné vers la terre,
Étant le plus lointain, fait les plus justes pleurs.

Je les ai recueillis dans mon cœur de poète
Et désormais la nuit et la beauté des femmes,
L'éclat des éventails, les musiques de fête,
Me sont moins précieux que ces fleurs de ton âme.

Et quand je te verrai dans de fictifs délires
Trouver soudain pour peindre une illustre douleur
Des mouvements divins comme ceux d'une lyre
Je saurai que tes yeux ont aussi de vrais pleurs

LA MÉDITATION DES VOYAGES

Dans le salon bien clos aux rumeurs de la ville,
Nous écoutions le soir avec des cœurs tranquilles.
Les bûches du foyer avaient un petit chant;
Des portraits de parents sérieux et touchants
Souriaient, attestant parmi cette ombre amie
Les fastes et le sort d'une humble et juste vie.
Or, ils s'étaient chauffés auprès d'un feu pareil;
Le feu brûlait toujours, insensible et vermeil;
Eux étaient endormis sous une dure terre :
Mais l'espoir des enfants montait dans la lumière...

L'on voyait cheminer dans les coins de la chambre,
Sous leurs capuchons gris, les génies de Novembre
Et le naïf essaim des blanches causeries.
Le rêve s'éployait comme une broderie
Où merveilleusement sont tracés des dessins
Sur les murs, les tapis et sur le clavecin.
Vos yeux au jour baissant étaient tendres et beaux
Et l'automne frappait doucement aux carreaux,
Faisant de l'ombre avec ses grandes ailes noires.
— Vous parliez de voyage et vous parliez de gloire...

Le port serait rempli d'adieux et de mouchoirs,
Et, dans l'enivrement du goudron et du soir,
Nous nous embarquerions devers les flots tranquilles
Sur un grand vaisseau bleu nommé le Roi-des-Iles.
« Adieu, Madame ! adieu, mes amis, que les pleurs
Ne mouillent que nos yeux ingrats de voyageurs,
Les départs sont si beaux dans le soleil couchant !... »
D'un matelot rêveur on entendrait le chant ;
L'air serait imprégné de sel et de résine,
Et nous, nous sentirions sous les brises marines,

Avec la fin du jour solennel et charmant,
Notre gloire monter de nos cœurs véhéments.
Vos yeux feraient rêver les hommes de vigie.
Mais de la terre aimée ayant la nostalgie
Vous cacheriez vos pleurs en fermant votre châle.
Moi, je crierais, les bras tendus sur les flots pâles :

« J'ai l'âme d'un héros des Mille et une nuits,
Emporte-moi là-bas, dans la mer et la nuit,
O vaisseau, dont la proue fend les claires écumes
Et dont le mât atteint le royaume des brumes.
Je veux parer mon corps des richesses du monde,
Aimer sous les palmiers les femmes de Golconde,
Dormir comme Simbad sur les flots qui déferlent,
Avoir des chameliers et des coffres de perles,
Sur des tombeaux de rois lire des hiéroglyphes
Et m'asseoir en chantant au festin des califes.
Nous entrerons un soir dans une ville étrange
Où les enfants seront aussi beaux que des anges,
Où les femmes auront des yeux mélancoliques ;
Des couples danseront sur les places publiques,

Dans les rayons du soir et l'ombre d'un vieux temple,
Des danses ingénues, singulières et lentes,
Qui nous raviront tant que nous y prendrons part.
Et tout cela sera triste comme un départ.
Des marchands de Bagdad s'étant pris d'amitié
Pour cette jeune fille aux grands yeux ennuyés
Et pour ce voyageur portant un manteau noir,
A l'heure où les ruisseaux roulent le bleu du soir,
Pour aller acheter les foulards d'Ecbatane
Ils nous amèneront avec leur caravane.
Le sable gardant des rayons fait les nuits claires.
Nous nous accouderons près des puits solitaires,
Nous boirons à longs traits les brises du désert
Et des lunes de feu rougiront notre chair...
Et puis nous gagnerons les montagnes voisines
Et notre cœur tressaillera dans nos poitrines
Quand nos pieds fouleront les sommets solitaires,
Songeant que là, près d'un grand arbre, sous les pierres,
Est caché le trésor des rois de ce pays.
— Oui, du sable, du feu, des naufrages, de l'or
Pour apaiser ce cœur affligé par le sort
Que les mornes soucis de la terre importunent.

Le bruit d'un tambour basque au fond d'un soir de lune,
Un baiser que l'on jette au vent d'un éventail,
Une toilette bleue s'en allant sur le mail,
Une femme aux cils peints qui passe et qui sourit
Et la mer étoilée que l'automne bleuit
Et le chant des marins et les ombres des grèves,
C'est l'eau et c'est le pain qui nourrissent mes rêves... »

Pendant que nous songions, la nuit couvrait la terre;
Le silence faisait les cœurs plus solitaires;
Une fleur oubliée expirait dans une urne;
On entendait la voix des brises taciturnes
Qui traînaient leur manteau de brouillard sur la porte.
Aux fenêtres chantait l'âme des feuilles mortes ;
Les bûches frissonnaient; j'ai regardé vos yeux
Et, dans la paix de ce salon silencieux
Où j'évoquais la faulx et la barbe du temps,
En vous voyant, j'ai cru voir la fée du printemps
Qui traîne la lumière avec sa robe fraîche,
A Toussaint chez les morts, à Noël dans les crèches,
Près des bassins glacés promène un rameau vert

Et dit en agitant un ruban au poète :
« Les jardins renaîtront d'un coup de ma baguette.
Un laurier sous la neige est encore embaumé,
C'est un enfant qui veille avec les yeux fermés.
Rêveur, ivre de nuit et d'or, calme ta fièvre,
Le baiser qui guérit naîtra sur quelque lèvre;
Toujours un lys nouveau fleurit au bord des mers.
La vie ne trompe pas le poète au cœur fier
Qu'elle a vu dans les champs, par une nuit profonde,
Tendre ses bras ardents pour embrasser le monde
Et tomber en pleurant sur la terre insensible.
— Il n'est pas pour les forts de rêves impossibles... »

QUAND JE SERAI MORT

Lorsque je serai mort, je veux que l'on m'emporte
Tout au fond de l'allée, à côté du vieux banc
Cher aux jeunes amants et cher aux feuilles mortes,
Sous les grands marronniers, devant la paix des champs.

Je désire partir sans cloches et sans larmes,
Sans fleurs et sans flambeaux et sans cœurs oppressés.
Le vent au fond des bois aura bien plus de charmes,
Les bouquets vont bien mieux aux doigts des fiancés...

Ami, cher compagnon de toute ma jeunesse,
Nous ne lèverons plus nos verres, en rêvant,
Lorsque nous discourions tous deux avec noblesse
Sous la douce fraîcheur d'une nuit de printemps.

Derrière les carreaux, l'on voyait des familles
Rêver dans la demi-clarté de l'abat-jour
Et par groupes joyeux passaient des jeunes filles
Confondant la nuit bleue à leur rêve d'amour.

Parfois, au fond d'un champ brillait une lanterne ;
Un forgeron chantait ; l'horizon était noir
Et les anges de l'eau flottaient sur les citernes,
Et nous étions joyeux, buvant le vin du soir.

Je veux que, moi parti, rien ne change au village,
Que tu viennes t'asseoir sur la chaise de bois
Et lorsque passeront les gens du voisinage
Tu répondes gaiement : bonjour ! comme autrefois ;

Que les petits garçons surtout et les fillettes
Continuent de danser quand les matins sont bleus
Et troublent de leurs cris les campagnes muettes :
Une ronde d'enfants est agréable à Dieu !

Il est près de l'église une vieille servante
Dont les petits yeux gris répandront bien des pleurs.
Porte quelques bouquets à cette âme innocente :
Tu sais que les vieillards sourient de voir des fleurs.

Si l'on parle de moi parfois dans ces soirées
Où l'on mêle la causerie avec le chant,
Tu diras : « Il est mort un jour de cette année.
Il était sans vertu, mais ne fut pas méchant.

Il aimait les plaisirs, les fêtes et la valse
Et la tendre douceur des jardins solitaires.
Il aurait tout donné pour un regard de femme ;
Il croyait à l'amour, mais on ne l'aima guère...

« Il put paraître fier, bien que son cœur fût bon;
Pour sa bouche altérée toute joie était brève;
Il aimait beaucoup mieux un baiser qu'un beau rêve,
Et la chanson du vent que ses propres chansons... »

— Et puis, tu t'en iras jusqu'au bout du village ;
Une blanche villa dort au fond d'une allée;
Derrière la fenêtre où serpente un feuillage,
Dans les rayons du soir chante ma bien-aimée...

Souvent je vins m'asseoir près de son clavecin,
Et dans le clair-obscur tamisé des persiennes
Je rêvais au bouquet qui mourait sur son sein.
— Mais jamais, mon ami, ma main n'a pris la sienne!

Tu la reconnaîtras à ses tendres yeux bleus,
A ses airs ingénus, à son vague sourire ;
Dis-lui : « C'est un secret que je voudrais vous dire;
A l'ombre des tilleuls je vous parlerai mieux. »

Mène-la dans l'allée à l'heure où le jour meurt.
La nuit se penchera comme une fleur qu'on cueille.
Alors, pour lui donner, tu prendras une feuille,
— Les feuilles du tilleul tombent comme des cœurs, —

Et lui diras : « Voici le cœur de ce poète !
L'amour qu'on n'a pas dit est le seul éternel.
Qu'il dorme en un sachet parfumé de fougère
Et, quelquefois, respirez-le devant le ciel... »

Alors, ô mon ami, si quelque douce larme
Coulait de ses yeux bleus sur la terre brunie,
De ce posthume adieu je goûterais les charmes
Et j'aimerais la mort comme j'aimais la vie...

MÉDITATION DANS UN BOIS

J'ai marché près d'un lac le long d'un bois profond
Où l'hiver avait mis son sourire et ses grâces ;
Les oiseaux qui passaient me disaient votre nom
Et c'étaient vos yeux bleus qui brillaient dans la glace.

Ni la splendeur du ciel baignant ces lieux déserts,
Ni le vent matinal qui soufflait sur la terre,
Ni les rêves, amis des brumes de l'hiver,
Qui cheminaient au fond des allées solitaires,

Ni les grands arbres morts dans leurs robes pesantes
Ne pouvaient empêcher mes yeux rêveurs de voir
Le frisson merveilleux de votre robe absente,
La lueur de vos mains dans les flammes du soir.

Pourtant des voix chantaient au loin dans les clairières,
Et le vent inclinait sur mon front des rameaux;
Des cloches égrenaient une vague prière;
Une douceur montait des chemins et des eaux.

Hélas! pour moi les lacs ont perdu leurs mirages,
Je ne peux admirer le ciel comme autrefois;
Un visage toujours sourit dans les nuages,
Une forme frémit dans les ombres des bois.

Vous êtes les étangs, les chemins qui déclinent,
Les bouquets de sapins, les puits abandonnés,
Le voyageur qui passe au penchant des collines,
La lumière perdue d'un village éloigné.

Mais, tandis que, pour moi, la nature au grand cœur
Fait des baisers d'amour avec des feuilles mortes,
Dans ses gouttes de pluie met le charme des pleurs,
Et dit des chants d'accueil avec le bruit des portes,

Votre amitié toujours a suivi son chemin,
A pas lents, souriant de me prendre à ses charmes,
Votre main n'a jamais le soir pressé ma main,
Vous ne m'avez jamais fait le don d'une larme;

De sorte que durant les soirs mélancoliques,
Dans les enivrements de la nuit et des fleurs,
De la lampe, du vent, du feu, de la musique,
Toujours auprès de vous je suis resté tout seul.

L'AMIE TRISTE

J'aime évoquer des soirs paisibles à l'orée
D'un bois de pins battu des souffles de la mer.
La maison blanche rit sous les vignes dorées
Et le sel des vents chauds fait tes cheveux amers.

Ta voix chante plus belle au fond des pièces fraîches
Où l'automne répand une noble clarté;
Sur le bassin déjà tournent les feuilles sèches
Et l'une d'elles meurt sur ton châle fermé.

Aux glaces du salon le soleil met sa gloire ;
A la fenêtre se balance un laurier noir,
Et tes doigts lumineux frissonnent sur l'ivoire,
Dans un enchantement de musique et de soir...

Tu t'arrêtes : des pas résonnent à la grille ;
Cela fait une trêve à ta mélancolie.
Les pas du voyageur troublent les jeunes filles :
La porte du jardin s'ouvre aussi sur la vie.

Et c'est moi ; j'ai marché sur les rivages bleus ;
J'ai longé des palmiers et des champs de blés vierges ;
Les soirs ensanglantés expiraient dans mes yeux
Et je pensais à toi sur le seuil des auberges.

Je dis : « De quelle peine êtes-vous donc touchée ?
Savez-vous que les fleurs ont péri dans les urnes ?...
C'est que l'ange du soir les a toutes fauchées
Pour orner de leur sang sa robe taciturne.

« L'orpheline a souri et puis s'est éloignée
Sans voir vos cheveux d'or tombant sur votre épaule...
J'entends près du coteau marcher ma bien-aimée
Et je voudrais aller l'attendre sous les saules...

« Mais saurais-je jamais le chemin qu'elle a pris ?
C'est en vain que je cours à travers les moissons ;
Ma voix résonne au loin, les champs deviennent gris
Et je suis arrivé devant votre maison... »

— Dans le jardin flottaient de surannés amours ;
Tes yeux me paraissent plus vagues et plus beaux.
C'était l'heure des angelus et des troupeaux,
C'était la fin du rêve avec la fin du jour...

Et tu dis : « C'est fini des charmes et des songes.
Il fut un temps peut-être où je savais aimer ;
Mais, hélas ! comme un feu l'espoir s'est consumé ;
Je sais le goût des pleurs et le goût du mensonge.

« Un jeune homme est passé sur la route; qu'il entre ;
Près de ces roses, qu'il s'asseoie sur ce fauteuil ;
Qu'il boive de ce vin versé par mà servante,
Qu'il rie dans ma maison sans en savoir le deuil !

« Mais qu'il ne cherche pas mon cœur, mon noble cœur,
Car mes rêves d'amour et la vie me l'ont pris.
Les vents du ciel ne sont pas justes pour les fleurs...
J'aurais trop à pleurer pour vous avoir souri...

« Reprenez votre route, étranger au front pâle,
Et qu'un vent favorable accompagne vos pas.
J'effeuillerai pour vous des roses sur mon châle
Jusqu'à ce que votre ombre ait disparu, là-bas... »

MÉDITATION DANS LA VILLE DE BRUGES

Tu m'avais dit : Partons ! Le voyage a des charmes
Pour les cœurs déchirés et les esprits pieux.
Le vent mêle si bien la pluie avec les larmes
Qu'on ne peut plus savoir ce qui mouille les yeux...

La terre et son destin t'est peut-être opportune
Puisqu'elle est grande et belle et qu'il faut qu'on oublie.
Si nous allions mener nos errantes fortunes
Au gré des soirs, au gré de nos mélancolies...

Et nous sommes partis dans les soleils d'hiver;
Nous avons vu des ponts, des clochers et des vierges ;
Des cœurs d'aventuriers nous naissaient près des mers
Et des lauriers croissaient à l'ombre des auberges.

Le soir tombant, les eaux, les pierres, la nature
Savent transfigurer une âme en lui parlant;
Une plante en un lieu désert semble si pure
Qu'on se sent devenir un tout petit enfant.

Serrés dans nos manteaux, pensifs, nous contemplâmes
Des villes dans le deuil où sonnaient les beffrois,
Parce qu'il y mourait une pieuse dame,
Des villes pavoisées qui recevaient un roi.

O Bruges! cité bleue de brume et de prières!
Entre tous nos séjours tu restes le plus cher.
Des femmes semblent prendre avec leurs longs rosaires
Et leurs capuchons noirs l'ombre des quais déserts.

Nous avons écouté des messes matinales
Sous la dernière étoile et le premier soleil ;
Les calices, au fond des vieilles cathédrales,
A des astres de sang et d'or étaient pareils.

Des cygnes sur les canaux gris vont en rêvant ;
A leurs cris, dans le ciel des cloches correspondent ;
Des Christ ouvrent leurs bras aux portes des couvents
Comme pour témoigner que là finit le monde.

Une sœur ! Oh ! surtout, ami, t'en souviens-tu ?
Elle avait un sourire avec de grands yeux bleus
Comme dans les romans en ont les ingénues ;
Sa robe en s'en allant laissait des traces bleues...

— Mais tu me dis : D'aimer, serais-je donc indigne ?
Je scrute avec ardeur les visages nouveaux ;
Je me tourne pour voir si quelqu'un me fait signe
Et toujours quelque lys s'accroche à mon manteau.

Cette sœur qui sourit au fond de ce parloir,
Tachant comme une fleur l'ombre où sa robe trempe,
Dans une hôtellerie une enfant vue un soir
Et qui feuillette un livre aux rayons de la lampe,

Tandis que, sur les seuils, au loin chante le vent,
Que l'heure fatidique à l'horloge flamande
Sonne, où le chevalier doit frapper à l'auvent
Et dire : me voici ! comme dans les légendes,

Cela suffit, vois-tu, pour vaincre en moi le charme,
Pour que je rêve ici de finir le voyage,
Pour que je fasse entre ton rire, entre mes larmes,
Un beau roman d'amour au gré de ces images.

Partons ! Pour moi l'aurore agite ses flambeaux ;
La lune sur la mer sera douce à mon âme ;
La terre est plus aimante et les soirs sont plus beaux
Que les baisers donnés et que les yeux des femmes.

Je veux aller jusqu'à Bagdad, jusqu'à Golconde,
Sur des sables, des ports, dans des bois d'oliviers,
Apercevoir au loin, faisant de l'ombre au monde,
Le mont Calvaire, un soir, sourire et puis passer,

Oublier que mon cœur est sensible en marchant,
Comme un sorcier dans le désert hocher la tête,
Agiter mon bâton comme font les mendiants,
Et faire signe au ciel comme font les prophètes ;

Et je veux contempler des choses merveilleuses
Afin de les connaître et de les raconter,
Pour que plus tard, assis tout seul dans ma demeure,
Par le pôle et le sphinx je puisse être hanté...

Mais moi j'ai dit : Là-bas ma bien-aimée m'attend
Dans une robe rose assise à sa fenêtre ;
Elle parcourt un livre, elle brode en chantant,
Appelle les oiseaux ou pense à moi, peut-être...

Elle habite une ville en le pays de France,
Sans port, sans monuments, sans gloire et sans renom;
Nul roi la visitant n'en trouble le silence,
Le voyageur qui passe en ignore le nom.

Mais l'ombre des tilleuls baigne ses promenades,
Le clocher a des chants bienveillants et profonds ;
Ma bien-aimée habite au bord d'une esplanade
Et souvent ses yeux bleus regardent l'horizon.

De sa fenêtre on voit le ciel et la campagne.
Elle n'est pas vraiment très belle ou très connue
Et n'a de renommée que parmi ses compagnes,
Comme la plus aimable et la plus ingénue.

Naguère elle vivait dans un pensionnat;
Elle orne encor d'un ruban clair sa chevelure;
L'on dirait à la voir, tant elle est droite et pure,
Un rayon habillé d'une robe de drap.

Adieu donc ! je reviens vers ce calme refuge.
Je préfère, vois-tu, son sourire à la mer,
Sa modeste maison aux églises de Bruges,
Le rayon de ses yeux au soleil des déserts.

Je lui raconterai tes amours, ton histoire,
Ton cœur, tes grands désirs, tes rêveries funèbres,
Et si sur les chemins tu conquiers quelque gloire,
Si ton nom est cité parmi les plus célèbres,

Nous nous rapprocherons devant le feu qui brille,
Pour connaître en rêvant sous la lampe, tout bas,
Ayant pris dans ma main sa main de jeune fille,
Une célébrité que tu ne sauras pas...

LA CABANE

Les sapins étaient beaux sur les grands monts déserts ;
Au creux des vals muets flottait l'air bleu d'automne ;
On entendait au loin chanter les gaves clairs
Et, les cheveux au vent, nous marchions dans l'aurore...

Ami, te souviens-tu que nous fîmes sourire
Trois fillettes des champs qui portaient des rameaux ?
Que le jour était pur ! que leurs yeux étaient beaux !
Et tu t'es retourné pour leur faire des signes.

Te souviens-tu du bûcheron à barbe blanche
Qui, pareil au roi Léar, semblait dans la forêt
Maudire de son sang l'ingrate descendance
Et chercher dans les monts l'ombre de ses palais ?

Quand nous avons gravi le haut sentier des pâtres
Le long des bois jaunis et des rochers vermeils,
Nous avons vu, debout parmi les fleurs rosâtres,
Les filles aux yeux d'or, riant vers le soleil...

Salut! ô chères sœurs des lacs de la vallée!
L'œillet et le souci vous ont dit leurs secrets,
Et des âmes de fleurs tendres et délaissées
Soupirent sur vos pas leurs délicats regrets.

Le vent vous a nourries de ses plus purs aromes,
Des oiseaux merveilleux ont chanté sur vos fronts
Et vous avez appris, là-haut, ce que les monts
Ont au cœur d'amitié pour la race des hommes !

— Je sais sur la montagne un lieu battu des vents,
Où se tord et gémit une forêt brisée,
Et j'ai vu, de leurs mains fragiles et levées,
Les vierges consoler les grands chênes mourants...

Je sais à mi-chemin d'une vallée prospère
Une pauvre cabane où nous avons rêvé,
Leurs cheveux embaumaient plus fort que les fougères,
Leur robe en palpitant faisait de la clarté.

C'est là, sous un grand arbre, au chant lointain d'un pâtre,
Que nous avons aimé, mystérieusement,
Cependant que le soir tombait des monts bleuâtres
Et que nos yeux s'ouvraient à des rêves charmants.

Et le sort bienveillant, la propice lumière,
Sculptait pour nous, avec les nuages des cieux,
De blancs vaisseaux, des rois assis et des chimères
Dont la vague grandeur émerveillait nos yeux.

— Oh ! sentiers descendant parmi l'ombre naissante !
Troupeaux errants ! première étoile ! cœurs unis !
Oh ! les derniers adieux dans l'heure languissante !
Un signe encor ! le chemin tourne et c'est fini !...

Vous avez fui dans la bruyère et les aromes ;
Une immense magie enchantait les vallons
Et vous sembliez des fées parmi les bleus royaumes
Qui traînaient dans le soir leurs robes de rayons.

Quant vous avez franchi la forêt taciturne,
Sans doute Titania vous a pris par la main ;
Les vierges du hameau ont laissé choir leur urne
En vous voyant là-bas passer sur le chemin.

Et les bergers diront aux aïeuls, sous les chambres,
Que des troupes de fées au fond des vals lointains,
Exaltées par le feu des lunes de Septembre,
Ont langoureusement dansé sous les sapins.

— Mais nous, les deux amis assis sur la montagne,
Et qui portions la gloire et l'amour dans nos cœurs,
Nous sommes demeurés ainsi que des rêveurs
Qui se sont endormis aux pieds des mont d'Espagne,

Cachant sous leurs manteaux les anges du sommeil,
Qu'un rêve merveilleux berça de ses mensonges,
Qui ne comprennent plus le monde à leur réveil
Et prennent à témoin la lune d'un tel songe !...

ON M'A DIT...

On m'a dit qu'un soir d'été
On t'avait vue à la brune
Au bras d'un jeune écolier
Chanter au clair de la lune.

Il avait des cheveux d'or ;
Les bosquets étaient propices,
Et tu le pressais bien fort...
— Mais moi j'aime ton caprice...

On m'a dit qu'un musicien
Qui vivait sur les montagnes,
Dans une fête, en Espagne,
Se tua, t'aimant si bien,

Pour t'offrir son cœur fantasque
Ainsi qu'un présent d'hymen,
Dans le bruit des tambours basques
Et l'odeur des cyclamens.

Il te donnait sa jeunesse
Pour un signe d'amitié.
Tu ne le fis, par paresse ?
— Moi, j'aime ta cruauté...

On m'a dit qu'aux Casinos
De Royan jusqu'à Marseille,
Il n'était pas d'yeux plus beaux
Que tu dansais à merveille

Et portais une mantille,
La rose rouge d'hymen,
Les seins nus comme une fille
Pour ressembler à Carmen ;

Que, sans se faire brigand,
Par un soir de fantaisie
On devenait ton amant.
— Mais moi j'aime ta folie...

On m'a dit que le dimanche,
Pour aller manger l'hostie
Avec une robe blanche,
Tu jouais la modestie ;

Que tu riais sous les pleurs,
Que tu n'avais pas de songes,
Que tu n'avais pas de cœur.
— Mais moi j'aime tes mensonges...

Tu pleures sur les romances
Ou pour la mort d'un oiseau,
Tu détestes le silence :
Pour toi le jour n'est pas beau.

Tu ris quand le peuple danse ;
Cela berce ton ennui ;
Mais tu n'aimes pas la nuit :
Elle est pour toi trop immense.

Tu n'as pas pitié des hommes
Qui mourront de faim, ce soir,
Mais tu vas chanter des psaumes
A vêpres, pour te faire voir.

Tu chéris l'ambre, le fard,
La lumière des bougies,
Les balcons et les poignards
Et tu crois à la magie.

Tes lèvres tremblent de peur
Quand on te tire les cartes
Et deux colombes qui partent
Sont présages de bonheur.

Je sais que la poésie
N'a pas de charme à tes yeux
Et pour une perle bleue,
Trouvée dans les mers d'Asie,

Grosse comme un grain de blé,
Tu dégraferais ta robe
Et danserais jusqu'à l'aube
Devant le peuple assemblé...

Je sais au fond de quel lac
J'ai jeté tous mes poèmes
Et que tu ne comprends pas
Lorsque l'on te dit : je t'aime !

C'est ton âme que tu noues
Avec tes flots de ruban,
C'est ton rêve qui se joue
Dans un rayon, sur tes gants;

Quand tu t'en vas sur le mail,
Tu fais tourner tes chimères
Avec ton grand éventail.
Tu ne connais pas Homère

Ni la beauté de la nuit,
Ni l'histoire d'Héloïse,
Ni les Mille et une nuits...
— Mais moi j'aime ta sottise...

LE VOYAGE DE LA COMÉDIENNE ET DU POÈTE

Le soir était mystérieux, doux et profond,
Un hymne de pardon montait des champs déserts,
Des lampes inconnues brûlaient dans les maisons
Quand nous avons gagné les rivages des mers.

Nos âmes frémissaient comme des roses rouges
Et parfois, dans la nuit, un grillon qui chantait
Faisait songer qu'il était là, près de la route,
D'humbles foyers qu'hélas ! nous ne verrions jamais.

Et puis le vent du sud souffla dans nos poitrines...
Vous tendîtes vos mains aux étoiles des cieux :
Quand vous avez chanté devant la mer divine,
Des pêcheurs sont venus pour toucher vos cheveux.

Or, tandis que passaient dans vos grands yeux amers
Les tragiques douleurs et les rêves sans borne
Dont votre voix naguère emplissait le ciel morne,
Moi, j'écoutais chanter les roseaux de la mer.

Ils disaient : « Les voilà, les pâles voyageurs,
Les amis du matin, des roses et des grèves,
Les chercheurs d'idéal, ceux qui portent du rêve
Et du soleil sous leurs manteaux et dans leur cœur.

« Voilà celle qui dit aux hommes des vers purs
Et dont la beauté plane au-dessus des spectacles,
Celle dont les deux bras font une croix d'azur,
L'évoqueuse de dieux, de muses et de parques...

« Et puis voilà celui qui, dans les nuits d'hiver,
Rêve et chante la vie sous une humble lumière ;
Il conjure le froid, les ombres et la terre
Et sur les vitres bleues la neige écrit ses vers...

« Ils songent maintenant devant les flots tranquilles.
Regardez, voyageurs, la rive et les maisons,
Demain tous les bateaux s'en iront vers les îles,
Et sur les chemins gris les bergers chanteront.

« Restez dans ce pays ami, soyez nos hôtes
Et nous dirons, nous, les roseaux impérissables,
La volupté de rire et de jeter du sable,
Le soir, devant la mer, vers les étoiles hautes... »

Alors j'ai dit, durant que vous rêviez toujours :
« Roseaux, vous ignorez, hélas ! ce que nous sommes.
Un bien cruel destin pousse et guide nos jours,
Nous avons soif d'aimer et de vaincre les hommes.

« Nous voulons un désir encor après un autre,
Toute joie et toute douleur avant la mort,
Nous voulons embrasser nos rêves, ces fantômes,
Pour les serrer sur nous et les étreindre encor.

« Ah ! je sais bien ! Là-bas, des êtres se lamentent
Et pour avoir trop cru pleurent jusqu'à mourir.
Je sais ! Nous désirons l'amour qui nous tourmente
Et nous aimons la vie, la vie qui fait souffrir... »

*
* *

Nous avons salué les vagues infinies,
Nous n'avons pas compris les signes des oiseaux
Et la chanson de paix que chantaient les roseaux
Et nous sommes partis ensemble, vers la vie.

Or je vous vois au fond de l'avenir, marcher.
Vous levez l'idéal aux clartés des théâtres.
Les femmes, les rêveurs, les ouvriers, les pâtres
Jettent des éventails, des fleurs et des lauriers.

Or, dans la chambre nue, près du feu qui s'éteint,
Je répète en rêvant un nom de femme aimée,
Et le vent qui gémit au fond des cheminées
Me berce doucement jusqu'au pâle matin.

Là-bas, vous souriez aux foules étonnées
Et louez la beauté le front ceint de fleurs rouges.
Et de vous voir ainsi des hommes tant aimée,
Moi je pleure, perdu dans le sein de la foule.

Le peuple tend vers vous son grand cœur doux et pur
Et douloureusement lève ses mains qui saignent...
Puis, une fois, je meurs, tout seul, pauvre, inconnu,
En bénissant la vie, les vers, celle que j'aime.

Je m'en vais habiter un humble et doux tombeau
Et vous y porterez peut-être un jour des roses...
— Pourtant, là-bas, toujours gémissent les roseaux
Et la mer au matin rit sur la grève rose.

Et le golfe, les fleurs et les soirs étoilés
Parlent entre eux, parfois, des rêveurs en voyage
Qui ne revinrent pas s'asseoir sur le rivage...
O lampe éteinte, ô lauriers morts ! roseaux, pleurez !...

LA SOLITUDE

Je t'aime, amie rêveuse, ô douce solitude!
Quand je m'assieds le soir dans ma chambre fermée,
Tu poses un rayon sur mes livres d'étude,
Tu fleuris d'un regard le portrait de l'aimée.

Si par son souvenir mon cœur reste blessé,
Tu me montres du doigt une pensée nouvelle;
Tu sais me raconter les choses du passé
En les changeant un peu pour les rendre plus belles.

Comme des doigts de sœur tes doigts parfois m'effleurent;
Ta robe est bleue comme une robe d'élégie ;
Si l'on me fait du mal ou même si je pleure,
Tu souris en disant qu'il faut aimer la vie.

Tu m'apprends chaque soir à faire des poèmes
Pour chanter ma maîtresse et l'oublier un peu :
Ecrire des chansons avec ce que l'on aime,
C'est comme lui sourire en lui disant adieu.

CHANSON DU POÈTE IVRE

Fermez l'auvent; l'ombre gagne ;
    C'est triste et charmant.
Cette terre de Bretagne
    Est belle, vraiment...

Vous avez pleuré, peut-être?
    Quelles sont ces larmes?
Je ne peux les reconnaître
    Parmi tant de larmes...

De ce cœur trop taciturne
J'eusse aimé, ce soir,
Mettre les pleurs dans une urne
Faite en marbre noir.

Il fait du vent au dehors,
Cette auberge est vieille;
Un vieux bûcheron est mort...
Une sœur le veille...

Ne disiez-vous pas des choses
Qui faisaient aimer?
Sur votre sein ces trois roses
N'ont donc pas parlé?

L'on cause des jours passés,
De livres, de gloire...
N'est-ce pas, j'ai raconté
De belles histoires?...

Dites? Il pleut, le feu brille,
Avez-vous compris?
— Es-tu fou, les jeunes filles
N'ont jamais compris...

Êtes-vous ma bien-aimée?
Je ne peux savoir.
Voici la porte fermée
Et voici le soir...

Les larmes de tout à l'heure
Ont fait un sourire;
Je m'en vais; toi qui demeures,
N'as-tu rien à dire?...

— Mais si. Bonjour, voyageur...
Les chemins sont noirs;
Prends ta lanterne, des fleurs
Et ton manteau noir...

AUTRE CHANSON DU POÈTE IVRE

Dans une auberge à Quimper,
Je connus une servante ;
Elle avait de beaux yeux clairs
Et sa robe était charmante.

Elle était tendre et joyeuse
Et disait sans le savoir
Bien des choses merveilleuses
Sur l'amour et sur le soir.

Elle conta sa jeunesse,
Sans doute pour m'étonner ;
Des bouquets et des tristesses...
C'était, ma foi, sans beauté.

Elle me dit ses amours
De jadis et de naguère,
Qu'une fois et puis qu'un jour...
Mais cela ne me plut guère.

C'est une chose admirable
Sur un thème bien nouveau :
Elle me trouvait aimable
Et même me trouvait beau.

Je lui dis : La belle histoire
Que tu me contes, vraiment ;
A peine si j'ose y croire,
Bien que cela soit charmant.

Mais l'heure du départ sonne,
Hélas ! pour moi trop souvent
Et mon feutre est plein d'automne
Et mon manteau plein de vent.

J'ai trop vu, le soir, passer
De grands vols d'oiseaux sauvages
Et j'ai trop vu s'effacer
Mes traces sur le rivage.

Ne donne pas ta tendresse
Pour mes airs bons et moqueurs ;
C'est une fausse allégresse :
A peine si j'ai du cœur.

Je n'aime pas trop les roses,
Pas beaucoup plus les baisers,
Mais si je ris de ces choses,
C'est pour ne pas en pleurer.

Car au fond je suis un triste
En gai passant habillé;
A l'amour, si je résiste,
C'est de peur de m'ennuyer.

J'étais né pour être roi
Et je ne suis que poète...
C'est ainsi; voilà pourquoi
Je hais les honneurs, les fêtes;

Je porte les cheveux longs,
Parle d'Homère et de Dante,
Pleure au bruit des violons,
Me plais auprès des servantes,

Et j'adore m'enivrer
En regardant la campagne
Dans les auberges dorées
De ces cités de Bretagne.

Servante, oublie ce jeune homme
Qui chérit les lieux déserts
Et ne sait aimer en somme
Que le vent et que la mer...

PLUS TARD...

Nous nous serons quittés heureux, un soir de pluie,
Et comme pour un jour tu m'auras dit adieu.
Ce sera pour demain et pour toute la vie...
Que le ciel sera beau lorsque nous serons vieux !

Ainsi donc j'aurai cru ces choses éternelles.
— C'est la porte qui pleure et le feu qui s'éteint,
Puis je serai parti vers un pays lointain
Et tu regarderas les étoiles nouvelles.

Ce sera le jardin près de la maison rose.
Tes traits seront plus purs entre tes cheveux blancs ;
Tu marcheras, le soir, parmi les lauriers-roses ;
Tes années chanteront dans les souffles du vent.

Tu souriras, songeant à ta belle jeunesse :
Or, tu portais une toilette bleu de ciel,
Le monde était en fête et ton âme était claire
Et des voitures t'emportaient dans le soleil.

— Moi, pourtant, j'aurai vu des fleurs et des villages,
J'aurai marché dans les forêts pour t'oublier;
J'aurai parlé de toi dans des vallées étranges
A de vieux bûcherons près d'un humble foyer.

Je serai devenu un vieillard doux et pauvre
A force de dormir sur la terre des champs ;
J'écrirai des chansons simples pour les enfants
Et j'aimerai surtout à marcher sur les routes.

Ton image en mon cœur lentement sera morte,
Tu ne songeras plus à l'enfant qui t'aimait...
— Puis, une fois, je passerai près de ta porte,
Car les serments d'amour sont plus forts que nos chairs...

Et peut-être qu'alors, en voyant ma vieillesse
Vers l'inconnu du soir doucement cheminer,
Tu pleureras enfin ces larmes de tendresse
Que jamais de tes yeux je n'avais vu tomber.

Tu donneras au bon vieillard des roses fraîches,
Sans savoir qu'autrefois tu le fis tant souffrir ;
Mon cœur trop las ne saura pas te reconnaître
Et mon salut sera triste jusqu'à mourir.

Je te dirai : « Madame, avant que je ne meure,
Je vous apporterai des fleurs de la prairie... »
Et, ne t'ayant jamais pardonné ma douleur,
J'étendrai dans le soir mes bras pour te bénir !...

DERNIÈRE CHANSON DU POÈTE IVRE

J'étais tout de bleu vêtu,
J'avais un chapeau pointu :
    C'était pour te plaire.
Sur le seuil de la maison
Nous regardions sans raison
    L'étoile polaire...

Un certain soir, nous trouvâmes
Un lys beau comme nos âmes
    Que ta main brisa.

Tu cueillis des feuilles sèches
Et puis nous bûmes l'eau fraîche
Des alcarazas.

Sur le vieux puits accoudés,
Nous vîmes nous regarder
Les yeux de la lune.
Un à un, dans l'eau qui dort,
J'ai jeté trois écus d'or,
Toute ma fortune.

Et, pauvre fou, j'ignorais
Qu'avec eux mon cœur tombait
Dans cette eau profonde.
C'était pour te faire voir
Que j'aimais mieux tes yeux noirs
Que les biens du monde.

« A mes oreilles, je veux,
M'as-tu dit, des onyx bleus :
Fais le tour du monde,

Comme le marin Simbad ;
Fais-moi reine de Bagdad
Ou de Trébizonde... »

Je t'ai répondu : Je pars !
Et le soir même, au hasard,
Cherchant un royaume,
Je marchais sur les chemins.
Les passants, joignant les mains,
Disaient : Le pauvre homme !

Je mis un manteau de deuil
Et je frappai sur le seuil
D'une hôtellerie,
Pour apprendre l'art du règne
Au pays des vins qui saignent
Et de la folie.

J'ai dit : Qu'on me donne à boire !
C'est une bien triste histoire,
Monsieur l'hôtelier !

Vous croirez que c'est un conte
Si ce soir je vous la conte
Sous ces espaliers.

Elle a l'air d'une pervenche
Et porte dès robes blanches
Sous ses boucles d'or;
Elle est naïve, elle est belle;
Mais, pour être aimé par elle,
Il faut beaucoup d'or.

Hôtelier, sois mon ami!
Ses yeux fermés à demi
Ont de si grands charmes!
Si tu les avais connus,
Peut-être verserais-tu
Aussi quelques larmes...

Ne peux-tu me faire roi
De tous ces champs que je vois,
De cette contrée?

Je serais clément et juste,
Pourvu qu'on dresse des bustes
A mon adorée.

Ah! tu ris; c'est bien! Mais verse
A pleins bords ce vin qui berce
Mon cœur éperdu
Et crains de te laisser prendre
Toi-même aux sourires tendres,
Aux airs ingénus.

Je n'aurai pour seuls sujets
Que les corbeaux des forêts
Et les feuilles mortes.
Cette nuit, je me pendrai
A quelque vieux marronnier
Non loin de ta porte.

Tu t'en iras la trouver;
Elle demeure à rêver
Sur sa broderie

Auprès d'un puits très ancien;
Tu la reconnaîtras bien :
Elle est si jolie!

Dis-lui : J'ai fermé ses yeux.
Il était bon et joyeux;
Le soir qu'il mourut,
Il riait, miséricorde!
Je vous porte un peu de corde
Dont il s'est pendu.

Ah! gardez-la bien! Qu'elle aille
Avec les croix, les médailles
Contre votre cœur;
Car, pour vos amours de femme,
C'est un talisman, Madame,
Qui porte bonheur...

RUPTURE

Voici le temps des villes d'eaux et des voyages ;
Pour cette même vie il faut d'autres séjours ;
Le bruit de la forêt et le vent de la plage
Emportent les serments qu'on a faits pour toujours.

Partez donc ! Le soir vient, ô vous que j'ai chérie !
La mort du souvenir a d'ineffables charmes ;
Qu'importent les adieux, les mains pressées, les larmes,
Si c'était mon plaisir et votre fantaisie !

Il vaut mieux se quitter sans rêve et sans mensonge ;
Le chant des mers est doux au fond des casinos ;
Aux lueurs des miroirs, vous mêlerez vos songes
Et votre éventail rose à la lueur des flots ;

Votre petite sœur récitera des fables
Et vous regarderez les campagnes bleuir
Et des cerceaux d'enfant rouleront sur le sable
Et ce sera bien moins cruel que de souffrir...

« Pour toujours ! Je vous aime ! Oh ! ne m'oubliez pas !
Je vous donne ces fleurs ! Je vous donne mon âme ! »
Mais ce soir, la vague ironique chantera
Et vous admirerez les toilettes des femmes.

C'est un autre décor et c'est une autre idylle ;
Il monte une magie des roses du pays ;
Puis s'aimer de si loin, c'était si difficile...
Vous me dites : « L'amour est mort ; restons amis

« C'était au bord des flots mystérieux et tendres...
C'est en vous ressemblant qu'il me fut d'abord cher
Et quand il me parlait je croyais vous entendre...
Sachez tout et voyez si je n'ai pas souffert. »

Mais je réponds : « Que cette histoire est monotone!
Avant que vous parliez j'en savais les détails;
Il m'importe bien peu, puisque je vous pardonne,
Le nombre des baisers ou des coups d'éventail.

« C'est la faute des vérandahs et des mantilles,
De votre tresse blonde et des valses du soir.
Allez en paix à votre vie, ô jeune fille!
Mais n'en dites pas plus que je n'en veux savoir...

« Que j'ignore comment, devant la grande mer,
D'un geste théâtral vous déguisiez vos larmes
Pour mieux les laisser voir dans un sourire amer,
Et d'un remords banal tiriez un rare charme.

« Je sais que chaque pleur est un nouvel attrait,
Que toujours le baiser qui trahit nous embaume,
Qu'à l'amour le mensonge ajoute un goût secret,
Que cette comédie est douce à tous les hommes.

« Ne vous traitez donc plus d'infidèle à vos songes,
D'ingrate et de cruelle en me prenant la main,
Car j'estime au-dessus d'un si commun mensonge
Votre robe à volants et vos airs enfantins... »

L'ADIEU

Puisque c'est pour toujours que tu m'as dit adieu,
Puisque ta main pour moi ne fut pas secourable,
Puisque sur le chemin où nous marchions tous deux,
Un soir, j'ai vu s'enfuir ta robe inexorable,

Puisque de mes amours je dois porter le deuil,
Puisque ton âme a peur des rêves de la terre,
Qu'elle se cloître donc en son stérile orgueil
Comme une vierge pâle au fond d'un monastère!

J'adorais la froideur de tes lèvres chéries,
J'aurais brûlé pour toi des parfums dans des urnes
Et baisé tes pieds nus avec idolâtrie,
Tant l'homme dans l'amour garde le goût du culte !

J'étais comme un croyant dans un temple désert
Qui veut presser l'idole entre ses bras avides,
Pour combler son désir aussi grand que la mer,
Et voit que l'or s'effrite et que le bois est vide...

Mais je sais qu'au balcon où parfois tu te penches
Tu ne regardes pas la campagne ou les bois
Mais si les bagues d'or vont bien à tes mains blanches
Et si le soir fait un beau cadre autour de toi.

L'automne et ses douceurs sont pour toi des parures ;
Tu sais ta robe bleue plus belle en les bois morts.
Tu volerais le ciel pour orner tes coiffures
Et de l'astre Vénus ferais un peigne d'or.

Il te plaisait aussi d'inspirer des amours
Et de sentir sur toi flotter des désirs d'hommes,
Mais sans qu'un pleur voilât le soleil de tes jours
Et sans qu'un rêve ardent ne tourmentât tes sommes.

Je sais de tes yeux purs le vide décevant,
Qu'une vaine apparence y fait naître une flamme,
Que ce qui tient ta place au milieu des vivants
C'est ta forme de chair et non ton cœur de femme.

A tes froides vertus je ne rends plus d'honneurs ;
Ma noble et triste ardeur se repose et s'achève.
A ton front de statue je regrette les fleurs ;
Tu me parais petite à côté de mon rêve...

— Mais je t'ai fait ces vers pleins de tendresse encor,
Car de t'avoir aimée je garde la mémoire
Et malgré tout, magique instrument de mon sort,
Ta robe me laissa quelques rayons de gloire,

Ces vers pleins de courroux où je pleure et m'indigne
Pour que dans ton étang périssent les roseaux,
Pour qu'autour de ton seuil ne croisse plus la vigne
Et que dans ta maison désertée des oiseaux,

Retrouvant de tes jours les ombres familières,
Parmi les rêves faux de ton oisiveté,
Tu sentes sur ton cœur tomber une poussière
Que nulle main d'amant ne saurait plus chasser,

Car j'estime ce cœur tel qu'un salon bien clos
Où meurt le clavecin, où pâlissent les glaces,
Où les amours coquets sur les riches tableaux
Pour les rayons du soir déploient en vain leurs grâces...

J'OUBLIERAI

J'OUBLIERAI

Je t'aime plus que le printemps, que les beaux vers,
Que les soirs sur la mer et les cloches qui sonnent,
Que les rires perdus au fond des bois déserts [tomne,
Quand sur les monts lointains chantent les vents d'au-

Plus que l'allée des vieux tilleuls dans mon pays
Où coule la fontaine, où rit la jeune fille,
Que la maison du soir où la lampe frémit
Sur les rêves épars de toute ma famille ;

Tes yeux sont aussi beaux que les yeux de ma mère
Aux heures disparues où, devant le jardin,
Lorsque j'étais enfant, dans les grandes nuits claires,
Elle m'apprit le monde avec son cœur divin...

— Mais puisqu'en vain pour toi j'aurai tressé des gerbes
De tendresses, de vers et de rêves ardents,
Que ce n'est pas une couronne assez superbe
Qu'un laurier de poète au front de ton amant,

Puisqu'il faut à tes jours une haute fortune,
Des cortèges, des bals, des fastes, des honneurs,
Des robes ruisselant comme des clairs de lune,
Des rayons à ton front, des astres sur ton cœur,

Séparons-nous ce soir sans plainte et sans mensonge,
Comme deux voyageurs, au tournant du chemin,
Se séparent, voyant leurs ombres qui s'allongent,
Et se font un salut amical de la main.



Ne laisse pas flotter de pitié dans ton âme
Comme un léger brouillard au-dessus d'un étang ;
Je sais de quel argile est fait le cœur des femmes,
Je sais combien de jours peut durer un printemps.

D'ailleurs je partirai, je t'oublierai peut-être ;
L'on sourit quand on voit des fillettes courir ;
Peut-être en m'accoudant aux anciennes fenêtres
Retrouverai-je un cœur qui ne sait pas souffrir ?

J'irai, je marcherai là-bas dans les montagnes ;
Si je verse des pleurs, tu ne le sauras pas ;
Si je te nomme encore ma sœur et ma compagne
Le silence des nuits ne le redira pas.

Je graverai ton nom dans l'écorce des chênes
Pour qu'il soit répété par toute la forêt ;
Je le crierai le soir sur les vallées lointaines,
Mais jamais nul vivant ne saura mon secret.

On entendra mon pas sur les routes désertes ;
Nul ne me connaîtra tant je serai changé ;
Et les bergers, debout sur leurs portes ouvertes,
Diront en me voyant : Quel est cet étranger ?

Je viendrai tout songeur m'asseoir près de leur âtre
Ils me parleront bas aux lueurs du feu clair ;
La neige chantera sur les vitres bleuâtres...
Les souvenirs sont beaux pendant les soirs d'hiver...

L'on causera du blé, du vent, de mes voyages
Et je raconterai des contes aux enfants ;
Je donnerai ton nom à l'un des personnages,
Quelque fée ou quelque princesse de quinze ans ;

L'amer parfum des bois nous viendra de la terre
Et mes récits seront tendres et merveilleux
Et tous commenceront de la même manière :
« Il était une fois une fille aux yeux bleus... »

Et quand je partirai penché sur mon bâton,
Les bergers songeront debout au clair de lune,
Voyant mon ombre au loin décroître à l'horizon,
Quels pleurs j'avais cachés avec ma cape brune.

Et puis je reviendrai dans la petite ville
Où sourit ma maison auprès d'un grand jardin ;
La vie est là toujours monotone et facile ;
Je verrai mes amis et leur tendrai la main.

Ils m'apprendront, assis sous les vignes dorées,
Les mariages, leurs amours, les rendez-vous.
Nous choquerons le verre et moi je leur dirai :
Que je suis donc heureux d'être au milieu de vous !

Si l'un pourtant de toi me parle en souriant,
J'aurai l'air de songer ou de ne pas entendre
Ou répondrai avec un air insouciant
Que tes yeux sont plus bleus, que ton âme est plus tendre.

Peut-être mon chagrin mourra d'être ignoré ;
Je reprendrai le goût des causeries, des livres,
Oubliant peu à peu que j'ai beaucoup pleuré,
Je recommencerai tout doucement à vivre.

Ma mère en me voyant, sans pourtant rien me dire,
Avec son seul amour aura tout deviné;
Je la verrai me faire signe et me sourire
Pour cacher sa tristesse et pour me consoler.

Si je me laisse aller à des mélancolies,
Elle me guettera dans la chambre prochaine ;
Sur sa robe fanée et sur sa broderie,
Elle lira, le soir, l'histoire de mes peines.

Sa pitié touchera ainsi qu'une caresse
Mystérieusement mes mains et mes cheveux ;
Elle fera sur moi rayonner sa tendresse
En élevant la lampe, en allumant le feu.

Et ses yeux me diront : mon enfant ! mon enfant !
Peut elle être vraiment si méchante et si belle?
Mais il faut réfléchir avant de pleurer tant ;
A ton insu, de loin, peut-être t'aime-t-elle ?

Et les jours passeront et j'irai sur les routes ;
Je causerai le soir avec les laboureurs ;
Dans les champs parfumés, lorsque la pluie est douce,
Je marcherai, rêvant, en tenant une fleur.

Je regarderai l'eau verdir dans les citernes ;
En passant au bruit des grelots, les voituriers,
Lorsque le vent de nuit fait trembler leurs lanternes,
M'offriront une place auprès d'eux pour rentrer.

— Et peut-être qu'un soir, au seuil de ma maison,
Quand le printemps naissant embaumera la terre,
A l'heure où la poussière est pleine de rayons,
Sentirais-je monter des pleurs à mes paupières,

Que n'inspireront pas ta beauté disparue,
Mais les bois et les fleurs et les coteaux penchant,
Les formes des amants sous les arbres perdues,
Le clocher, la fumée et le soleil couchant.

Et je retrouverai ma douce fantaisie
Habillant mes pensées d'une robe de vers,
L'amour pour les chansons et pour les élégies,
La joie de marcher seul sur un chemin désert ;

Je pourrai faire encor des gestes à la lune,
Courir, rire et rêver le long des champs fleuris,
Sans me dire l'objet d'une grande infortune
Parce que ce soir-là tu ne m'as pas souri ;

Je ne tomberai pas brusquement dans un songe,
Oubliant la beauté du ciel, pour réfléchir
Si tes serments d'amour ne sont pas des mensonges
Et pourquoi je t'ai vue à certains mots rougir...

Et peut-être qu'un soir, passant à la fontaine
Dont l'eau sous des rochers très anciens coule et brille,
Verrai-je, souriante à l'ombre d'un grand chêne,
Sous une robe blanche une autre jeune fille

Dont les yeux seraient beaux, mais différents des tiens,
Et que je connaîtrais de ma plus tendre enfance
Et qu'ainsi, tout d'un coup, sans qu'elle dise rien,
Par ce soir de printemps j'aimerais en silence...

II

LE POÈTE ET LA CITÉ

A. E. DE MAX.

LE POÈTE ET LA CITÉ

LE POÈTE

Toujours ce bruit d'outil dans ces quartiers perdus
Monte et gémit vers moi de l'ombre des demeures.
Pourquoi donc le travail de cet homme inconnu
Retentit dans mon cœur comme une voix qui pleure?

Lorsque je vois l'aurore éclairer l'horizon
Ou lorsque je m'enivre avec le vent qui passe,
Cet hymne douloureux traîne sur les maisons;
D'où vient-il et vers qui monte-t-il dans l'espace?

Qui donc es-tu, mortel penché sur un labeur
Dont je connais l'esprit sans en savoir la forme ?
Quel est le rêve obscur que pétrit ta douleur
Et quel est le métal profond que tu transformes ?

LA CITÉ

Un esprit fraternel passe dans le ciel bleu
Et ta lampe, ce soir, soudain jette une flamme.
Car le feu de cet homme est pareil à ton feu,
Car l'âme de cet homme est pareille à ton âme.

Et si tu descendais dans l'ombre pour le voir,
Poète, tu saurais que sa tâche est auguste,
Qu'il fait de la beauté et qu'il remue du soir
Et que ses yeux sont beaux comme les yeux du juste.

Et peut-être dans le soleil en le voyant,
Lui la sève de l'arbre et le sel de la terre,
Triste, las et courbé, mais tranquille et puissant,
Irais-tu l'embrasser comme on embrasse un frère?

LE POÈTE

Je t'envie, ouvrier inconnu, travaillant
Avec un cœur joyeux dans l'ombre descendante,
Toi qui prends des rayons dans le soleil couchant,
Toi qui n'as pas rêvé le noir laurier du Dante.

Hélas ! une pensée emplit ma solitude
Et flotte en frissonnant sur mes livres fermés :
Elle brûle, le soir, dans ma lampe qui brûle,
Anime les objets et les portraits aimés.

Le même souvenir me roule dans ses ondes
Et la fumée des toits et les vapeurs du soir
Sont des robes de femme avec des tresses blondes
Balancées par le vent comme des encensoirs.

La lampe qui s'allume aux confins des faubourgs
Fait songer au regard perdu d'un cher visage ;
L'étoile qui paraît est un signe d'amour,
La colombe qui passe est un tendre présage.

Je salue ton bonheur, homme laborieux
Dans le rythme du fer faisant chanter ton âme ;
Mais pour moi de tels pleurs obscurcissent mes yeux,
Je suis encor si plein de l'amour d'une femme

Que malgré tous les bruits montant de la cité,
Les rires, les baisers confus, les voix chantantes
Et les groupes épars au fond des soirs d'été,
Je reste seul, la main dans la main d'une absente.

LA CITÉ

Lequel des deux sillons donne plus de javelles ?
En est-il un plus vertueux et plus fécond ?
Quand le temps est venu de la moisson nouvelle,
Quel laboureur dira : Voici le bon sillon ?

La vie verse sur tous une même lumière ;
De l'homme plein d'orgueil voyageant sur un char
Ou de l'humble passant tout taché de poussière,
Qui peut dire : Cet homme a la meilleure part ?

Pour un amour déçu, pour un chagrin d'une heure
Tu crois tes jours marqués par un amer destin ;
Mais lui, cet ouvrier obscur dont l'âme pleure
Dans ces bruits de travail terribles et lointains,

Sais-tu ce que l'effort de chaque jour lui coûte,
Ce qu'il verse de sang dans la splendeur du feu,
Que son cerveau se voile et que son dos se voûte,
Qu'il aime aussi marcher en regardant les cieux,

Mais qu'il travaille jusqu'au soir sans une plainte,
Grave et beau, dans le lieu que lui fixa le sort,
Pour pouvoir dignement, sans remords et sans crainte,
Quand s'ouvriront pour lui les portes de la mort,

S'écrier, en levant son outil de misère :
« La journée est finie et ma gerbe est liée ;
O Maître, me voici, donne-moi mon salaire,
Je veux dormir enfin, car je suis fatigué... »

LE POÈTE

Eh bien ! puisque pour nous le sort est taciturne
Et puisqu'au même flot amer nos âmes trempent,
Je prendrai chaque soir les bouquets de mes urnes
Et les effeuillerai du côté de sa lampe.

Et si, devant son seuil, il contemple la nuit
Pour mieux reprendre après la tâche délaissée,
Peut-être que le vent roulera jusqu'à lui,
Dans un morceau de fleur, un peu de ma pensée.

Ne m'en demande pas, ô cité, davantage.
Je veux rêver sans espérance et sans amis
Et sentir se mêler sur mon triste visage
Aux larmes de mes yeux les larmes de la nuit.

LA CITÉ

Lorsque un homme a marché tout le jour sur la route
Et que le soir descend, il a soif, il est las.
Auprès d'une fontaine ombragée il se couche
Et sous sa robe noire il se croise les bras.

Mais quand le rossignol, aux rayons de l'aurore,
Chante dans la forêt la chanson du matin,
En voyant la campagne au loin blanchir encore,
Il renoue sa sandale et reprend son chemin.

Comme le rossignol, là-bas des voix t'appellent ;
Regarde l'horizon comme le voyageur ;
Vois la ville à tes pieds, mélancolique et belle,
Cette urne en marbre noir toute emplie de douleurs.

Va-t'en le long des rues et le long des canaux
Où, comme auprès du Styx, de tristes ombres bougent;
Marche d'un cœur égal sans laurier ni flambeau,
Car la misère veille avec sa lampe rouge.

Tu verras le mendiant ainsi qu'un roi déchu,
Dont le geste jusqu'aux étoiles se prolonge
Et semble déplorer ses palais disparus
Et faire signe encor à des peuples de songe.

L'église blanche ainsi qu'une vierge voilée
T'offrira la douceur d'un seuil que Dieu fleurit,
Où les pauvres croient voir des choses étoilées
Comme s'il y brillait une robe de Christ.

Et quand des ouvriers passeront dans la rue,
Leur outil sur l'épaule allant vers leur labeur,
Devant l'ombre de leurs usines inconnues,
La beauté de l'effort renaîtra dans ton cœur.

Et tes jeunes espoirs sous des robes pâlies
Chemineront dans l'aube avec ces orphelines
Qui, dans un flot de rêve et de mélancolie,
S'en vont, l'esprit tourné vers des pensées divines.

Et lorsque tu verras dans le soleil nouveau
Sur des balcons de fer pencher de jeunes femmes,
Tes chagrins s'enfuiront ainsi que des oiseaux,
Dans le souffle léger des chansons matinales...

LE POÈTE

Pourquoi m'effleures-tu avec tes voiles bleus?
Que tu mets de douceur dans tes cloches qui sonnent!
Qu'on me prenne la main, que l'on me parle un peu,
Cela suffit, vois-tu, pour que mon cœur se donne.

Je t'aimerais, cité, de toute mon ardeur,
De même que j'aimais les yeux de ma maîtresse.
Mais tu m'embrasserais sur un lit de douleur,
Tu me prodiguerais de mortelles caresses.

LA CITÉ

Je suis le lieu d'effort, le séjour de misère
Où le vent du malheur tord les humains, le soir,
Ainsi qu'il tord les morts, les sapins et les pierres
Quand il souffle dans la vallée du désespoir...

Il faut m'aimer ! Mon ombre a de terribles charmes ;
Elle charrie des fleurs, des crimes et du sang ;
Les chansons et les voix, les prières, les larmes
Font un hymne d'amour ineffable et puissant.

La lampe du travail brûle en mes ateliers,
Le dieu des métaux rit quand la forge s'allume ;
Viens, je te bercerai dans mes bras étoilés,
Dans ma robe de pierre et sur mes seins de brume.

Mes hôpitaux sont pleins de formes gémissantes,
Mon fleuve traîne des noyés les bras en croix;
Viens, des femmes semblant des étoiles dansantes
Roulent en tourbillons les rêves et la joie.

Penche-toi sur mes tours, mes temples et mes rues
Comme un savant se penche, en un laboratoire,
Sur la chair sans couleurs d'une vierge étendue
Que la mort semble avoir ciselée dans l'ivoire.

Cherche un regard d'amour dans mon regard qui dort;
Arrache mon cerveau, déchire ma poitrine,
Rêve devant mon sang au secret de la mort,
Fais jaillir de mon cœur la vérité divine...

LES AMOURS DES PAUVRES

LE MINEUR

Je peine tout le jour au fond des galeries ;
Les gaz mystérieux font bourdonner mes tempes ;
A chaque coup de pic part un peu de ma vie
Et l'esprit du charbon brille au feu de ma lampe.

Nous descendons avant que l'aurore ne monte ;
Les lueurs du salpêtre en nos yeux reflétées
Sont les seules lueurs de la mine profonde
Et lorsque nous sortons le soleil s'est couché..

Si le vent du grisou glace mes os de peur
Ou si le flot montant d'une mer souterraine
Sur des plages d'argile au loin déferle et meurt,
Qu'importe! travailleur, il faut creuser la terre!

Sais-tu que les humains ont besoin de charbon
Pour prolonger, là-bas, le souffle des chaudières,
Pour que les câbles crient et que les volants tournent,
Que les moteurs d'acier vivent dans la lumière,

Que les chemins de fer s'élancent, transportant
La force dans les vins, la pensée dans les livres,
Pour que les laboureurs viennent s'asseoir gaîment
Autour du feu qui fait rêver et qui fait vivre,

Et que les hauts fourneaux, le soir, jettent au ciel,
Du fond rouge de leurs entrailles enflammées
Cette mystérieuse et terrible fumée
Comme un grand témoin noir du travail éternel...

Je saigne pour cela dans ce séjour des ombres ;
Chaque lampe est un œil, chaque bruit une voix,
Des fantômes marchent au fond des couloirs sombres
On dirait que des torturés crient sur des croix,

C'est du sang qui jaillit du cœur des pierres tristes,
C'est un damné qui râle en la rumeur du fer,
Et des faces de morts grimacent dans le schiste
Et la mine ressemble aux pays de l'enfer...

Du soleil ! ma poitrine a besoin de lumière,
Mes yeux noircis voudraient mirer le beau ciel clair,
Je voudrais respirer les parfums de la terre
Et m'endormir bercé par des chants d'arbres verts.

Là-haut, sur des sentiers, cheminent des amants,
Les faulx brillent auprès des granges étoilées
Et les anges du blé flottent le long des champs
Et des vieillards sourient dans d'heureuses vallées.



Là-haut, c'est un moulin avec des espaliers ;
Il ouvrait dans le vent ses ailes éployées ;
Ma mère m'y berça dans un berceau d'osier,
Elle avait des yeux bleus et des boucles dorées...

C'est le son merveilleux des cloches du dimanche,
Les histoires contées sur le seuil des maisons,
Les vêpres où penchait le vent des coiffes blanches
Et le soleil de Dieu brillant sur les moissons ;

C'est le rêve inconnu qui passe aux yeux des femmes,
La fontaine qui dort sous les chênes anciens,
Les carreaux où, le soir, luit une douce flamme,
Le pont pensif comme quelqu'un qui se souvient,

Le clocher bienveillant comme un parent vieilli
Qu'on trouve et qui sourit après un long voyage ;
Le bouquet d'une enfant, le salut d'un ami
Et la chanson perdue d'un chanteur de passage...

— Hélas! lorsque je sors, triste et noir, du puits sombre,
Je ne peux plus savoir comme le monde est beau;
Devant les cieux profonds, je reste comme un homme
Enterré tout vivant, qui sort de son tombeau.

Mon dos est si courbé, mes traits sont si hagards,
Que j'ai l'air de pleurer d'avoir quitté les morts ;
La nuit me fait horreur et je vais au hasard
Ainsi qu'un criminel que hantent des remords.

Mais une voix me dit: « Je te consolerai!
Je t'ouvre les palais de mon royaume rouge!
Ce vin te versera des sommeils étoilés;
Des rêves d'eau-de-vie flamboient dans l'air des bouges;

« Le gaz tremblant sur les alcools luit comme une aube;
O vaincu, c'est ici qu'on dort et qu'on oublie;
L'absinthe a dénoué pour toi sa verte robe,
Elle te tend ses yeux de rêve et de folie... »

— Je bois, car j'ai besoin d'échapper aux ténèbres
Et que l'alcool porte un rayon dans sa liqueur ;
Des anges aux yeux fous planent sur mes ivresses...
Sur leurs ailes de sang ils emportent mon cœur...

Ivresse, tu m'as pris ma jeunesse et ma force,
L'espoir de mes vingt ans et même ma bonté,
Cette seule vertu qui me laissait encore
Même au fond de la mine avec orgueil marcher.

Du soleil ! pour savoir, comme tous les humains,
Le charme d'une fleur au bord d'un grand champ calme,
D'un astre qui sourit au-dessus du chemin,
Le parfum d'une robe et l'amour d'une femme ;

Du soleil ! pour savoir la puissante harmonie
Qui meut en même temps les cœurs et les ruisseaux,
Peuple d'arbres, de blés la campagne infinie,
Fait tourner les moulins et trembler les berceaux,

Qui bâtit le village à côté de la mine,
Qui fait sonner l'église et fumer la maison,
Gémir les travailleurs dans la voix des machines
Et rire le printemps avec les bois profonds !...

L'ADIEU DU VERRIER

Quand les dimanches clairs luiront sur les campagnes
A l'heure où le repos hante les ateliers,
Je n'irai plus m'asseoir au pied de la montagne
Et poser mon front las sur ton bleu tablier.

On ne nous verra plus passer de ferme en ferme,
Promenant notre orgueil de jeunes amoureux,
Toi, la fille des champs, aux yeux francs, aux seins fermes,
Moi, le rude souffleur des verres lumineux.

Les enfants à nous voir riaient au crépuscule,
Surpris qu'un ouvrier te menât par la main,
Ignorant qu'à la fois pour la vie des humains
Il faut que le blé pousse et que le métal brûle...

Et je t'aimais de tout mon cœur, tu t'en souviens !
C'est fini. Ne crois pas que pour une autre femme
Portant des bagues d'or et des châles indiens,
Plus coquette et plus riche, ait pu trahir mon âme !

Non ! j'ai tué l'amour des larges horizons,
J'ai vendu ma jeunesse et j'ai vendu ma force,
Pour bâtir au soleil une libre maison
Et t'y conduire, un jour, dans la clarté des noces.

Quand les brasiers cruellement brûlaient mes moelles,
Quand le verre aspirait les souffles de mon cœur,
Je te voyais marcher, blanche, sous les étoiles,
Dans le petit jardin créé par mon labeur.

Quand je voyais mes compagnons dans la lumière,
De leur sueur et de leur sang mouiller le sol,
Avec des dos courbés et des yeux de misère
Où flottaient vaguement les spectres de l'alcool,

Quand je voyais sous leurs fardeaux, des vieillards graves
Marcher dans la fumée, comme un rêve brumeux
Où passent vaguement des cortèges d'esclaves,
Je me disais : Son cœur est pur, ses yeux sont bleus !

Quand les rues s'emplissaient du chant des révoltés,
A l'heure où le soleil fait les usines rouges,
Où les oiseaux de nuit commencent à flotter,
Je me disais : Ils sont méchants, mais elle est douce !

Et je soufflais de l'aube au soir, encor, toujours !
Je gonflais de ma vie la fusion vermeille,
Avec ma part de ciel je créais des contours,
Le vent de mes poumons animait les bouteilles...

Elles étaient sur cette terre la folie
Qui procure même aux vaincus l'azur des sommes ;
Leurs tuniques de vin brillaient dans les orgies,
Elles étaient le rêve et les chansons des hommes...

Leur couleur était faite avec mon énergie ;
Je soufflais la gaîté, les songes et l'amour !...
— O bouteilles, pour posséder tant de magie,
Vous me buviez mon sang ! — Et je soufflais toujours !

Hélas ! je ne fais plus grandir les verres clairs.
Les peuples de la mort habitent ma poitrine ;
Je sens sous la phtisie un sein vide et désert
Comme après une guerre est une vieille usine...

Je ne te prendrai plus sur mon cœur triomphant.
Le fantôme à la toux profonde nous sépare...
Le mal que j'ai pourrait saisir ta chair d'enfant :
Le charbon fait mourir les lys au bord des gares...

Et puis de notre amour naîtraient des fils chétifs
Portant le mal du père à leur face amaigrie,
Et je ne veux pas voir courber leur dos plaintif
Et leur frêle poitrine au fond des verreries.

Je suis le plus déshérité chez les humains,
Moi qui toute ma vie essayai d'être juste ;
Je ne pourrai jamais caresser de mes mains
Des enfants vertueux ayant des bras robustes.

Adieu ! Sur le coteau reste la vierge seule
Qui lève sa faucille au seuil de sa maison ;
Reste l'ange des champs qui rit dans l'or des meules
Et le coquelicot de la riche moisson.

— Moi, je grelotterai jusqu'à ce que je meure.
Nos beaux dimanches sont finis ; mais marie-toi !
Car la loi de la vie ne veut pas que l'on pleure :
Nous n'étions pas de ceux qui prient au pied des croix !

Quand on m'annoncera ta noce, un jour d'hiver,
Ce jour-là, le vaincu saluera la lumière...
— Enseigne à tes enfants d'être libres et fiers
Et pense à moi, le soir, en labourant la terre.

LA BRODEUSE

Mon séjour est voisin du séjour des oiseaux;
Mon âme dans le ciel cueille des fleurs étranges;
Quand la lune d'été brille sur mes carreaux,
On les dirait bleuis par les robes des anges.

Mon cœur est sans désirs comme mes yeux sans pleurs
Et je fais mon bonheur des plus petites choses :
Sur le mur blanc de chaux une image en couleurs,
Un vase en porcelaine où languit une rose.

De la laine mes doigts tirent de beaux dessins,
Illustrant une histoire écrite en broderies,
Et des fleurs, des héros, des dames et des saints
Monte un air de légende et de chevalerie.

Les oiseaux en passant disent : Bonjour, ma sœur !
En me voyant rêver sous ma robe de toile ;
Ma lampe sur la ville a de telles douceurs
Que les passants de loin croient que c'est une étoile.

Je vois en souriant l'aube de chaque jour
Et mêle à ses rayons l'éclair de mon aiguille
Et la même pensée inutile d'amour
Soulève doucement mon cœur de jeune fille.

J'aime un jeune homme, hélas ! que je ne connais pas ;
Je le vois à la messe où je vais le dimanche ;
Mais jamais il ne s'est retourné sur mes pas,
Bien que j'aie ce jour-là vêtu ma robe blanche.

A l'église, au milieu des cierges et des fleurs,
Jamais ses yeux sur moi n'ont mis de la lumière;
Son sourire, plus beau que celui du Seigneur,
N'a pas interrompu mes distraites prières.

Ma tendresse doit être invisible sans doute...
Il doit sentir mon cœur embaumer sur ses pas,
Ainsi qu'un voyageur sent au bord d'une route
Les parfums enivrants d'un lys qu'il ne voit pas.

Et cela durera pendant beaucoup d'années;
Je vivrai, comme d'habitude, sans douleur;
J'allumerai le feu de mes mains résignées,
Je verserai de l'eau sur les vases en fleurs.

L'ayant aimé de loin, je ne souffrirai guère;
D'un noble désespoir j'ignorerai les charmes
Et ma peine d'amour sera douce et vulgaire,
Trop grande pour l'oubli, pas assez pour les larmes.

Et mon rêve suivra la laine dévidée
Et je deviendrai vieille en voyant, chaque jour,
Mystérieusement, sur l'étoffe brodée,
Fuir un peu de mon cœur, un peu de mon amour.

Et cet amour sera comme ces personnages,
Tracés par mon aiguille, incomplets et rêvant,
Et qui semblent porter sur leurs mornes visages
Le regret éternel de n'être pas vivants.

LE MARIN

Que tu fus inclément, Seigneur, pour cette race!
Les plus faibles roseaux sont courbés plus souvent.
Mais n'as-tu donc jamais entendu crier grâce
Lorsque tes jours sont durs et lorsqu'il fait du vent?

J'ai bu toute ma vie à la coupe des brumes,
Convive infortuné de la nuit et du sort,
Penché sur mon vaisseau dans la vague et l'écume,
L'ivresse de la mer et celle de la mort.

J'ai connu la splendeur terrible et taciturne
D'une étoile perdue et d'un phare mourant
Et j'ai vu la folie dans des heures nocturnes
A mon côté s'asseoir en longs vêtements blancs.

C'est vrai, parfois aussi l'on dansait dans des noces,
Près de l'église ouverte, au chant des instruments ;
Les yeux des fiancés reflétaient de l'aurore...
Les bouquets de genêts embaumaient un moment...

L'on allait deux par deux dans les ombres divines
De ce pays profond où surgissent soudain
Des pierres et des eaux, des sapins et des ruines,
Comme pour témoigner des grandeurs du destin.

Mais ce n'était jamais qu'une heure passagère
Que l'eau-de-vie troublait de son rêve de sang ;
L'on revenait bercer sur la mer sa misère,
Faire crier son âme avec le cri des vents.



Maintenant je suis las, Seigneur, ma barbe est blanche ;
J'ai sous tes croix de fer couché tous mes enfants
Et, pour les honorer, je fais avec des branches
Des couronnes fleuries de mes doigts grelottants.

Moi qui n'eus pas de pain et qui n'eus pas de joie,
Comment pourrais-je encor vraiment bénir ton nom
Et mener jusqu'au bout ma barque dans ta voie,
Puisque tu fus pour moi sans pitié ni pardon ?

Et voici : dans le soir et le printemps je marche ;
Je regarde les flots, les villages, les bois,
Et tu déploies au loin ton soleil comme une arche
Et je vois tout cela pour la dernière fois.

La porte en bois sculpté de l'église est fermée ;
Il s'échappe pourtant de légers souffles bleus,
Comme s'il y brûlait des choses parfumées,
Et cela paraît doux comme un baiser de Dieu.

Bien que vivant encor, je suis à peine un homme;
La mort m'a pris déjà dans son obscurité ;
Mais je ne dirai plus le nom dont on te nomme
Et je ne joindrai plus les mains pour te prier.

Je ne chercherai plus au ciel ta face auguste ;
Tes anges désormais sont pour moi sans rayons,
Car tu frappas les miens d'une loi trop injuste,
Tu m'as mené tout seul dans un lieu trop profond.

Mes pieds ont trop foulé le chemin de misère ;
Punis-moi, courbe-moi selon ta volonté !
Mais regarde-moi bien ! Tu ne peux plus rien faire !
Il n'est pas de douleur que je n'aie pas portée !

Sur les mers de la nuit je voguerai sans peur
Et, s'il est des enfers, j'y suis prêt à descendre ;
Il m'importe bien peu d'accomplir mon labeur
Sur la barque de bois ou la barque de cendres...

LA PAUVRE FILLE ET LE POÈTE

Je l'ai trouvée au fond d'un square de banlieue,
Un soir de volupté, de tristesse et de fête ;
De vagues instruments chantaient dans la nuit bleue
Et la lune saignait comme un cœur de prophète...

Elle était pâle et blonde, et sous une mantille
Je voyais ses cheveux couler comme des fleurs ;
Un manège emportait au loin des jeunes filles
Dans un grand tourbillon d'ivresse et de langueur.

Je lui dis : « Comme à vous cette ombre m'est charmante ;
Allez, de mêmes pleurs mouillent parfois mes yeux.
Je demeure muet dans la foule qui chante,
Je ne sais pas et je voudrais être joyeux.

Pourquoi ne pas laisser votre âme s'en aller
Sous les bosquets fleuris, au murmure des danses ?
Un seul baiser vaut mieux que le ciel étoilé,
Les chants humains sont bien plus beaux que le silence... »

Elle me répondit, résignée et surprise :
« Autrefois je vivais dans un orphelinat
Et je faisais des broderies pour les églises ;
Les yeux des Christ mouraient sur ma robe de drap...

J'étais la plus candide entre les pauvres filles ;
De mon fil merveilleux naissaient des cœurs de saintes ;
Mes rêves miroitaient au vent de mon aiguille,
Et quand venait la nuit, sous les lampes éteintes,

Au fond du dortoir blanc où meurt un pas de sœur,
Un ange aux grands yeux clairs venait presser ma main,
Je voyais rayonner la face du Seigneur,
Mon corps était intact comme un lys du matin.

Mes yeux ne mirent plus la lumière des cierges;
Comme on vend un bijou, j'ai vendu ma candeur;
L'amour a pour jamais flétri mon sein de vierge,
Je n'ai plus de baisers et je n'ai plus de cœur.

Mon rêve d'autrefois est désert et muet
Comme un lac sans jet d'eau dont sont morts tous les cygnes
Et je m'endors, le soir, sans lampe et sans bouquet,
Car de ces objets purs je ne me sens pas digne.

Je ne peux plus goûter la joie mystérieuse
De boire le soleil, d'être jeune et d'aimer,
Et, près d'un vieux canal où chantent des laveuses,
Je me trouve pareille aux linges maculés.

Cette ombre, ces lauriers, cette valse et ces pleurs
Sont de ce triste cœur une image parfaite.
Je pleure désormais mon ancienne candeur
Et me sens importune au milieu d'une fête... »

Alors j'ai pris sa main, disant : « Je suis ton frère !
Autrefois pour mes yeux tout était pur et beau ;
J'écrivais des chansons dans la nuit solitaire
Et ma pensée ardente était comme un flambeau.

J'adorais des espoirs aussi frais que des cierges,
Des rêves aussi bons qu'une coiffe de sœur,
Et mon cœur était pur comme un rire de vierge
Sonnant un clair matin dans un jardin en fleurs.

Mais, un soir, le plaisir est venu me tenter,
Un soir, mortel et beau, de chants, de roses fraîches,
Plein de tentations, d'absinthe, de clartés...
Et des femmes en blanc passaient dans des calèches...

Un rêve m'attendait à chaque coin de place,
Un baiser animait chaque rayon du jour,
Et les signes d'adieu qui tombaient des terrasses
Traçaient pour moi dans l'air des sillages d'amour.

Et j'ai vendu mon cœur pour faire de la joie!
J'ai préféré aux voix montant des soirs déserts
La musique de l'or qui danse et qui flamboie
Et le feu des bijoux aux rayons de mes vers.

J'ai vendu le songe étoilé de ma jeunesse,
Aux humains qui passaient j'ai jeté ses lambeaux,
Pour savoir du festin les plus mornes ivresses
Et pour danser, le soir, aux lueurs des flambeaux.

J'ai dédaigné la chambre où d'étude on s'enivre,
Où le soir parle un Dieu, lorsque gémit la porte,
Où l'esprit de beauté brille et monte des livres,
Où la lune aux carreaux semble une vierge morte,

Pour m'en aller crier là-bas avec orgueil,
Rêvant de commander aux plaisirs de ce monde,
Ainsi qu'un insensé qui, debout sur son seuil,
Fait des gestes de roi devant un peuple d'ombres :

Je vous livre mon rêve et vous livre mon cœur ;
O femmes ! donnez-moi de la joie en échange ;
Il était autrefois aussi beau qu'une fleur,
Il aurait semblé pur entre les cœurs des anges...

Je veux pour le bercer des mains de courtisane,
Des baisers qui le tuent sans lui faire du mal,
Sous vos coussins, vos fleurs et vos seins qui se fanent,
Au tombeau de vos lits étouffer l'idéal...

— Et maintenant je n'ai plus rien, mon cœur est vide,
Mes vers ne feront plus jamais rêver les âmes :
Pour prendre du soleil entre mes mains avides,
Encore faudrait-il un peu chérir leur flamme...

L'un de l'autre, ma sœur, au moins ayons pitié.
Parfois, il monte un lys dans un champ de blés morts...
Cette charmante nuit, ces propices lauriers,
Font à notre détresse un suave décor.

Comme un grand étendard la fête se déploie.
Ta misère me charme et ta honte m'embaume :
Dans la musique et les manèges qui flamboient,
Oublions notre sort d'esclaves chez les hommes. »

LA CHANSON DE LA FORGE

Brûle, mon feu couleur de rêve,
Prépare la vie inconnue;
Fais des outils et fais des glaives,
Brûle, mon feu, pour la charrue,

Afin que le bon pain des hommes
Jaillisse en blés verts des sillons,
Afin que les moissons embaument!
Brûle, mon feu, pour les canons!

Brûle, mon feu, forge des barres
Qui soutiendront les ponts de fer,
Forge la chaîne des amarres
Qui font captifs les vaisseaux clairs !

Brûle, mon feu, pour que les cloches
Roulent le soir, de seuil en seuil,
Des souvenirs et des reproches,
Chantent la joie, chantent le deuil !

Brûle, mon feu, pour les usines,
Pour les foyers et pour les ports,
Pour que le fer des croix s'incline
Sur la terre où dorment les morts,

Pour que, dans les champs, le bétail
Ait des sonnettes aux voix claires !
Brûle, mon feu, pour le travail !
Brûle, mon feu, pour la prière !

Brûle, mon feu, car il fait froid,
Car la neige s'est entassée
Dans le fond des chemins étroits
Et que j'attends ma fiancée ;

Elle grelottera sans doute
En disant : C'est un vilain jour
Pour aller ainsi sur les routes...
Brûle, mon feu, pour nos amours !

Brûle, mon feu, pour la beauté,
Car tes couleurs sont merveilleuses
Et rien que pour te contempler
Je me sens une âme meilleure !

Brûle, mon feu, pour la révolte !
C'est l'incendie que j'aime en toi !
Et quand ta flamme rouge et haute
Dans l'atelier monte et flamboie,

Je sais qu'un jour, lointain encore,
Tu feras flamber la cité,
O mon feu beau comme l'aurore
Et beau comme la liberté !

LE COUVENT

O séjour des blancheurs, des lampes, des prières !...
Avec les bruits du soir et les souffles du vent,
Il passe une douceur qui n'est pas de la terre...
C'est un parfum de Dieu qui baigne les couvents.

Les avez-vous pas vues passer au fond des cloîtres
Au lent égrènement des chapelets de buis,
Sous la cornette blanche et sous la robe droite,
Pâles comme des lys, nobles comme la nuit?

Les sœurs de la prière et les sœurs repenties!
Quels attraits ont pour vous, vierges toujours en deuil,
La lumière du cierge et le goût de l'hostie
Et ces souffles sacrés qui traînent sur vos seuils?

Quelle faute nouvelle et toujours pardonnée
Vous rend toujours en pleurs et toujours repentantes
Et fait l'humilité de vos robes fanées,
Quand vous marchez dans les chapelles éclatantes?

Avez-vous racheté tout le sang des pécheurs?
Durant les nuits de rêve et les nuits d'insomnie,
Celui que vous nommiez le Maître et le Sauveur,
Éperdument courbées sur les pierres bénies,

Vous est-il apparu dans sa robe étoilée,
Serait-il descendu des croix mystérieuses,
A-t-il levé sur vous ses mains illuminées,
Tandis que palpitaient les fleurs et les veilleuses?...

Quand, dans le charme obscur du confessionnal,
Vous baisiez ardemment le cœur des Christ d'ivoire,
Avez-vous jamais vu s'animer le métal
Et luire un cœur d'amant tout rayonnant de gloire?

L'amour n'a-t-il jamais effleuré votre bouche
Dans les flots de parfums montant des encensoirs,
Tordu vos frêles corps sur la blancheur des couches
Et fait rouler votre âme avec les vents du soir?

Et la vie, en soufflant dans ses clairons étranges,
Dans le parloir, dans la cellule et dans la cour,
Plus haut que l'angélus et que l'hymne des anges,
N'a-t-elle pas sonné son grand appel d'amour?

Et tandis que les blés et que les bois ondulent
Sur le petit chemin qui conduit au calvaire
Où vos processions s'en vont au crépuscule
Avec des chants d'enfants et des vents de bannières,

En voyant des amants s'étreindre en s'effaçant
Au milieu des bosquets et des fontaines bleues,
Savez-vous qu'il montait du cœur de ces passants
Un autre hymne muet plus agréable à Dieu?

LES BALADINS

Servante, verse-nous le vin de l'hôtelier !
Que les bouteilles soient comme ta taille ronde,
Voilà des ans que nous cherchons sans la trouver
Une plus belle fille aux quatre coins du monde...

Or nous suivions le beau caprice de l'espoir,
Et, quand un mauvais sort vidait notre escarcelle,
Nous allions écouter parmi l'ombre du soir,
Dans des bois inconnus, chanter des tourterelles.

Il nous est arrivé, jadis, au temps de mai,
Pour rencontre d'amour d'avoir des aventures.
Or nous avions langage fier et belle allure
Et des dames pour nos doux yeux nous ont aimés.

Mais nos vingt ans étaient un pourpoint de parade,
Nous en avons laissé des lambeaux accrochés
A tous les carrefours où nous avons passé
Et leur clair souvenir parle dans nos guitares.

Donne du vin, nous avons fait un long voyage
Dans des pays muets où sont de grands châteaux,
Nous avons vu maintes cités et maints villages
Et le vent vient chanter aux trous de nos manteaux.

Notre jeunesse aussi a fait un long voyage;
Le printemps de nos cœurs, nous l'avons gaspillé;
Mais qu'importe les jours en allés et notre âge
Si tu verses encore le vin de l'hôtelier,

Si l'un de nos refrains dans ta mémoire reste
Et si, ce soir, ayant dansé dans les jardins,
Pour payer noblement, les dames, d'un grand geste,
Font danser un peu d'or au fond des tambourins !

LA JEUNE FILLE ET LA VIE

I. — La jeune fille

Elle dorlote encor sa dernière poupée
Et déjà s'est mêlée en ses regards charmants,
Ses rires enfantins, ses mines étonnées,
La langueur de la femme aux grâces de l'enfant.

Elle courait naguère en robe de fillette
Et ses cheveux brillaient dans les rayons du jour;
Mais une fois... Elle est de celles qui s'arrêtent
De jouer au cerceau pour jouer à l'amour...

Une fois que les vieux tilleuls des esplanades
Étaient pleins de parfums, d'ombre et de volupté
Et qu'au loin se mêlaient les chants, les cavalcades,
Les toilettes, les fleurs, dans l'air chaud de l'été,

Voilà que la lumière ou que le vent du soir
Fit courir sur sa chair une étrange caresse
Et qu'elle se sentit rougissante d'avoir
Une robe trop courte et des cheveux en tresse.

Une langueur nouvelle, un désir de pleurer,
Inconnus jusqu'alors, venaient de naître en elle ;
C'était près d'un bassin, elle alla s'y pencher
Et l'eau lui murmura : Enfant, vous êtes belle !

Depuis, près du miroir se peignant à l'aurore,
En écoutant des rues les bruits mystérieux,
La voix qui la flattait vint la bercer encore ;
Ses yeux furent plus beaux d'avoir connu leurs feux.

Et dès lors elle marche avec plus de noblesse,
Elle joue à merveille avec ses airs naïfs,
Elle sait faire un charme exquis de sa faiblesse,
Elle est audacieuse avec des yeux craintifs.

Que la vie semble belle à ce cœur ignorant!
Les voluptés du soir l'enivrent et l'embaument;
Sa pudeur est blessée délicieusement
De sentir sur son sein flotter un désir d'homme.

Elle est devant l'amour comme une enfant des bois
Qui s'en vint, les pieds nus, la tête de fleurs ceinte,
Pour porter des présents dans le palais du roi
Et pleure, sur le seuil, d'espérance et de crainte.

Son âme sensuelle et vaguement artiste
Rêve d'un enfant blond et comme elle ingénu
Qui l'aimerait au chant d'une musique triste,
Et de brutale étreinte en des bras inconnus.

Plus le ciel est couvert et plus elle défaille ;
L'influence du vent rend ses regards plus doux ;
Elle croit au pouvoir des croix et des médailles,
Elle invoque des saints qu'elle porte à son cou.

A l'église elle va parfois dire ses peines,
Goûtant la volupté fraîche du lieu désert ;
Mais le regard des Christ ne l'effleure qu'à peine
Et celui d'un jeune homme entre au fond de sa chair.

Porter l'eau pour les fleurs, faire le feu, broder,
Lire un livre trop long sont des soins qui l'irritent ;
Elle aime des bouquets la rapide beauté :
Elle les chérit mieux parce qu'ils meurent vite...

A sa moindre paresse elle met quelque orgueil,
Croyant confusément qu'être belle est sa tâche,
Que les passants rêveurs sourient quand elle marche
Et qu'un ange de Dieu veille auprès de son seuil.

II. — Moi je t'aimais...

Moi je t'aimais, enfant, comme on aime au printemps
Un grand lys qui jaillit dans un lieu solitaire,
Parce qu'il est splendide et parfume le champ,
Que nul travail humain n'a préparé sa terre,

Qu'il est toujours près de mourir, étant fragile,
Que le vent l'a nourri de ses plus purs baisers,
Que la nature l'aime et qu'il est inutile
Et gêne le semeur qui craint de le briser.

Jamais, un soir de bal, au bruit des instruments,
Dans la mélancolie des fêtes finissantes,
Je n'ai de l'amitié rompu l'enchantement
Et serré ta main chaude en mes mains frémissantes.

Quand nous allions, les soirs de mai, dans les banlieues,
Sur les chemins bordés de villas, côtoyant
Un petit bois de pins dont les ombres sont bleues,
Où deux vieux, une fois, rirent en nous voyant,

Près du bassin perdu qu'ombrageait un grand saule,
Alors que ton regard cessait d'être enfantin,
Je n'ai jamais posé mon front sur ton épaule,
Jamais mon cœur d'ami n'a battu sur ton sein.

Pourtant l'herbe tremblait par les désirs frôlée,
Tu te tournais vers moi, troublée et rougissante,
Des amants s'étreignaient au tournant d'une allée
Et je croyais mourir sous la lune naissante,

Tant tes yeux me parlaient mystérieusement,
Tant ton cœur éperdu de sa première ivresse,
Ne sachant pas s'offrir, était noble et charmant,
Tant les bois embaumaient, joyeux de ta jeunesse.



Mais je fus près de toi comme est un frère aîné
Près de sa blanche sœur qui dort et qui soupire
Et sourit en rêvant, et qu'il craint d'embrasser,
De peur qu'elle s'éveille et cesse de sourire...

III. — Le plaisir

Je règne sur les fleurs et règne sur les âmes;
Je suis l'éclat mortel du bal qui va finir
Et l'esprit des bijoux qui brille aux doigts des femmes
Et j'ai plus de rayons que tu n'as de désirs.

Je suis le peigne d'or que porte sur la tête
Celle que tu suivras d'un long regard d'envie,
La robe qui palpite au vent des nuits de fête
Et l'éventail qui tremble aux terrasses fleuries.

Je suis l'éclat du lustre au matin blanchissant
Et le bouquet jeté par la fenêtre ouverte,
Le piano qui meurt une nuit de printemps,
Devant un grand jardin, dans une rue déserte.

Je suis l'or merveilleux, l'or jaune, l'or qui danse,
Ce vieil astre éperdu sur les cieux des cités,
Qui fait hurler d'amour les foules en démence
Et qui tache de sang les fronts immaculés.

Dans les brises du soir je me glisse et t'apporte
Ces soupirs et ces vœux, ces désirs, ces langueurs ;
Je luis dans ton miroir et tourne avec ta porte
Et parle obscurément avec la voix des fleurs.

Je t'enveloppe toute en mes enchantements
Et pour tes yeux chaque rayon est un vertige ;
Parmi tes blancs coussins, sur tes sommeils charmants,
Je déploie la magie de mes tendres prestiges.

Tu te penches vers moi sans rêve et sans douleur ;
Je sens que peu à peu tu te prends à mes pièges ;
Comme autour d'un clocher s'envole un peu de neige,
Ainsi la pureté s'enfuira de ton cœur.

IV. — Les faiblesses

Je me sens si petite et le soir est si grand;
J'ai d'étranges ardeurs que je ne peux comprendre;
Quelquefois, le matin, je m'éveille en pleurant;
Le foyer a pour moi des signes dans ses cendres.

Quand je marche, le soir, le long des promenades,
Des visions d'amour accompagnent mes pas;
Je rêve de balcons, de fleurs, de sérénades,
D'un jeune homme qu'on aime et que l'on ne voit pas.

Il serait triste et fier comme dans les romans;
Je garderais dans un album avec ivresse
Une rose jaunie attachée d'un ruban
Et je lui sourirais quand j'irais à la messe...

Mais que mon rêve est loin des choses de la vie !
Chaque soupir de l'air frémit comme un désir ;
Quand je me laisse aller à des mélancolies,
Les appels de la vie les font vite mourir.

Si les passants, le soir, d'un long regard me suivent,
Est-ce d'avoir un air trop tendre ou trop charmant,
Parce que je rougis et que je suis naïve
Ou parce que je passe auprès d'eux simplement ?

Est-ce là de l'amour ? est-ce que je suis belle ?
Un charme flotte-t-il avec mes vêtements ?
Je me sens effleurée par d'invisibles ailes,
Et je marche sans voir dans un enchantement...

Les regards sont si beaux de ceux qui nous désirent
Que le soleil couchant ne les efface pas !
Ils nous disent tout bas le prix de nos sourires
Et les regrets d'amour qui traînent sur nos pas.

Je ne sais ce que j'ai, je ne sais si c'est mal,
Mais j'attache aux bijoux plus de prix qu'à moi-même
Et j'ai des nostalgies de fêtes et de bals
Dont mes langueurs d'enfant sont les tristes emblèmes

L'amour me fait trembler et le luxe m'attire;
Une voix altérée me nomme en l'ombre vague...
Je sens bien que c'est ma beauté que l'on désire...
J'ai peur de me donner un soir pour une bague...

V. — La mère

Vois, le feu s'est éteint et la lampe défaille;
La ville autour de nous parle comme la mer...
Ma fille, où faudra-t-il demain que je m'en aille
Pour mendier notre pain et notre luxe amer?

Vois, le temps ennemi, d'un invisible doigt,
Efface les couleurs de tes robes fanées.
Ah ! quels pleurs monteront à mes yeux si je vois
Ta jeunesse passer en robe surannée.

Elle est venue, notre ennemie, la pauvreté,
Qui fait souffrir sans pleurs et fait mourir sans gloire...
Dans les rideaux du lit je l'entends chuchoter,
Elle a troué le linge et fait gémir l'armoire...

Elle glisse comme un fantôme sur les murs
Et si vous soupirez, le soir, elle soupire ;
Auprès d'elle l'esprit n'a plus de rêves purs
Et l'horloge s'est tue pour l'avoir vue sourire...

Enfant, si tu savais ce qu'elle me conseille !
« On fait de l'or avec les yeux des jeunes filles,
Leurs rougeurs ingénues, leurs douces peaux vermeilles
Et leurs cheveux brillants coulant sous les résilles... »

Tu possèdes l'attrait qui fait que l'on adore ;
Tes grâces sont des dons rares et merveilleux,
Mais sais-tu comme ils sont plus précieux encore
Lorsque la vertu brille en la beauté des yeux ?

Certes, comme au premier soleil de ta naissance,
Ton cœur sur l'univers palpite ingénument;
Quand tu marches, quand tu souris ou quand tu danses,
Ta chasteté paraît en tous tes mouvements.

J'admire la pudeur, la grâce et la noblesse
Dont rayonne ton corps sans même le savoir,
O toi que ne flétrit encor nulle caresse
Et qui berces ton cœur sur les ailes du soir!...

Mais je ne peux te voir plus longtemps malheureuse;
La déesse qui te gardait s'est envolée;
Voilà pour te cacher la nuit mystérieuse,
Voilà le voile et le bandeau des immolées.

Mets les beaux vêtements que tu mets le dimanche;
Je t'offre ces rubans, ces fleurs, pour te parer.
Ah! quel vent a soufflé parmi les robes blanches?...
L'automne a fait mourir les fleurs de la cité!...

Que la lampe s'éteigne et cache ma douleur
Et reçois mes adieux dans l'ombre et sans répondre...
Fuis sans te retourner, sans voir ma face en pleurs
Qui te suivra des yeux à la fenêtre sombre...

VI. — Un lys est mort

Or la vierge, ce soir, sans amour s'est donnée ;
Les lampes ont pâli près de ses boucles blondes ;
Un oiseau palpitait aux vitres étoilées,
Et le vent du printemps enveloppait le monde.

Elle a caché ses yeux avec ses mains tremblantes ;
Des faces ont paru dans les miroirs pâlis ;
La chambre s'est emplie de formes frémissantes
Et des voix ont parlé dans les rideaux du lit :

« Adieu les frais espoirs, les chansons enfantines,
Les rêves qui passaient en des robes de ciel,
La joie de s'endormir sous les ailes divines
De ton ange gardien, le baiser maternel.

« Adieu l'espoir d'aimer l'amant choisi par toi
Avec la pureté de la nature auguste,
Comme un ruisseau qui passe aime l'herbe des bois
Comme une fleur qui monte aime un sauvage arbuste.

« Un don mystérieux, une flamme légère
S'est à jamais, ce soir, de ton âme envolé
Que ne te rendraient pas mille jours de prières,
Que l'or de mille nuits ne pourrait racheter... »

Et l'enfant, sans comprendre, a répandu des larmes
Sur cette aube du cœur qu'un seul baiser emporte;
La surprise et la crainte ont fait plus grands ses charmes
Et le vent l'a bercée comme on berce une morte.

Or les cloches là-haut n'ont pas cessé de rire,
Les mères de chanter au-dessus des berceaux,
Et le soleil de Dieu n'a pas cessé de luire
Et le ciel était plein de rêves et d'ois eaux,

Et le juste, ce jour, ainsi qu'il a coutume,
Pour aller à sa tâche a vêtu son manteau,
Et sur la ville, au loin, qui rougeoie et qui fume,
Nul ange ne parut agitant des flambeaux ;

Un grand vent ne s'est pas levé du fond du ciel,
Troublant les cœurs, soufflant sur les lampes qui brillent,
Et la nature a vu de ses grands yeux cruels
Se flétrir la plus pure entre toutes ses filles.

Et seul pourtant, là-bas, dans un petit jardin
Où la vierge a vécu ses premières années,
Où le sable criait sous ses pas enfantins,
Où son rire s'éparpilla dans les allées,

Comme un mélancolique emblème de son sort,
Jetant dans le printemps son cœur qui s'évapore
Et sous sa robe blanche immolant sa chair d'or,
Un grand lys qui s'ouvrait est mort avec l'aurore...

LES DIEUX MODERNES

PARIS

Le soleil teint de sang le front des monuments
Et met une pensée dans le regard des femmes.
Il passe dans le soir un long frémissement
Des vieux balcons du Louvre aux tours de Notre-Dame.

Le vaste ciel est plein de la voix des vivants;
Le chant d'un musicien frémit, traîne et s'achève;
Les rues semblent mourir mystérieusement;
Un homme est accoudé sur un pont : Paris rêve...

— Sous les portes de pierre et les arcs de triomphe,
Il souffle de la joie et de la volupté,
C'est l'heure où les noyés, dans les vases profondes,
Ouvrent comme des croix leurs bras désespérés.

Et chaque réverbère a des lueurs sanglantes
A travers les vapeurs du brouillard qui descend,
Et la ville ressemble à quelque spectre immense
Qui déploie un linceul plein de taches de sang.

C'est l'heure où le plaisir allume ses flambeaux;
Sur les tables de jeu, le cœur de l'or tressaille,
Et des rêveurs penchés, aux yeux creusés et beaux,
Voient passer leur espoir sur la face des cartes.

Parmi les feux du vin et les sons des tambours,
Dans l'oubli du travail et de ses durs mystères,
On entend retentir aux places des faubourgs
Le chant mystérieux des fêtes populaires;

Le bruit des instruments sort des palais ouverts
Et le fer crie au fond des gares gémissantes;
Un pas de femme meurt le long d'un quai désert;
L'air est plein de rumeurs et de voix : Paris chante...

— Puis le silence glisse au bord des monuments
Et dans les carrefours fait des signes étranges,
Il endort les humains, il berce les amants
Et dans les vitraux bleus ferme les yeux des anges.

De vieux mendiants qui vont en regardant le ciel
Ont des airs de dément et des yeux de prophète;
La mort chemine avec son grand geste éternel,
La pitié meurt au seuil des églises muettes;

Un fiévreux voit le Christ passer dans l'hôpital,
Revêtu d'un suaire, aux clartés des veilleuses;
Un poète songeant au village natal
Meurt tout seul, sans amour et sans feu : Paris pleure...

— Sois maudite, ô cité dont le cœur est de pierre
Ainsi que tes pavés et que tes monuments !
Les pleurs ne mouillent pas le fer de tes paupières,
Tes mains sont rouges de mêler l'or et le sang !

Tu n'entends pas monter la voix de tes enfants,
Clameur des torturés et sanglots de reproche !
Tu ne gémis jamais dans leurs gémissements
Et ton cœur ne bat pas lorsque sonnent tes cloches !...

Le soir, les maladies errent devant tes portes
Et touchent les mortels avec leurs maigres doigts.
« Quel est ce voyageur, dit-on, que l'ombre apporte
Et dans l'air, comme un fou, trace de grandes croix ?

« Il rit s'il voit passer des cortèges en deuil,
Il a traîné parmi la pluie et les banlieues ;
Il fait, rien qu'en frôlant les enfants sur les seuils,
Rire et se convulser leurs pauvres faces bleues... »

Tes maisons de plaisir, et tes prostituées,
La rumeur de leur rire et l'odeur de leur fard,
Les baisers et les vins dans les orgies mêlés,
Les rôdeuses tournant, blêmes, dans le brouillard

Comme au vent de la nuit tournent les feuilles sèches,
Les cris de la misère et de la volupté,
Font tellement de bruit que, dans l'ombre, ils empêchent
La vierge de dormir, le sage de penser...

Sois maudite, ô cité ! Tes jours sont révolus!
J'ai lu ta destinée dans le feu des planètes,
Il a passé sur toi un grand vent inconnu
Venant du fond des cieux et du fond de la terre.

Et les statues des rois, des vierges et des dieux
Se sont tordues de peur ainsi que des démentes ;
Tes lampes se sont agrandies comme des yeux,
Les portes des lieux saints ont crié d'épouvante...



— Et tu sembles, avec tes longs clochers de pierre,
Tels les mâts d'un vaisseau par la brume grandis,
Dans le flot éternel des sillons de la terre,
Un grand navire errant où couve un incendie,

Qui vogue seul, la nuit, avec toutes ses voiles,
Sans boussole et sans matelot au gouvernail,
Dans un lieu dangereux, par un soir plein d'étoiles,
Sans capitaine, sans drapeaux et sans fanal,

Et porte sous ses ponts une grande plaie rouge,
Le feu mystérieux qui marche, qui grandit,
Qui consume les cargaisons, gagne les poudres
Et va faire sauter le navire, ô Paris!...

L'OR

Dans les cloîtres en ruine et les châteaux détruits,
Je cherche les trésors enfouis sous la terre ;
J'aime les souterrains, et je scrute les puits,
Et vais toujours pensif et toujours solitaire.

Dans certains lieux déserts je joue de la guitare
Et chante en me penchant sur la terre qui dort,
Pour savoir si mon chant monotone et bizarre
Ne va pas éveiller le cœur des pièces d'or.

Ceux qui me voient passer disent que je suis fou,
Car ils ne savent pas qu'ayant sous mon front pâle
Les esprits des joyaux, de l'or et des bijoux,
Astrologue nouveau je cherche des étoiles.

Si les astres, un soir, du ciel disparaissaient,
Une profonde horreur couvrirait les campagnes,
Les voyageurs perdus crieraient dans les forêts
Et les cors des bergers empliraient les montagnes,

La terreur chanterait dans les tocsins profonds
Et le pilote assis sur sa barque dans l'ombre,
Ne voyant plus Vénus briller à l'horizon,
Roulerait au hasard vers les rivages sombres.

Les trésors enterrés sont des astres perdus;
Tant de splendeur reluit dans les pièces dansantes!
Et moi je veux de ces lumières disparues
Faire en les déterrant des étoiles vivantes.

Car si je possédais l'or jaune et merveilleux
Et si je m'habillais de cette robe blonde,
Je semblerais drapé dans un morceau des cieux,
Mon empire serait vaste comme le monde.

Le poète tendrait sa lyre et son bandeau
De lauriers vers mes mains de pièces ruisselantes
Et dirait : Que le rêve est un pesant fardeau !
Je suis las de créer des pensées étonnantes

Et de vivre dans les nuages et les fleurs;
Je suis roi d'un pays de fumée et de cendres ;
C'est dans l'or que flamboient les plus riches couleurs;
Voici mes chants, voici mon cœur, je suis à vendre!

La vierge frémirait de joie en me voyant
Et, défaisant les plis des vêtements candides
Pour me montrer ses seins chastes et rayonnants,
Dénouerait au soleil ses longs cheveux splendides

En disant : Je me livre à toi, docile et nue,
Si tu me fais coucher dans des lits d'or sculpté ;
Je trouverai pour toi des plaisirs inconnus,
Car ton or est plus beau que ma virginité.

Et les hommes, derrière moi, comme des bêtes,
Crieraient, se disputant quelque pièce tombée :
De l'or pour le malade et de l'or pour les fêtes,
De l'or pour qu'un bouquet pare les fiancés,

De l'or pour que l'enfant porte des robes roses
Et que les musiciens chantent sur les chemins,
De l'or pour les flambeaux et de l'or pour les roses,
De l'or pour la prière et de l'or pour le pain!...

— Et c'est pourquoi l'on voit ma robe de mendiant
Traîner dans les séjours de pierres et de ruines,
Que j'ai des yeux d'apôtre et des airs de voyant,
Quand le soleil couchant me baigne et m'illumine ;

Car, un soir, l'or caché, reconnaissant son maître,
Miraculeusement et d'une voix étrange,
Dans l'ombre s'éveillant, m'appellera peut-être
Pour qu'en splendeur et qu'en lumière je le change.

LA GLOIRE

Sais-tu bien que ce poète,
Lorsqu'il te prend dans ses bras,
A rêvé d'orner sa tête
D'un laurier qu'on ne vend pas?

Quand il te dit : Le ciel rit
Aux amoureux que nous sommes!
Sais-tu bien qu'il s'est promis
De faire rêver les hommes,

Comme, quand un roi est mort,
Rêve une foule muette
Devant une châsse d'or
Où brûle un cœur de prophète ?

Non, il ne faut pas me croire !
Mes serments comptent pour rien !
Je suis l'amant de la gloire
Bien-aimée, plus que le tien !

A tes bagues, à tes roses,
A tes rires enfantins,
A ta jupe aux volants roses,
A ta chanson du matin,

Je préfère mille fois
Le chant de la renommée,
Qui monte, le soir, vers moi,
Dans les bruits et les fumées.

Quand, assis à la fenêtre,
Sur la campagne et les bois,
Nous voyons la nuit paraître,
Mes deux mains entre tes mains

Et mon cœur contre ton châle,
J'entends des voix m'appeler
Et je crois voir mon étoile
Lorsque ta bague a brillé...

Mon amour est un mensonge,
Ne crois pas même à mes pleurs,
Puisque le plus beau des songes
Que je portais dans mon cœur,

Pour moi seul, ô ma maîtresse,
Pour moi seul, je l'ai gardé,
Et que, malgré nos caresses
Tu ne m'as pas possédé...

LA PROSTITUTION

Je suis la reine jaune et louche des cités ;
J'ai pour faire souffrir des chaînes et des roues ;
Quand je fais une croix de mes bras écartés,
Comme un Christ éperdu l'humanité s'y cloue.

Je verse au cœur humain le dégoût et l'ennui ;
Nul ne sort de la honte où je le fais descendre ;
Dans un jardin en fleurs, quand je marche la nuit,
Je répands sur les lys mon urne emplie de cendres.

Jamais dans mon royaume on ne voit, beaux et graves
Comme des pèlerins, passer les repentirs.
Quand je lève mon doigt où s'allume une bague,
Dans le cœur d'une vierge il s'allume un désir.

Mes filles en naissant ressemblent à des mortes,
Elles ont la chair pâle et le regard profond.
Avec mon bâton noir, quand je touche une porte,
Les péchés en hurlant entrent dans la maison.

J'endors les débauchés sur des couches nocturnes
Et je fais un supplice affreux de leur sommeil,
Et, pour ces cœurs déchus, l'aurore est taciturne :
Ils boivent de l'horreur même avec le soleil.

Je danse et ris, le soir, élevant un flambeau
Sur les places, devant la foule agenouillée.
Les femmes sur mes pas s'élancent en troupeaux
Pour toucher les lambeaux de ma pourpre souillée.

Elles me crient : « Nous t'implorons ô notre mère !
Nous, les prostituées et les filles perdues !
Nous avons accueilli dans nos lits la misère
Et pour le pain du soir nous nous sommes vendues.

Aux pires des plaisirs notre chair vaincue cède ;
Nous dormirions s'il le fallait auprès d'un mort.
Pour quelques sous mendiés le mendiant nous possède
Et nous n'avons ni cœur, ni bonté, ni remords.

Dans les lieux de plaisir et les maisons publiques,
Prisonnières ainsi que des bêtes de proie,
Nous tournons chaque nuit, muettes et tragiques,
Et de notre martyre nous faisons de la joie...

Notre ombre sous le gaz est plus que nous vivante
Et nos pleurs sont moins purs que nos glaces ternies.
Si parfois nous rions, c'est comme des démentes,
Et seuls ne mentent pas nos hoquets d'agonie.

O mère! donne-nous de l'alcool pour rêver,
La fleur de nos cheveux, le pain de notre table,
Une chanson d'amour qui nous fait oublier
Et le tabac qui rend nos soirs moins misérables.

Délivre-nous surtout de l'horreur de nous-mêmes,
Fais qu'un peu de douceur descende sur nos corps
Et qu'au moins le soleil nous pardonne et nous aime
Et qu'il nous berce à l'aube avec ses rayons d'or... »

— Mais leurs gémissements et leurs cris me font rire;
Je les prends dans mes bras glacés comme la mort;
Mes yeux les terrifient, mes ongles les déchirent,
Je les traîne par les cheveux et je les mords,

Disant : « Tu m'appartiens, fille à la chair flétrie,
Triste bétail courbé de mes troupeaux en marche,
Et quand le soir est beau sur la terre fleurie,
Quand le soleil couchant s'ouvre au loin comme une arche,

Il te faudra traîner dans des ruelles d'ombre,
Éveiller des vieillards les désirs engourdis,
Rôder comme une bête et, dans des chambres sombres,
Pleines d'affreux parfums, livrer ton corps maudit,

Toujours vivre dans la misère et dans l'ennui,
Vendre ton corps de plus en plus laid sans relâche
Et sans savoir si c'est le jour ou bien la nuit,
Toujours recommencer la même horrible tâche.

Et puis, comme si tu venais d'étreindre un mort
Et d'aspirer longtemps sa salive écumante,
Tu sentiras ton sang se gâter dans ton corps
Et la mort te décomposer toute vivante.

Alors tu connaîtras la lueur des veilleuses
Fixées comme des yeux au fond des hôpitaux,
La fièvre pâle avec ses mains mystérieuses
Et les rideaux emplis de rêves infernaux,

Et quand les sacrements paraîtront dans la gloire
De l'hôpital illuminé par le jour bleu,
En voyant resplendir l'étole et le ciboire,
Tu les repousseras et blasphémeras Dieu.

Je te ferai souffrir avant que tu t'en ailles
Dans les mornes pays dont nul n'est revenu.
Les crucifix grimaceront sur les murailles,
Tu seras tourmentée par de grands spectres nus...

Et proche de sortir du séjour des humains,
Sans pleurs, sans chapelets, sans adieu ni prières,
Toi qui ne savais plus même joindre les mains,
Tu hurleras de peur et maudiras ta mère...

Et peut-être qu'alors, parce que tu souffris
Tout ce qu'on peut souffrir vraiment sur cette terre
Et portas une croix, en montant ton calvaire,
Plus lourde que la croix qu'a portée Jésus-Christ,

Que tu fus du destin l'esclave lamentable,
Le déchet de la vie et de l'humanité,
La plus déshéritée entre les misérables
Et que tu fus sans pain, sans amour, sans bonté,

Lorsque tes dents mordront éperdument tes draps,
En signe de pardon, à cette heure funèbre,
Un ange du Seigneur te prendra dans ses bras
Pour franchir avec toi les portes des ténèbres... »

LE TRAVAIL

O travail ! dieu du fer, du charbon, de la terre,
Des usines, du gaz, des ports, des ateliers,
Qui de l'aurore au soir roules dans la lumière,
Comme un grand fleuve d'ombre, un peuple d'ouvriers,

O toi qui dans les champs, sur la race déchue
Du laboureur, as mis un si pesant fardeau
Qu'en creusant son sillon, en poussant sa charrue,
Il creuse chaque jour le trou de son tombeau,

O toi qui couches les vaincus au fond des bouges
Et donnes un si cruel labeur à l'artisan
Que lorsqu'il bat du fer, le soir, le métal rouge
Est rougi par son feu, mais aussi par son sang,

Nous gémissons vers toi, dieu des forts, dieu des hommes,
Père dont le baiser fait mourir ses enfants ;
Regarde-nous, nous ressemblons à des fantômes,
Et c'est la mort qui rêve en nos yeux de vivants !...

Tu fais fléchir nos dos, tu brises nos poitrines,
Et ton cœur est pour nous sans pardon ni remords,
Impitoyable ainsi que le cœur des machines
Qui fabrique en tournant la vie avec la mort.

Quel que soit le soleil qui monte dans l'aurore,
Ouvrier, lève-toi pour le labeur du jour,
Il faut prendre l'outil et travailler encore ;
Tu ne dois pas savoir la pensée ou l'amour,



Ni si la terre au loin est belle et parfumée,
Si la fontaine brille auprès des saules noirs,
Ni s'il est doux d'aller avec sa fiancée
Cueillir les fleurs des champs, près des routes, le soir;

Il te faut te courber sur ta tâche dans l'ombre,
Répandre ta sueur dans l'atelier profond,
Lutter avec la pierre au fond des mines sombres,
Bâtir des monuments et fondre des canons !...

Notre âme est par l'effort tellement torturée
Que nous ne pouvons plus admirer en marchant,
Au retour, dans les rues de lumière baignées,
Une robe de femme ou le soleil couchant.

— Pourtant, les jours maudits, lorsque le travail tue,
Quand râle l'un de nous par la lutte ployé,
Si nous nous inclinons sur sa face tordue,
Nous voyons son regard nous dire : Travaillez!

Et quelquefois, pensif, à cette heure funèbre,
Sachant qu'il l'a tué, mais le lui pardonnant,
Sur son cœur d'ouvrier déjà plein de ténèbres,
Il serre son outil comme on serre un enfant...

— O travail ! c'est qu'aussi tu fais nos corps robustes
Et nos esprits virils comme des arbres verts,
Tu mets dans nos regards la gravité des justes,
Tu fais briller un feu dans nos logis déserts ;

Lorsque nous nous penchons sur les villes qui fument,
Devant l'amas des tours, des églises, des ponts,
Comme le rêve humain quand les lampes s'allument
Et comme notre espoir quand le ciel est profond,

O travail ! nous pouvons au moins songer dans l'ombre :
Nous avons apporté ces pierres de nos mains
Et nous avons dressé ces grands monuments sombres,
Allumé ces lueurs et creusé ces chemins ;

Voici notre destin et notre œuvre accomplie,
Ceci est notre sang, ceci est notre chair,
Et si nous sommes tous cloués pendant la vie
Sur la croix du travail avec les bras ouverts,

C'est pour que nos enfants, des pierres, voient éclore
Le lys de la bonté qui les rendra meilleurs,
Que sur des seuils fleuris ils regardent l'aurore
Et que leur vin du soir n'ait pas le goût des pleurs,

Pour que nos filles aient de belles robes blanches
Et que nos fils soient fiers, joyeux et fraternels,
Et qu'ils s'en aillent deux par deux, les beaux dimanches,
S'aimer le long des champs et regarder le ciel...

LA LIBERTÉ

Toi qui portes l'espoir humain dans tes yeux clairs,
Toi dont les blanches mains de fleurs des blés sont pleines,
Dont le rire flottait aussi doux que la mer
Dans la ville d'Athènes,

Déesse au front plus pur que les lys des collines,
Toi qui faisais couler comme un fleuve profond
L'amour de la sagesse et des choses divines
Dans le cœur de Platon,

24

Vierge aux seins lumineux comme un ciel étoilé,
Dont la robe brillait dans la robe des Gracques,
Lampe toujours brûlant des justes exilés,
Rêverie de Jean-Jacques,

O toi qui fis surgir dans le soleil nouveau
Des héros ingénus sur les places publiques,
Ayant comme signal une feuille au chapeau,
Nous t'aimons, République!

— Nous t'avons attendue dans des siècles de fer,
Si simples, si courbés, qu'en nos cœurs sans reproches
Les prêtres déployaient les ombres de l'enfer
Et la terreur des cloches,

Pour que nous t'oubliions, ô fille de Minerve,
Pour que nos dos sur les labours soient plus penchés,
Et pour que nos enfants comme des bêtes servent,
Bâtissent des clochers,

Forgent des ponts-levis et creusent des sillons,
Arrosent de leur sang les longues plaines grises,
Fassent répondre encor le tocsin des donjons
Au tocsin des églises...

Et seul ton souvenir nous consolait un peu;
D'un espoir inconnu tu berçais nos alarmes
Et tu passais, le soir, ainsi qu'un souffle bleu
Dans nos vallées de larmes,

Nous retrouvions tes yeux dans le regard des vierges,
Nous cherchions dans le ciel le verbe de ta loi,
Tu montais dans les fleurs, tu brûlais dans les cierges,
Tu rêvais sur les croix...

Et pourtant chaque jour l'ombre s'épaississait;
La misère rongeait nos visages d'esclaves;
Plus de feu, plus de pain! Les fleuves qui passaient
Emportaient nos cadavres.

La guerre et la famine erraient dans les cités
Et nous criions, désespérés, dans ces supplices :
Quand donc reviendras-tu parmi nous, Liberté !
Que tu tardes, Justice !

Tu parus à la fin. Que tes yeux étaient beaux !
Nous nous levâmes tous lorsque tu nous fis signe.
Tu versais des rayons, armée comme un héros
Et belle comme un cygne.

Alors, en agitant ta tunique au soleil,
Tu fis d'un rythme égal s'écrouler les Bastilles,
Trembler le Louvre auguste et les canons vermeils,
Danser les jeunes filles ;

En signe de concorde et d'éternel printemps,
Un jeune arbre fleurit dans tous les champs de France.
D'innombrables armées se levaient en chantant
Un hymne d'espérance ;

Les enfants pour fêter ton culte renaissant
Répandaient des parfums, se couronnaient de branches,
Et la tête des rois tomba sans que leur sang
Tachât ta robe blanche.

Et pour faire bien voir au monde épouvanté
Qu'aussi bien qu'un bouquet tu soulevais un glaive,
Que tu savais également faire couler
Le sang, les fleurs, les rêves,

Que tu pouvais courber les peuples les plus forts,
Comme un souffle de vent courbe les blés qui bougent,
Tu couronnas, un soir, ta chevelure d'or
Avec un bonnet rouge...

— Nous sommes tes enfants, vers toi vont nos louanges,
Nous t'aimons à jamais, ô notre seule foi!
Tu remplaces le Christ et les ailes des anges,
Et les gestes des croix!

Nous ne te perdrons plus maintenant, claire aurore !
La ville a plus de lys où le sang a passé.
Nous nous souvenons bien ! Nous sommes prêts encore
S'il faut recommencer !

Des charrues et des faulx, nous nous ferons des armes,
Nous ferons flamboyer les incendies vengeurs,
Afin que tes doigts blancs sèchent encore nos larmes,
République au grand cœur !

Afin que ta beauté féconde les collines,
Que ta robe frissonne en la brume des cieux
Et que sur les berceaux ton sourire s'incline,
République aux yeux bleus !...

LA SCIENCE

Parmi les appareils, les vases, les poisons,
Le soleil me revêt d'une robe de gloire;
J'anime la clarté des liquides profonds,
Je suis le cœur en feu des bleus laboratoires.

Je règne sur les gaz, les ondes, les métaux,
Je flamboie dans le tube et luis dans la cornue;
Je jaillis en lueurs du fond des minéraux,
Je suis l'esprit chantant des choses inconnues.

A leur amour sans fin des rêveries sans bornes,
A leurs pensers toujours sur les livres flottant,
A l'austère vertu qui courbe leurs fronts mornes,
A leurs yeux étoilés, je connais mes enfants.

Le passant ne sait pas le nom dont on les nomme,
Ils apportent leur pierre à l'éternel labeur,
On ne les connaît pas d'entre les autres hommes,
Ils s'en vont au tombeau sans cortège et sans fleurs.

En tout temps on souilla leur tête de poussière.
Quand on les embrassait, c'était pour les trahir;
Ils ont toujours changé de l'or contre des pierres,
Ils ont beaucoup semé sans jamais recueillir.

Ils ont en souriant vidé tout le calice
Et l'on les a brûlés dans des siècles de fer;
Lorsque les bras croisés ils marchaient au supplice
Leur robe était sans plis comme un morceau de ciel...

Et le peuple accourait comme pour une fête,
Le verbe des clochers chantait dans le ciel bleu,
Les prêtres inclinaient des croix d'or sur leurs têtes
Et, quand leur sang coulait, c'était au nom de Dieu.

Dans les cris de la foule et le chant des cortèges,
En parant votre front du laurier des maudits,
En sentant le baiser des flammes sacrilèges,
Aux portes de la mort, sans doute avez-vous dit :

« L'esprit des temps futurs se fait avec nos pleurs ;
La terre de demain est lourde de nos rêves ;
Notre pensée s'élève au-dessus des rumeurs,
O clocher, bien plus haut que ta plus haute flèche.

Tes portes, tes arceaux sont d'argile et de vent.
Tremble ! tes fondements sont bâtis sur le sable,
Car nous avons pétri de nos mains, en rêvant,
La vérité d'une matière impérissable.

Au milieu des humains, un jour, elle viendra,
Splendide et rayonnant dans une telle gloire
Que la robe du Christ près d'elle blanchira,
Qu'elle fera pâlir l'étole et le ciboire.

Et sous l'ombre des croix, ce jour, les plus fidèles,
Un à un, se levant d'entre les prosternés
Pour suivre le frisson de sa robe immortelle,
Quitteront, pleins d'espoir, tes lieux abandonnés.

L'oubli soupirera dans l'eau des bénitiers;
Les noirs arceaux seront pleins de voix gémissantes;
Les flambeaux, en mourant, feront près des piliers,
Autour du front des Christ, des couronnes sanglantes.

Les hommes délivrés s'en iront sur la terre.
Sachant qu'il n'est de Dieu que dans leur volonté;
Ils verront dans le ciel, dans l'arbre et dans la pierre
Briller confusément des choses étoilées.

Si le souffle divin des antiques légendes
Ne passe plus comme un nuage merveilleux,
Ils pourront contempler, quand les ombres descendent,
Un rêve fraternel bien plus doux pour leurs yeux.

Ils feront des cités, créeront des industries,
Capteront les courants, traceront des chemins,
Donneront une forme au bois dans les scieries,
Fabriqueront pour tous des livres et du pain ;

Ils feront flamboyer les ateliers ouverts,
Fumer le soir les hauts fourneaux mélancoliques
Et les trains chanteront, le long des ponts de fer,
Un hymne de travail aux refrains métalliques ;

Les grands vaisseaux appareillant devant les ports
Apporteront des plus lointaines colonies
Des plantes, des tissus, des rêves et de l'or,
Étendront sur les mers la pensée infinie.

Il est tant de splendeur dans les tâches humaines
Que tous communieront dans l'effort partagé ;
Parmi les noirs sillons qu'il creuse de sa peine,
Toujours le laboureur voit fleurir la bonté.

Celui qui de ses mains a fait fumer l'usine,
Celui qui de son sang alimente le feu
Emporte dans son cœur une ivresse divine
Et sa pensée d'amour emplit tout le ciel bleu.

— Un jour, quand la science, en passant sur le monde,
Y fera ruisseler sa robe de clartés,
Quand le champ frémissant sous une moisson blonde
Tremblera comme un cœur dans le soleil d'été,

Laboureurs et mendiants, ouvriers et penseurs,
Ceux qui rêvent, ceux qui travaillent, ceux qui passent,
Feront sous le baiser de la nature en fleurs,
En s'étreignant, s'aimer et s'étreindre les races.

Et nous, pauvres porteurs de la première pierre,
Les pères sans enfants, les semeurs sans moissons,
Nous serons étendus sous l'herbe, sans connaître
Ce que notre humble lampe a donné de rayons.

Ah ! puissent s'élever de nos corps au printemps,
Pour les fêtes d'alors, de grandes fleurs divines
Que les petits enfants porteront en chantant
Quand on célébrera de nouvelles machines ! »

III

LE POÈTE ET LA NATURE

A Paul Chabaneix.

LE POÈTE ET LA NATURE

LE POÈTE

J'aime à marcher le soir dans les vallées perdues
Avec un bâton noir, une gourde, une fleur,
A voir, vêtue de blanc dans les joncs étendue,
La fontaine qui dort dans un flot de lueurs ;

J'aime les bois, le vent, la rencontre d'un pâtre,
Une enfant qui donne la main à un vieillard
Et le pain et le vin et la chaleur de l'âtre
Dans l'auberge éloignée où l'on arrive tard ;

25*

La croix de fer rouillé que des lierres enlacent,
Sous une porte triste une femme accoudée,
Le groupe bigarré des bohémiens qui passent
Et, dans un lieu désert, un cloître abandonné.

— Accueille ton enfant, ô terre bien-aimée !
Comme un hôte au grand cœur accueille un voyageur ;
Verse à mon verre l'eau des sources parfumées,
Répands dans mes cheveux tes vents consolateurs.

Je reviens et vers toi penche ma tête lasse
Et je lève les mains ainsi qu'un suppliant ;
Mais j'ai sur mon sein pur le signe de ta race,
J'ai gardé dans mon cœur un peu de ton printemps.

Je ne suis pas vêtu d'une pourpre souillée ;
Je n'ai pas pour de l'or, des honneurs, du renom,
Partagé de mes mains mon âme dépouillée ;
Des lauriers outragés n'ombragent pas mon front !

Bien que mes yeux rêveurs soient ceux d'un étranger,
Le frisson de tes bois anime ma poitrine ;
Je ne suis pas moins pur que l'un de ces bergers
Qui le soir en chantant descendent les collines.

Et si j'avais comme eux un capuchon de laine,
Des sandales de toile et le cœur d'un oiseau,
J'aurais pour me bercer les anges des fontaines
Quand je m'endormirais au milieu des roseaux.

Mais j'ai perdu là-bas la fraîcheur de mes rêves ;
Je veux que loin du bruit repose mon cœur nu,
Comme sans épitaphe et devant une grève,
Repose le tombeau d'un poète inconnu.

Et je me sens pareil à ce grand chêne noir
Qui croît seul dans un champ, non loin de ma demeure,
Et crispe au ciel des bras tordus de désespoir
Lorsque le vent d'automne en ses ramures pleure.

Il regarde tomber ses feuilles une à une,
Impassible et debout dans sa robe de deuil,
Et le soleil couchant verse à son infortune,
Comme un breuvage en feu, la lumière et l'orgueil.

Comme à lui mes douleurs sont fortes et divines
De s'être largement éployées dans les cieux;
Comme lui j'ai laissé dans l'ombre des collines
Non des feuilles séchées mais les pleurs de mes yeux.

LA NATURE

Je sais tous les chagrins et sais toutes les larmes;
Le ciel a moins d'éclat que je n'ai de pitié;
Ma robe rayonnante enferme tant de charmes
Que le triste sourit quand elle a frissonné.

Je mets de la douceur dans le geste d'un saule
Et des rires d'enfant dans la chanson des eaux;
Je fais sortir des puits une voix qui console
Et comme des amis chuchoter les roseaux.

Respire les parfums qui montent de la lande,
Contemple les lueurs qui baignent les vergers;
De profondes allées sous les chênes descendent
Comme pour un mystère une église a sonné.

Vois, ce soir est pareil au soir de ta jeunesse
Où devant ta maison tu me fis tes adieux;
Ta mère souriait pour voiler sa tristesse,
Les ailes des regrets frémissaient dans les cieux.

Rêveuse et résignée à l'ombre de son châle,
Une enfant qui t'aimait t'avait pris les deux mains
Pendant que tu cherchais dans le ciel ton étoile
Et les signes de feu qui marquent ton destin.

Et les arbres disaient : Prends garde, ô notre frère !
Les mouchoirs s'agitaient au bord de la forêt;
Toi, tu foulais joyeux le chemin solitaire
Et moi je savais bien que tu me reviendrais...

Voici mes fleurs, mes bois, mes lacs et mes villages,
Les bouquets des sillons, les urnes de la nuit;
Je te prodiguerai des baisers de feuillage,
Des caresses de vent et des larmes de pluie.

Tu peux crier ta peine au fond de mes vallées,
Tu peux te lamenter étendu dans mes champs;
Tes secrets se perdront dans la sève des blés
Et tes cris seront emportés par les torrents.

LE POÈTE

Autrefois j'étais fier, loyal et généreux
Et j'aimais la bonté comme on aime une femme;
Tel un flot débordant d'un vase précieux,
Mes rêves et ma joie débordaient de mon âme.

L'aurore me versait les ardeurs de son sang
Et le soir m'emplissait d'une telle allégresse
Que je ne trouvais pas de vers assez puissants
Pour mettre à l'unisson le chant de ma jeunesse.

J'honorais les mendiants qui vont sur les chemins
Comme des rois errants et leur versais à boire ;
Le geste d'un ami qui me donnait la main
Était pour moi plus beau que l'or et que la gloire.

Je croyais à l'amour, aux serments éternels,
A tout ce qui semblait héroïque et sincère ;
Je jetais au hasard mon rêve fraternel
Comme on jette un bouquet au fil d'une rivière.

Maintenant l'amitié, le rêve m'importune ;
Des larmes sans noblesse ont coulé sur ma joue
Et j'ai voilé mon front, connaissant l'infortune
D'être haï de ceux que j'aimais entre tous.

Ils m'ont abandonné dans l'ombre de la route,
Ceux que j'avais nommés les frères de mon cœur,
Ils ont fait grimacer tous les masques du doute,
Ils ont flétri mon nom, ils ont raillé mes pleurs.

Ils ont dit que j'allais mendiant la renommée
Et que je paradais dans mon rêve déchu,
Pareil à l'histrion, de sa robe fanée
Montrant pour éblouir les splendeurs disparues.

L'un surtout... Je l'aimais du fond de mon enfance ;
Nos mères sur nos fronts jadis s'étaient souri...
Quand on en parlait mal je prenais sa défense,
Je ne pouvais vraiment pas croire à tant d'oubli !..

Pourtant j'avais connu des heures solitaires
De pensée et d'effort pour braver le destin ;
J'avais senti passer le vent de la misère
Sur ma lampe tremblante aux clartés du matin.

J'adorais la beauté, je cherchais l'idéal ;
J'étais sur le chemin un rêveur en voyage ;
Au front d'un ouvrier mon front était égal,
Je ne méritais pas de lauriers ni d'outrages.

Mon rêve pour de l'or ne s'était pas vendu,
Je n'avais pas livré mon cœur pour qu'on m'acclame...
— Avec les pharisiens, ceux qui m'ont confondu
Ont-ils bien regardé dans le fond de leur âme ?

Ont-ils l'amour de la justice et du pardon ?
N'ont-ils pas fait l'aumône afin que l'on le sache ?
Peuvent-ils, en rentrant le soir dans leur maison,
S'asseoir joyeux, disant : Seigneur, j'ai fait ma tâche ?

Il n'importe ! O nature, à ta bonté j'aspire !
C'est assez d'avoir entendu tes vents chanter
Dans tes bois de sapins comme en de grandes lyres,
Pour avoir oublié ceux qui m'ont insulté.

Tu m'offres des festins de rayons et de fleurs
Où tu n'admettrais pas tous ces pâles convives ;
Ils ne boiront jamais à la coupe des pleurs
L'ineffable douceur d'amour dont je m'enivre.

Tu me fais un manteau de tes rayonnements
Et tu tresses pour moi des couronnes d'étoiles ;
O nature! je suis ton fils et ton amant,
Roule-moi dans tes flots, berce-moi dans tes voiles...

LA NATURE

Voici le banc de pierre où tu venais t'asseoir
Au temps miraculeux de l'enfance et des contes ;
Des fées chantaient au loin dans les brumes du soir
Et des rois chevauchaient au bruit des cors, dans l'ombre.

Voici le vieux tilleul et l'allée solitaire
Et le puits où tu comprenais, en t'y penchant,
Le mystère profond des eaux et de la terre,
Et les forêts bleuies par le soleil couchant.

Voici la maison blanche où serpente la vigne,
La lampe est allumée derrière les carreaux
Et l'on t'attend peut-être, enfant ; n'es-tu pas digne
De frapper à l'auvent, de poser ton manteau

Et de venir t'asseoir au foyer sans rien dire?
Ta mère laissera tomber sa broderie
Et ses larmes seront douces comme un sourire ;
Sur les murs frémiront tes vieilles rêveries

Et tu n'entendras pas un seul mot de reproche.
L'on dira : Il a plu ; les chemins étaient noirs...
A l'heure des troupeaux et des dernières cloches,
Voilà que tu reviens comme un vivant espoir...

Tu verras le village endormi dans le soir,
Les servantes chantant au fond des lingeries,
La forge illuminant la route et le lavoir,
Et tout sera plus beau de ta mélancolie.

Avec leur grande faulx sur l'épaule appuyée,
Le soir, les laboureurs te salueront d'un geste,
Et tu sauras le prix d'une telle amitié,
Songeant qu'un cœur loyal tressaille sous leur veste.

Si tu viens à trouver parfois des voyageurs
Bizarrement vêtus et marchant à la brune,
Sous un capuchon noir cachant des airs songeurs
Et qui font par instants des signes à la lune,

Suis-les au fond des parcs antiques et fleuris,
Dans les sentiers déserts et les châteaux en ruine,
Car ce sont les enfants qu'entre tous je chéris :
Je les endors, le soir, dans ma robe divine.

Tu boiras longuement le parfum des sillons
Et quand tu passeras dans un village en fête,
Ainsi qu'un peu de vent fait danser un rayon,
Tu tourneras avec les rondes des fillettes.

Tu sauras que, pour couronner les fronts humains,
Des lauriers préparés valent moins qu'une branche,
Que des couples d'amants emplissent les chemins
Lorsque le ciel est doux et lorsque c'est dimanche.

Si le soir roule encor des ombres dans ton cœur,
Prends le petit chemin qui monte la colline
Sous les chênes tordus et les buissons en fleurs ;
Il est à son sommet un rocher qui domine.

Sur la hauteur on voit différemment la vie ;
Tu sauras, en voyant se coucher le soleil,
Que les rêves déçus et l'amitié trahie
Ne sont rien à côté de la beauté du ciel.

En découvrant la plaine où des villages fument,
Les vals d'ombres emplis, les larges horizons,
Tu sentiras se dissiper ton amertume
Et t'effleurer de l'aile un ange de pardon ;

Car je fais de l'amour, des rêves et des chants
Avec un bruit de blés, un rayon de lumière...
Tu redeviendras bon dans le soleil couchant,
Tu redeviendras pur, assis sur cette pierre.

LA TERRE VAINCUE

LA MORT DE LA FÉE

O vierges qui passiez en robes de printemps,
Voyageurs tourmentés par des choses nouvelles,
Amants qui cheminiez le soir près de l'étang,
Vous ne dormirez plus dans la robe d'Urgèle !

Je ne cueillerai plus auprès des frais ruisseaux
Ces bouquets enchantés qui parfumaient vos rêves ;
L'on ne me verra plus au milieu des roseaux
Comme un grand lys vivant que la brise soulève.

J'étais la poésie et le songe du soir,
Je dansais toute seule avec les feuilles mortes
Et le petit berger perdu dans le brouillard
Voyait ma robe bleue ruisseler sur sa porte.

Je tremblais aux lueurs des lampes des veillées,
Dans l'ombre de l'armoire et dans le feu de l'âtre,
Alors qu'un vieux marin âgé de cent années
D'un conte merveilleux berçait le cœur des pâtres.

C'est l'histoire du roi qui partit sur la mer,
La colombe planant sur l'ermite en prière,
La princesse endormie dans le palais désert,
C'est l'histoire d'Aurore et de dame Misère...

La beauté descendait sur les coiffes tremblantes,
Les quenouilles rêvaient ainsi que des oiseaux,
Tandis que frémissaient mes ailes palpitantes
Comme un baiser surnaturel sur les carreaux.

J'ai mis mon frêle cœur dans ces fleurs que je cueille
Et je vous dis adieu, retraites des forêts...
Voici que sur mes mains fuselées il s'effeuille,
Le dernier crépuscule et le dernier bouquet.

Car le monde aujourd'hui a perdu son mystère:
Le vieux fou qui disait des prophéties est mort...
Les châteaux sont détruits des grands rois légendaires
Qui remuaient du songe avec leurs barbes d'or...

O mes sœurs, vous dormez à l'ombre des sapins;
L'air moderne a brûlé vos robes de nuages...
Voici le temps de la beauté à son déclin;
L'esprit des cloches d'Ys s'est tu sur le rivage...

J'ai creusé mon tombeau parmi la terre brune,
A l'ombre d'un tilleul, au fond de la vallée,
Et le vent bercera, dans les longs soirs de lune,
Avec les bois chantant, mon fantôme de fée.

Les hommes, dans ces jours de livres et de pain,
Pour mes enchantements n'auront plus de mémoire;
Les amants passeront en se donnant la main
Sans offrir leurs baisers ou leurs fleurs à ma gloire.

Si pourtant il était quelque rêveur peu sage
Encore tourmenté par les choses divines,
Un esprit chimérique, un poète en voyage
Cherchant les bois déserts, les étangs et les ruines,

Qu'il pose son bâton et sa gourde en ce lieu,
Qu'il s'asseoie sur la terre où ma blancheur repose,
Je baiserai le front de cet amant pieux,
Je le parfumerai comme eût fait une rose.

Et, belle et douce en me penchant, je lui dirai:
« O mon dernier enfant, ta part est la meilleure!
Les collines sont bleues, marche, pauvre inspiré,
On entend dans le vent le rossignol qui pleure;

« Restez ici tous deux, ô frères exaltés
Qui buvez comme un vin les flots du crépuscule,
Que l'amour de la nuit vous fasse encor pleurer,
Composez vos chansons des rayons qui circulent,

« Que l'oiseau continue à chanter dans les bois
Et que sa voix étrange enivre les bourgades
Et toi, fais des récits d'amour, de fées, de rois,
Berce le cœur du peuple au gré d'une ballade...

« Défendez jusqu'au bout la beauté qui se meurt...
L'âme d'un instrument qui s'envole est féconde...
Le cœur des dieux nouveaux est touché de vos pleurs...
Une larme suffit pour embellir le monde... »

LE CHRIST DES CHAMPS

Christ des villages, christ des champs, christ des forêts,
Sur les mornes hauteurs, toi qui dors solitaire
Du sommeil des dieux morts dont on ne sort jamais,
Ecoute ce que dit un homme de la terre :

Autrefois, je marchais sans remords et sans haine ;
Les sillons de mon champ étaient profonds et droits ;
Le soir, c'était ton sang qui coulait dans la plaine
Et mon blé ne montait qu'à l'ombre de ta croix.

Et les jours où j'étais courbé par la misère,
Quand la plaine à mes pieds comme l'enfer s'ouvrait,
Je montais le chemin pierreux de ton calvaire,
Je te parlais dans l'ombre et tu me répondais.

Tu disais des mots doux comme le vent des bois,
De la nature en deuil, tu revêtais le charme ;
Les arbres te donnaient la force de leur voix,
Tu dérobais aux pluies la douceur de leurs larmes.

Tu prenais tout le ciel entre tes bras profonds ;
La nuit en descendant te parait de ses voiles
Et ton cœur rayonnait comme un feu sur les monts,
Tu semblais de tes mains répandre les étoiles.

Je me disais : Un jour, bientôt, il va descendre,
Nous le verrons tout blanc marcher sur le chemin ;
De l'or du pharisien, il fera de la cendre,
Il prendra des cailloux pour en faire du pain.

Il va venir tranquille et serein comme l'aube,
Avec de grands yeux purs comme l'eau des ruisseaux,
Le bon roi sans manteau des humbles et des pauvres,
Le juste crucifié qui parlait aux oiseaux...

— Les siècles sont passés, ô Christ, sans que tu bouges!
Tu rêves comme avant sur le fer de la croix,
Tu regardes, debout parmi l'horizon rouge,
Tes enfants d'aujourd'hui peiner comme autrefois.

J'ai jeté ma charrue et maudit ma prière...
Le ciel est plus profond, les champs sont plus déserts;
Ton esprit ne vit plus dans l'esprit de la terre,
Les bois en se penchant ont un grand rire amer.

La terre m'apparaît terrible et transformée :
Comme une âme aux enfers, là-bas, l'oiseau gémit
Et cette ombre qui flotte au bord de la vallée
A l'air de commencer le chaos de la nuit.

L'église blanche au loin semble un immense pleur
Versé par un Dieu mort dans la campagne brune
Et je regarde au loin, sans amour ni terreur,
Ta maigre ombre trembler aux clartés de la lune...

Et j'attends, dans l'espoir que quelque Dieu nouveau,
Faisant danser des fleurs avec sa chevelure,
Ayant les fleuves et les lacs dans son manteau
Et portant dans son sein le cœur de la nature,

Grand ouvrier divin des richesses du monde,
Maniant les métaux et la flamme en rêvant,
Faisant signe aux oiseaux, riant aux moissons blondes,
Splendide, marchera dans le soleil levant...

LA FORÊT BRISÉE

Qu'as-tu fait, bûcheron, qu'as-tu fait?
Qu'as-tu fait de mes fleurs, de mes branches,
De mon cœur, de mon sang, qu'as-tu fait?
Toi qui semblais si bon avec ta barbe blanche...

A présent, mes buissons sont tous morts
Où les sources passaient long voilées
Et portant un petit anneau d'or
Donné par le soleil comme à des fiancées.

Ils sont morts les beaux chênes sacrés
Qui dataient de l'aurore du monde.
Ils tenaient des discours inspirés...
Leur âme en s'envolant devint une colombe.

Ils touchaient le ciel bleu de leur front;
Indulgent aux amants et propice
Leur ombrage était doux et profond.
Les seigneurs du pays y rendaient la justice.

Les belles y rentraient en rêvant
Mais sortaient quelque peu décoiffées
Et la joue d'un baiser rougissant...
Et c'était le pays des beaux contes de fées...

Maintenant, quel désastre et quel deuil!
On fera de mon bois des armoires,
Des maisons, des berceaux, des cercueils...
Pour cet humble destin j'ai conquis tant de gloire!

Un joueur d'instrument taillera
Une flûte avec mes branches mortes
Et mon âme le soir passera
Dans le gémissement des meubles et des portes.

Mais j'étais bûcheron, ton amie!
A l'hiver tous les deux nous tremblions;
Je t'avais abrité de la pluie
Et nous étions si vieux que nous nous ressemblions...

Qu'as-tu fait, bûcheron, qu'as-tu fait?
Vers le sol, chaque jour, tu t'inclines,
Oublieux de la vieille forêt;
Mais quand tu t'en iras dormir sous la colline

Les ombres de la mort sur le front,
Et portant dans tes bras ta cognée,
Les derniers de mes arbres diront:
Dors en paix, bûcheron! Qu'il te soit pardonné!

Que la terre à ton corps soit légère
Et léger à ton cœur le remords ;
D'un ingrat, ombrageons la poussière,
Berçons-le de nos chants comme les autres morts !...

LE CHEMIN DE FER

Où t'en vas-tu avec ta robe de charbon,
Tes bruits de fer et ton œil rouge, ô dieu moderne
Dont l'âme obscure dort dans le métal profond,
Devant qui, dans ce temps, les hommes se prosternent?

Quand je te vois passer, la nuit, tu m'épouvantes;
Ta fuite et ta grandeur font songer à la mort,
Et tu cries désespérément dans le silence
Comme un génie dément hanté par le remords.

Je crois être dans le chaos rêvé par Dante,
Où mille suppliants au ciel lèvent les mains,
Où ce passant rêva sur des gouffres de cendres,
Où de grands êtres fous terrifient les humains.

Dans quel pays peuplé de cyclopes géants
Es-tu né, voyageur que l'horreur accompagne?
Jaillis-tu dans le feu de l'ombre des volcans?
Viens-tu de l'océan? viens-tu de la montagne?

Quelle loi fait tourner tes roues jamais lassées?
Quelle douleur a fait ta face taciturne?
Pleures-tu des dieux morts couchés dans le passé?
Es-tu le dernier-né des enfants de Saturne?

Par quel immense ennui serais-tu tourmenté,
Que tu laisses tomber des plaintes et des râles?
Portes-tu dans tes flancs le cœur de Prométhée,
Que ton souffle fasse trembler les cathédrales?



Ah! qu'as-tu fait des bois gémissant dans le vent,
Des lacs pensifs comme des vierges long voilées ?
Qu'as-tu fait de la paix immortelle des champs?
Qu'as-tu fait du silence auguste des vallées?

De quel baiser maudit embrasses-tu la nuit ?
Tu broies ses seins de brume et déchires ses voiles,
Tu jettes de la cendre aux campagnes fleuries,
Ta fumée en montant va salir les étoiles.

Et les vieux chênes, ces aïeux de la forêt,
Disent en secouant leurs fronts courbés par l'âge :
« Quel est donc ce passant qui fuit notre ombre et fait
Plus de bruit que le vent du ciel dans nos feuillages. »

Où t'en vas-tu? Porter de l'alcool et de l'or,
Des armes et du pain vers les cités prochaines;
Tu prépares la guerre et prépares la mort,
Tu roules le plaisir et la misère humaine.

Et l'homme qui t'a vu trouve son champ plus noir,
Des pensées inconnues montent des labourages
Et, comme un grand oiseau qui passe dans le soir,
Il sent la nostalgie immense des voyages.

Il voit des gares enflammées rouges et belles,
Des quais pleins de soleil, d'étranges monuments,
Et des clochers chantant plein de cloches nouvelles
Et des femmes avec des visages charmants...

Quel temps annonces-tu, ô machine qui passe?
Vers quel siècle de fer roules-tu les humains?
Quels rêves verses-tu au cœur de cette race,
De ces nouveaux enfants bercés à tes refrains,

Qui ne s'en iront plus, penchés sur un bâton,
Le soir, chercher l'esprit des forêts et des grèves,
Qui ne connaîtront plus les songes de Platon,
Qui n'adoreront plus les yeux bleus de Minerve?

L'HOMME AUX SABLES

L'homme aux sables est passé sur la lande...
Son pas crie dans les joncs du ruisseau...
Que la nuit aux enfants semble grande!
Est-ce la voix d'un voyageur ou d'un corbeau ?

On dirait que l'auberge tressaille...
On entend quelqu'un dire : O mon Dieu!
— Il faut éveiller, pour qu'ils s'en aillent,
Le capitaine et le curé devant le feu.

C'est le vent! Entrez donc, homme aux sables...
Le chien hurle là-bas... C'est le vent!
Mais voici du bon vin sur la table...
Prenez la lampe, il faut dormir, petits enfants!

— J'aurai peur dans la chambre tout seul!
— Il pleut trop, attendons, capitaine!
J'ai cru voir aux carreaux un linceul.
Cet homme aux sables a des façons bien singulières...

Sa figure et sa barbe sont grises;
Il ne fixe les yeux sur personne.
— J'ai la clef de la tour de l'église
Et j'entends la cloche des morts pourtant qui sonne...

Dieu! voilà que redouble l'orage!
L'homme a l'air d'un fantôme ou d'un fou
Et l'on dit que le diable voyage...
Notre-Seigneur! Vierge Marie! protégez-nous!

Regardez, il fait croire qu'il dort...
Que j'ai peur ! Parlez-lui, capitaine!
Il nous voit! Non, il rit ! — Il est mort...
Mon Dieu ! que son visage est empreint de misère...

Il est mort, le beau temps des histoires...
L'homme aux sables a posé son bâton...
Le corbeau peuple encor la nuit noire...
Mais tu ne viendras plus, vieil homme, en ma maison.

LE POÈTE ET L'ESPÉRANCE

LE POÈTE ET L'ESPÉRANCE

LE POÈTE

J'aurai fait ruisseler mon âme comme une onde,
Ainsi j'aurai lutté contre l'adversité
Et mon nom pour jamais s'effacera du monde,
Comme un bruit d'instrument au fond d'un soir d'été.

Ma chanson aura fui le front tout blanc de fleurs,
Comme sur un chemin fuit une vierge seule ;
Ainsi j'aurai jeté les rêves de mon cœur,
Comme un roi plein d'ennui jette de l'or au peuple.

O lac aux flots dormants, forêt impérissable,
Vous êtes moins ingrats que la postérité;
Si je gravais mon nom sur l'arbre ou sur le sable,
Un voyageur demain pourrait l'y retrouver

Et, posant son bâton, dirait: Quel est cet homme?
Était-il un poète? était-il un marin?
Était-ce un pâtre errant de ces lieux où nous sommes?
Allait-il en Judée ainsi qu'un pèlerin?

Mais je n'ai même pas au temple de la gloire
Pu graver un seul nom que l'on lira demain;
Mes amours ne vivront dans aucune mémoire,
Je suis le plus obscur entre tous les humains.

L'ESPÉRANCE

Aimerais-tu chanter comme chante la mer?
Voudrais-tu qu'un rayon brille à ton front d'artiste?
Est-il rien de plus doux pour un cœur vraiment fier
Que marcher sans lauriers dans une vallée triste.

Envies-tu les flambeaux, les cris et les honneurs,
Cette pourpre menteuse, éclat des faux poètes,
Et la rumeur du peuple et la voix des flatteurs
Et cet encens mondain qui brûle dans les fêtes?

Heureux qui peut, assis sur un seuil ombragé,
Composer des écrits qui deviendront illustres,
Qui ne fait pas tourner le front aux étrangers,
Est honoré de tous ainsi qu'un homme juste,

Qui porte au doigt comme l'insigne le plus beau,
Pieusement, la bague en métal de sa mère,
Et qui peut, comme Homère à l'île de Siros,
Ressembler un mendiant tout en étant Homère...

LE POÈTE

Comme on verse un parfum dans une urne profonde,
Tu répands à pleins flots ta beauté dans mon cœur...
Mais je te connais bien, ô vierge à tresse blonde!
Tu m'as déjà frôlé de tes voiles trompeurs.

Je goûtais la douceur d'errer sans espérance .
Dans cette sombre allée où s'égarent mes pas,
Et la mélancolie descendait en silence
D'un soleil qui se couche et que l'on ne voit pas.

Que veux-tu ? A présent, j'ai peur quand je te vois.
As-tu comme autrefois des secrets à me dire ?
Viens-tu pour me montrer une étoile du doigt ?
Parais-tu seulement pour passer et sourire ?

Comme ces anges blancs qu'on voit dans l'Évangile,
Viens-tu pour me mener prier dans le désert ?
Aurais-tu revêtu la robe de Virgile
Et vais-je, comme Dante, errer dans les enfers ?...

L'ESPÉRANCE

Non, non ! je ne viens pas te ravir à ces lieux.
Ce lac, cette vallée sont les plus beaux du monde,
Si tout le jour, ainsi qu'un ouvrier de Dieu,
Tu fis jaillir des chants de ton âme profonde.

Tu dois marcher joyeux dans le soleil couchant,
Revêtu de ton rêve ainsi que d'une robe,
Comme avec son bouquet, son voile et ses rubans,
Une fiancée s'avance en des habits de noce.

LE POÈTE

Hélas ! mon œuvre est vaine et mon effort perdu !
C'est trop que de vouloir vivre dans les mémoires.
Mais par un simple enfant, un soir, être entendu,
Être compris, cela suffisait à ma gloire.

Dans les groupes, le soir, en disant mes poèmes,
Toujours un rêve amer de mon cœur débordait ;
Quand je faisais couler des pleurs des yeux que j'aime,
Ce n'étaient pas ces pleurs que je leur demandais...

Quand un amant trahi sur le bord d'une grève
Avec des mots d'enfant me disait sa douleur,
Je sentais qu'elle était au-dessus de mon rêve,
Que je n'atteignais pas jusqu'au fond de son cœur.

Et le vent me disait, comme on dit un secret,
Que nul mortel ne dort dans la couche des fées,
Qu'on ne retrouve plus dans aucune forêt
Les sons évanouis de la lyre d'Orphée

Et qu'il n'est pas de vers plus beaux que les nuages,
De rythmes plus profonds que ceux des bois déserts.
Toujours, quand j'ai chanté assis sur un rivage,
Mes chants se sont perdus dans les voix de la mer...

L'ESPÉRANCE

Crois-tu donc que Shakspeare, aux tréteaux d'Angleterre,
Quand il disait d'Hamlet le songe et la douleur,
S'échappait d'Elseneur et sortait du mystère
Pour savoir quel rayon il versait dans les cœurs ?

Non, il criait d'amour au tombeau d'Ophélie,
Il rêvait dans la tour par le spectre hanté,
Agitait l'éventail et mimait la folie,
Laissant derrière lui rêver l'humanité...

Que ton destin s'envole au souffle de l'espoir,
Laisse passer ta vie sur les chemins du monde.
Va-t'en comme un semeur qui marche sans savoir
Si le blé sur ses pas s'élève en gerbes blondes...

LE POÈTE

Ah! si la vie encore m'avait un peu souri!
Lorsque j'étais enfant, au jardin de mon père,
Sous le lierre, au fond, était un grand mur gris
D'où j'allais regarder le soir bleuir la terre.

Là-bas, disais-je, il est des choses étonnantes,
Des femmes qui sourient et des bals enivrants
Et de beaux vaisseaux clairs avec leurs capitaines...
J'irai les conquérir lorsque je serai grand.

Je rêvais de départs dans des soirs qui s'azurent,
De belles se penchant comme des élégies,
De voyages en mer tout remplis d'aventures
Et d'étranges amours dans un port d'Italie.

Mes bras pour embrasser se sont ouverts en vain ;
Quand les plaisirs passaient, j'accompagnais leur troupe
Et je me suis assis aux tables du festin,
Mais un illustre vin n'a pas rempli ma coupe.

Hélas ! je suis pareil au musicien qui passe
Sous des balcons fleuris le long des soirs d'été,
Où des femmes en blanc, indolentes et lasses,
Inclinent en rêvant l'ardeur de leur beauté.

Il n'entrevoit de loin que leur forme et leurs bagues ;
Le soir baigne les champs de sa sérénité...
Des fleurs, des éventails, des longues robes vagues,
Une noblesse arrive à son obscurité.

Et pour qu'un pleur pourtant mouille un peu les bouquets,
Au vent de l'instrument, c'est son cœur éperdu
Qu'il fait monter dans l'ombre, au milieu des bosquets,
Dans le cœur sanglotant des musiques perdues.

L'ESPÉRANCE

Toute la vie est belle, il suffit de l'aimer !
Tes livres, tes espoirs, la clarté de ta lampe,
Par les belles-de-nuit le jardin parfumé
Et l'étang où la lune en voile jaune trempe,

Le cri plaintif et doux d'une bête qui meurt,
Le regard entrevu d'une femme qui passe,
Une antique maison sous la glycine en fleur
Où le passé sourit au fond des vieilles glaces,

Le mendiant qui s'en va plein de mélancolie,
L'histoire des parents par un vieux serviteur,
Les étoiles, les champs, tout cela c'est la vie,
Tout cela est empreint d'une grande douceur...

Et, puisque la nature a dit sur ton berceau :
De l'enfant que voici, je ferai un poète;
Ce cœur encor obscur, je le marque à mon sceau,
Il saura de mes vents les paroles secrètes,

Dira l'espoir, la mort, comme un vase profond
Qu'on remplit tour à tour de parfums ou de terre,
Et vivra sans honneur et sans vrai compagnon,
Car les rois exilés sont toujours solitaires...

De l'arbre et de la nuit, écoute le langage ;
Comme un ami, chez toi, reçois l'adversité;
Aime la fleur, l'enfant, le pauvre et le nuage,
La vierge et l'horizon, c'est là la vérité...

Viens donc! Voici ma main fugitive et légère,
Vois la beauté du soir trembler sur les feuillages ;
Ce crépuscule au loin, c'est toute ta jeunesse;
Ramasse ton bâton et reprends ton voyage ;

Sois indulgent d'avance à l'injure prochaine,
Puisque l'aile des chants doit briller de tes pleurs;
Parle à la jeune fille assise à la fontaine,
Parle à l'ami ingrat et parle au voyageur

Et porte à tous, rempli d'amour, un cœur d'apôtre,
Comme ces flots profonds imprégnés de senteurs
Qui transportent d'un bord de l'océan à l'autre.
Chez des peuples divers, de semblables ardeurs.

LE POÈTE

Je te suis, descendons au fond de la vallée,
Le long de la forêt et par ce chemin noir;
Je vois luire là-bas une lampe isolée,
Si douce qu'on dirait une âme dans le soir.

Un laboureur aveugle est assis sur la porte;
Il a l'air d'évoquer des êtres dans les champs;
Il tourne ses regards dont les clartés sont mortes,
Comme s'il le voyait, vers le soleil couchant.

Et moi, je suis aveugle aussi comme cet homme.
Tu me fais apparaître, au gré de mes désirs,
Des chimères, des fleurs, des robes et des formes,
Elles ont disparu quand je veux les saisir.

Je suis toujours trompé et toujours prêt à croire ;
Je ne prends que du vent lorsque j'ouvre les bras ;
Mais c'est là mon orgueil et ma plus douce gloire
D'aimer un rayon d'or que je n'atteindrai pas.

Il n'importe! partons! Si tu me prends la main,
Ni l'or ni les lauriers ne me sont désirables ;
Je les verrai flotter aux branches du chemin,
Ils brilleront pour moi dans les reflets du sable.

C'est vrai, le monde est beau! Que j'aime ce silence,
Ces forêts de sapins, ces profondes allées!
Heureux qui, comme moi, conduit par l'espérance,
Voit trembler une lampe au fond de la vallée...

Paris, Villefranche-de-Lauraguais, 1899-1901.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

I. — LE POÈTE ET L'AMOUR

II. — LE POÈTE ET LA CITÉ

III. — LE POÈTE ET LA NATURE

Tours, imp. Deslis Frères, 6, rue Gambetta.

5544. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.



